



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

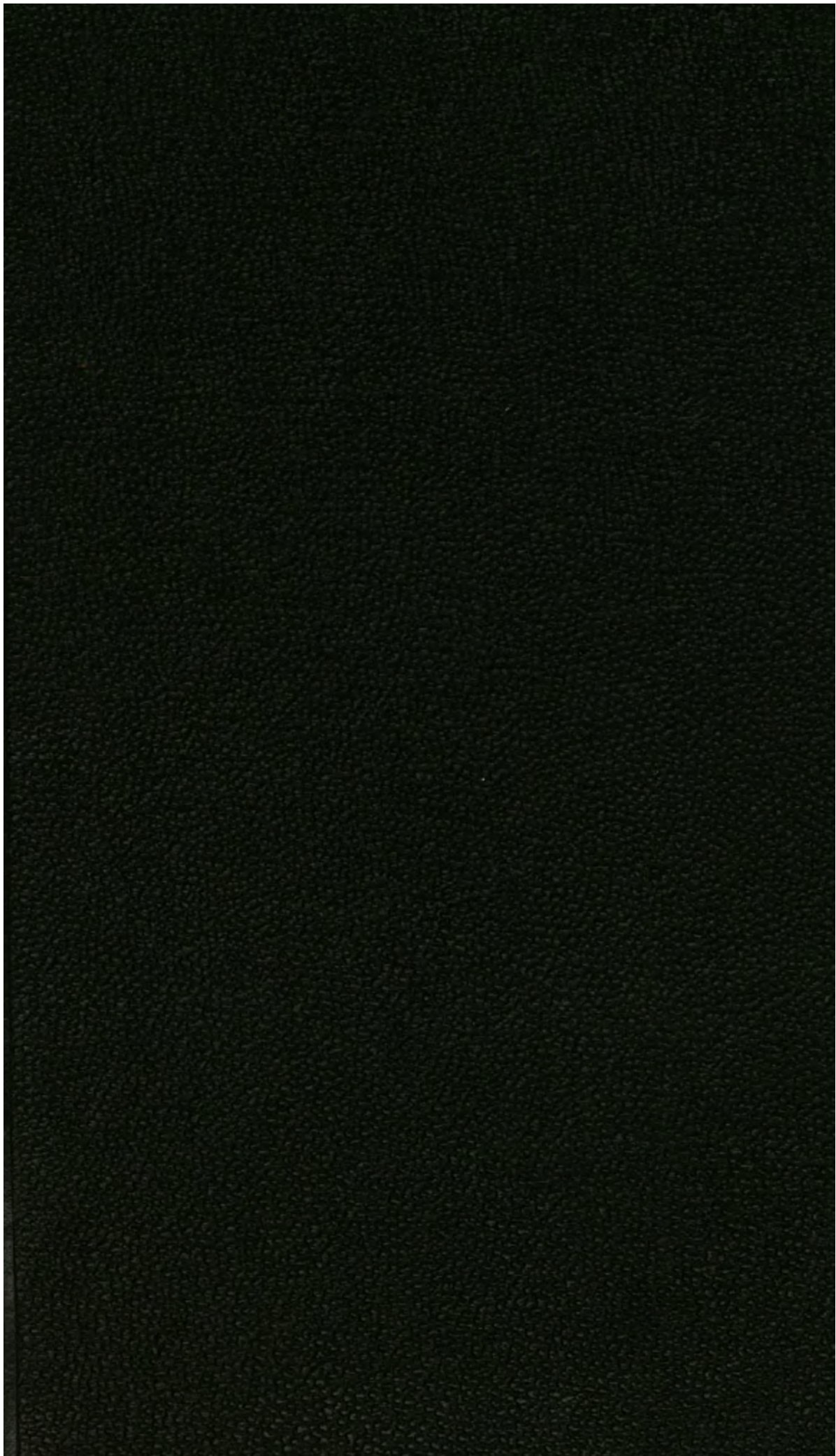
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

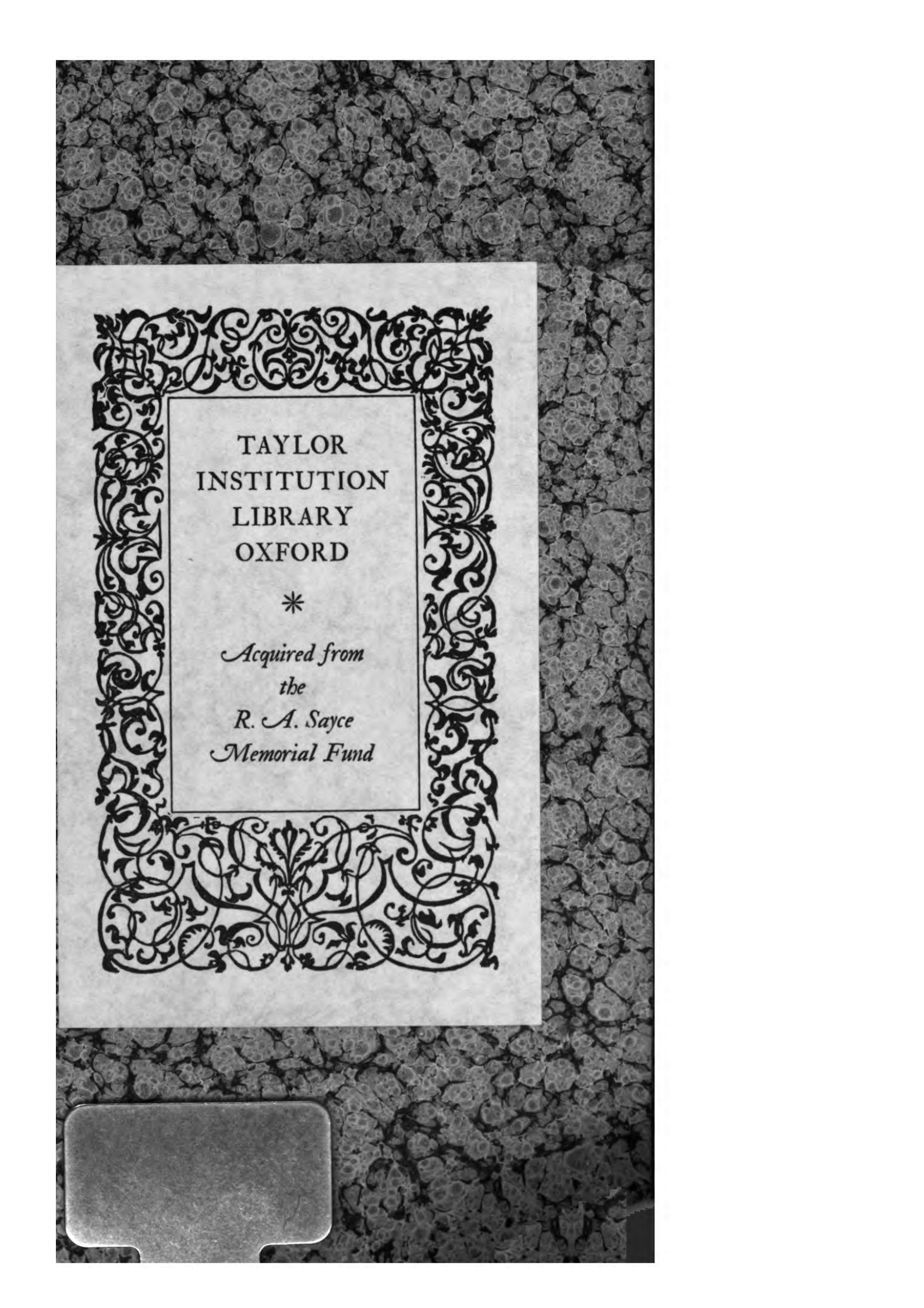
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

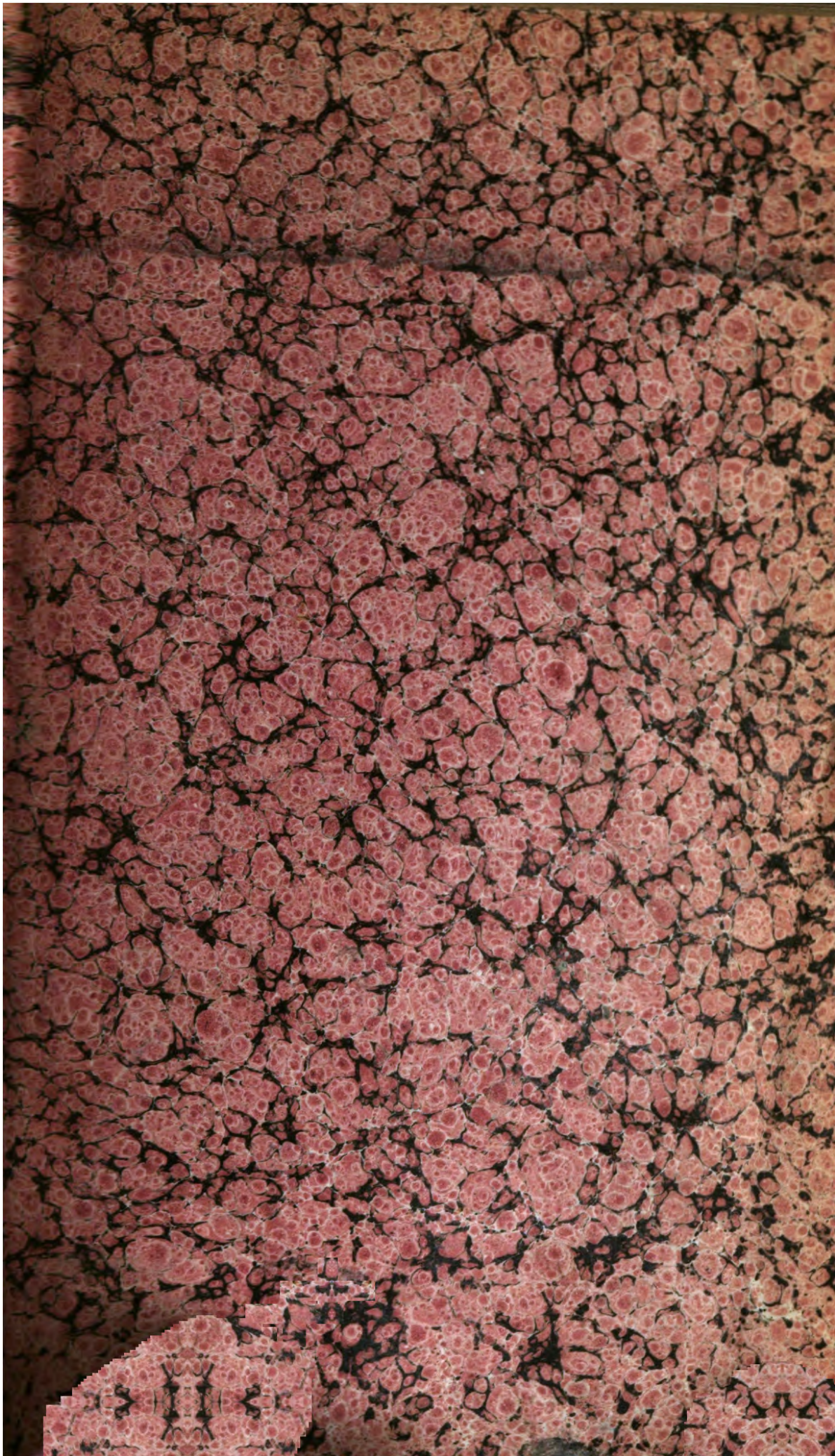




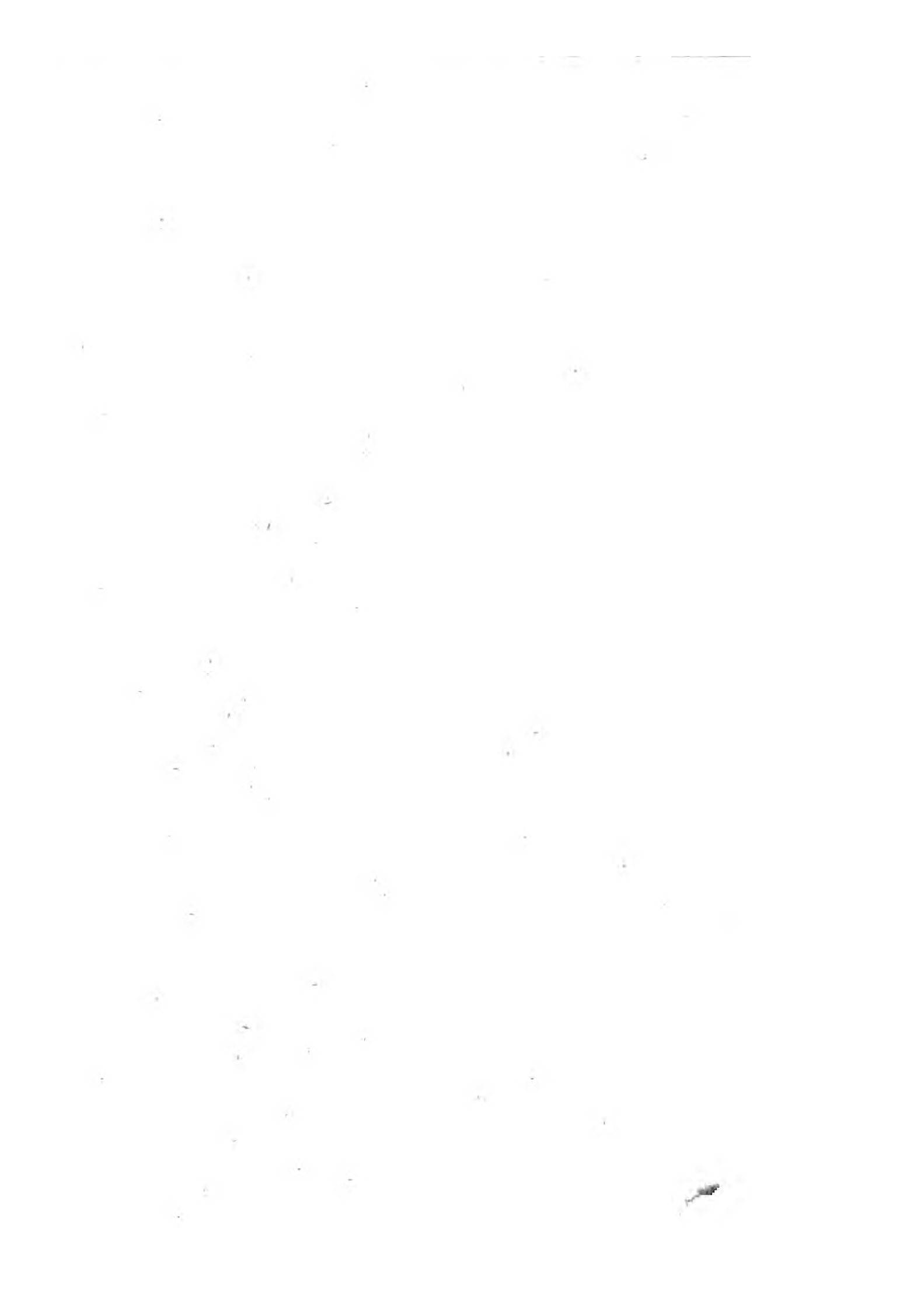
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD



*Acquired from
the
R. A. Sayce
Memorial Fund*



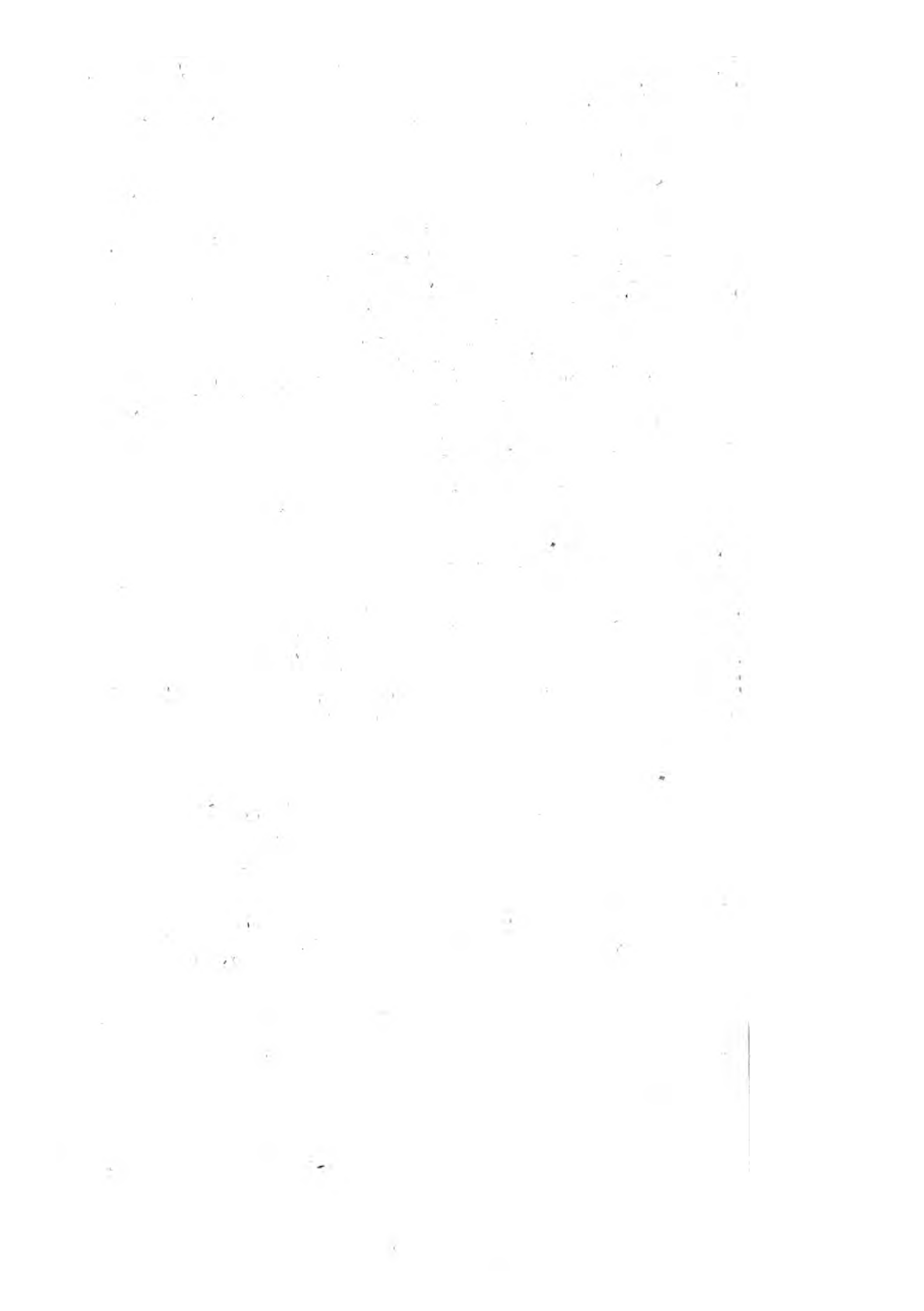
Vet. Fr. III A, 1229





BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.



BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.

ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES
DE
COSTE, NAIGEON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU,
ET AUTRES COMMENTATEURS.

TOME SECOND.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GÎT-LE-CŒUR, N° 8.

1827.



ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE.

SUITE
DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXIII.

DIVERS EVENEMENTS DU MESME CONSEIL.

Sommaire. I. La clémence désarme souvent des conjurés. — II. Le hasard, dans l'art de la médecine, comme dans les autres arts et dans les entreprises militaires, a une grande part aux succès. — III. Est-il avantageux de prévenir les conjurations par des exécutions sanglantes? — IV. Moyens qui servent bien mieux à déjouer les complots.

Exemples : Le duc de Guise; Auguste et Cinna; Sylla; Dion; Alexandre; Scipion; César; Denis de Syracuse, etc.

JACQUES AMYOT, grand aumosnier de France, me recita un iour cette histoire à

l'honneur d'un prince des nostres (et nostre estoit il à tresbonnes enseignes, encores que son origine ¹ feust estrangiere), que durant nos premiers troubles, au siege de Rouan ², ce prince ayant esté adverti, par la royne mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruit particulièrement, par ses lettres, de celuy qui la debvoit conduire à chef, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advisement : mais se promenant l'endemain au mont sainte Catherine, d'où se faisoit nostre batterie à Rouan, ayant à ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un aultre evesque, il apperceut ce gentilhomme qui lui avoit esté remarqué, et le fit appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le voyant desia paslir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doubtez bien de ce

¹ Le duc de Guise, de la maison de Lorraine.

² En 1562.

qu'ie vous veulx, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher ; car ie suis instruict de vostre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoient les tenants et aboutissants des plus secretes pieces de cette menee) : ne faillez, sur vostre vie, à me confesser la verité de tout ce desseing. » Quand ce pauvre homme se trouva prins et convaincu, car le tout avoit esté decouvert à la royne par l'un des complices, il n'eut qu'à ioindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut iecter ; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos ¹ : « Venez ça : vous ay ie aultrefois faict desplaisir ? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cognoy, quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort ? » Le gentil-

¹ Tout ceci se trouve dans un livre intitulé *la Fortune de la Cour*, composé par le sieur de Dampmartin, ancien courtisan du règne de Henri III.—C.

homme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aucune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aucuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper en quelque maniere que ce feust un si puissant enemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, ie vous veulx montrer combien la religion que ie tiens est plus douce que celle de quoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer, sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aucune offense; et la mienne me commande que ie vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison. Allez vous en, retirez vous; que ie ne vous voye plus icy : et, si vous estes sage, prenez doresnavant en vos entreprises des conseillers plus gents de bien que ceulx là. »

L'empereur Auguste ¹, estant en la Gaule,

¹ Voyez SÉNÈQUE, dans son traité de la Clémence, l. I, d'où cette histoire est transportée ici mot pour mot.—C.

receut certain advertissement d'une coniu-
 ration que lui brassoit L. Cinna : il delibera
 de s'en venger, et manda pour cet effect au
 lendemain le conseil de ses amis. Mais la
 nuict d'entre deux, il la passa avecques grande
 inquietude ; considerant qu'il avoit à faire
 mourir un ieune homme de bonne maison
 et nepveu du grand Pompeius, et produisoit
 en se plaignant plusieurs divers discours :
 « Quoy doncques, disoit il, sera il vray que
 ie demeureray en crainte et en alarme , et
 que ie lairray mon meurtrier se promener
 ce pendant à son ayse ? S'en ira il quitte ,
 ayant assailly ma teste, que i'ay sauvee de
 tant de guerres civiles, de tant de batailles,
 par mer et par terre, et aprez avoir estably
 la paix universelle du monde ? sera il absolt,
 ayant deliberé non de me meurtrir seule-
 ment, mais de me sacrifier ? » (car la coniu-
 ration estoit faicte de le tuer comme il feroit
 quelque sacrifice.) Aprez cela, s'estant tenu
 coy quelque espace de temps, il recommen-
 ceoit d'une voix plus forte, et s'en presnoit
 à soy mesme : « Pourquoi vis tu s'il importe
 à tant de gents que tu meures ? n'y aura il

point de fin à tes vengeances et à tes cruautés? Ta vie vault elle que tant de dommage se face pour la conserver? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils receus? luy dict elle : fay ce que font les medecins; quand les receptes accoustumees ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité, tu n'as iusques à cette heure rien prouffité; Lepidus a suyvi Salvidienus; Murena, Lepidus; Caepio, Murena; Egnatius, Caepio : commence à experimenter comment te succederont la douceur et la clemence. Cinna est convaincu : pardonne luy : de te nuire desormais il ne pourra, et prouffitera à ta gloire. » Auguste feut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur; et, ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on feist venir à luy Cinna tout seul; et, ayant faict sortir tout le monde de sa chambre, et faict donner un siege à Cinna, il luy parla en ceste maniere : « En premier lieu, ie te demande, Cinna paisible audience : n'interromps pas mon parler; ie te donneray

temps et loisir d'y répondre. Tu sçais, Cinna, que t'ayant prins au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemi, mais estant nay tel, ie te sauvay, ie te meis entre mains tous tes biens, et t'ay enfin rendu si accommodé et si aysé, que les victorieux sont envieus de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, ie te l'octroyay, l'ayant refusé à d'autres, desquels les peres avoyent tousiours combattu avecques moy. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. » A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensee : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste ; tu m'avois asseuré que ie ne seroy pas interrompu. Ouy, tu as entrepris de me tuer en tel lieu, tel iour, en telle compagnie, et de telle façon. » Et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi, adiousta il, le fais tu ? Est ce pour estre empereur ? Vrayement il va bien mal à la chose publicque, s'il n'y a que moy qui

t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peulx pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernièrement un procez, par la faveur d'un simple libertin¹. Quoy! n'as tu moyen ny pouvoir en aultre chose qu'à entreprendre Cesar? Ie le quitte, s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui, par leur vertu, honorent leur noblesse? » Apres plusieurs aultres propos (car il parla à luy plus de deux heures entieres) : « Or va, luy dict il, ie te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide, que ie te donnay aultrefois à ennemy : que l'amitié commence de ce iourd'huy entre nous : essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receue. » Et se despartit d'avecques luy en cette maniere. Quelque temps aprez il lui donna le consulat, se plaignant dequoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort

¹ *Affranchi*, qui se dit *libertus* en latin.—E. J.

amy, et feut seul faict par luy heritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui adveint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut iamais de coniuration ny d'entreprinse contre luy, et receut une iuste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en adveint pas de mesme au nostre¹ : car sa douceur ne le sceut garantir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison : tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence ! et au travers de tous nos proiects, de nos conseils et precautions, la fortune maintient tousiours la possession des evenements.

Nous appelons les medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peust maintenir de luy mesme, et qui eust les fondements trop frailes pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avoit

¹ Le même duc de Guise, dont Montaigne a parlé au commencement du chapitre. Ce duc, assiégeant Orléans en 1563, fut assassiné par un gentilhomme nommé Poltrot.—C.

que luy qui aye besoing que la fortune preste la main à ses operations. Je croy d'elle tout le pis ou le mieulx qu'on voudra : car nous n'avons, dieu mercy ! nul commerce ensemble. Je suis au rebours des aultres ; car ie la mesprise bien tousiours : mais quand ie suis malade, au lieu d'entrer en composition, ie commence encores à la haïr et à la craindre ; et responds à ceulx qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que ie sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazard de leur bruvage. Je laisse faire nature, et presuppose qu'elle se soit pourvue de dents et de griffes, pour se deffendre des assaults qui luy viennent, et pour maintenir cette contexture dequoy elle fuit la dissolution. Je crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prises bien estroictes et bien ioinctes avecques la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or, ie dy que, non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part : les saillies

poétiques qui emportent leur aucteur et le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons nous à son bonheur, puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les recognoist venir d'ailleurs que de soy, et ne les avoir aulcunement en sa puissance; non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires qui les poulsent au delà de leur desseing? Il en est de mesme en la peinture, qu'il eschappe par fois des traicts de la main du peintre, surpassants sa conception et sa science, qui le tirent luy mesme en admiration, et qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier : un suffisant lecteur descouvre souvent ez escripts d'aultruy des perfections aultres que celles que l'aucteur y a mises et apperceues, et y preste des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprinses militaires, chas-

cun veoid comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes et en nos deliberations, il fault certes qu'il y ayt du sort et du bonheur meslé parmy; car tout ce que nostre sagesse peult, ce n'est pas grand'chose : plus elle est aiguë et vifve, plus elle treuve en soy de foiblesse, et se desfie d'autant plus d'elle mesme. Je suis de l'advis de Sylla ¹; et quand ie me prends garde de prez aux plus glorieux exploicts de la guerre, ie veoy, ce me semble, que ceulx qui les conduisent n'y employent la déliberation et le conseil que par acquit; et que la meilleure part de l'entreprinse, ils l'abandonnent à la fortune; et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des alaigresses fortuites et des fureurs estrangieres, parmy leurs deliberations, qui les poulsent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en

¹ Qui ôta l'envie à ses faits, en louant souvent sa bonne fortune, et finalement en se surnommant *Faustus*, la Fortune, etc. PLUTARQUE, *Comment on se peut louer soi-même*, c. 9.—C.

apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'alleguer à leurs gents qu'ils y estoyent conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognostique.

Voyla pourquoy, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de veoir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidents et circonstances de chaque chose tirent, le plus seur, quand aultre consideration ne nous y convieroit, est, à mon advis, de se reiecter au party où il y a plus d'honnesteté et de iustice; et puisqu'on est en doute du plus court chemin, tenir tousiours le droict : comme en ces deux exemples, que ie viens de proposer, il n'y a point de doute qu'il ne feust plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust faict aultrement. S'il en est mesadvenu au premier, il ne s'en fault pas prendre à ce sien bon desseing : et ne sçait on, quand il eust prins le party contraire,

s'il eust eschappé la fin à laquelle son destin l'appelloit; et si ¹ eust perdu la gloire d'une telle humanité.

Il se veoid, dans les histoires, force gents en cette crainte; d'où la pluspart ont suyvi le chemin de courir au devant des coniurations qu'on faisoit contre eulx, par vengeance et par supplices: mais i'en veoy fort peu ausquels ce remede ayt servy; tesmoings tant d'empereurs romains. Celuy qui se treuve en ce danger, ne doibt pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance: car combien est il mal aisé de se garantir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons, et de cognoistre les volonteiz et pensements interieurs de ceulx qui nous assistent? Il a beau employer des nations estrangieres pour sa garde, et estre tousiours ceinct d'une haye d'hommes armez; quiconque aura sa vie à mespris, se rendra tousiours maistre de celle d'aultruy ²: et puis, ce continuel souspeçon

¹ Et cependant il eût perdu.

² SÉNÈQUE, *épître 4.*—C.

qui met le prince en doute de tout le monde, luy doibt servir d'un merveilleux torment. Pourtant Dion, estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut iamais le cœur d'en informer, disant qu'il aimoit mieux mourir, que vivre en cette misere d'avoir à se garder, non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis ¹ : ce qu'Alexandre representa bien plus vivement par effect, et plus roidement, quand ayant eu advis, par une lettre de Parmenion que Philippus, son plus cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner ; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le bruvage qu'il luy avoit présenté ². Feut ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire ? Ce prince est le souverain patron des actes hazardeux : mais ie ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cettuy cy, ny une beauté illustre par tant de visages.

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des anciens rois.*—C.

² QUINTE-CURCE, l. 3, c. 6.

Ceulx qui preschent aux princes la des-
fiance si attentifve, soubs couleur de leur
prescher leur seureté, leur preschent leur
ruine et leur honte : rien de noble ne se faict
sans hazard. J'en sçais un de courage tres-
martial de sa complexion, et entreprenant,
de qui tous les iours on corrompt la bonne
fortune par telles persuasions : « qu'il se
resserre entre les siens ; qu'il n'entende à
aucune reconciliation de ses anciens enne-
mis ; se tienne à part, et ne se commette
entre mains plus fortes, quelque promesse
qu'on luy face, quelque utilité qu'il y voye. »
J'en sçais un aultre qui a inespéremment ad-
vancé sa fortune pour avoir prins conseil
tout contraire.

La hardiesse, de quoy ils cherchent si
avidement la gloire, se presente, quand il
est besoing, aussi magnifiquement en pour-
point qu'en armes ; en un cabinet, qu'en
un camp ; le bras pendant, que le bras
levé.

La prudence si tendre et circonspecte est
mortelle ennemye des haultes executions.
Scipion sœut, pour practiquer la volonté de

Syphax ¹, quittant son armée, et abandonnant l'Espagne douteuse encores sous sa nouvelle conquête, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux pour se commettre, en terre ennemie, à la puissance d'un roy barbare, à une foy incogneue, sans obligation, sans ostage, sous la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur et de la promesse de ses haultes esperances. *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat* ². A une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours ³, prester peu et

¹ Pour gagner Syphax, pour l'attirer dans les intérêts des Romains.—C.

² Ne pas contraindre les cœurs est l'art le plus sûr de les enchaîner. TIT. LIV. l. 22, c. 22. —

³ Cette maxime, qu'à une vie ambitieuse et fameuse, il faut prêter peu aux soupçons, et leur tenir bride courte, paroît mal placée ici, surtout à cause du mot *au rebours*, qui semble la mettre en opposition avec ce qui précède immédiatement. Mais Montaigne n'emploie ici ce mot que pour lier cette maxime avec ce qu'il avoit dit avant de parler de Scipion, que *la prudence si tendre et circonspecte, est mortelle ennemye des haultes executions*. Dans l'édition in-4° de 1588,

porter la bride courte aux souspeçons : la crainte et la desfiance attirent l'offense , et la convient. Le plus desfiant de nos roys ¹ établit ses affaires principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eulx , à fin qu'ils la prinssent de luy. A ses legions mutinees et armées contre luy , Cesar opposoit seulement l'auctorité de son visage et la fierté de ses paroles , et se fioit tant à soy et à sa fortune , qu'il ne craignoit point de s'abandonner et commettre à une armée seditieuse et rebelle :

immédiatement après ces derniers mots, Montaigne avoit dit, *à une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours, prester peu, et porter la bride courte aux souspeçons.* Ce qu'il a mis depuis entre deux, touchant Scipion, a rompu la liaison du discours, en séparant ces deux propositions qui étoient jointes fort naturellement ensemble.—C.

¹ Louis XI. Voyez les *Mémoires de Commines*, l. 2, ch. 5 à 7.—L'historien blâme fort cette action de Louis XI, qui, par là, se mit en grand danger.—C.

Stetit aggere fultus
 Cespitis, intrepidus vultu ; meruitque timeri,
 Nil metuens ¹.

Mais il est bien vray que cette forte assurance ne se peult représenter bien entiere et naïfve, que par ceulx ausquels l'imagination de la mort, et du pis qui peult advenir aprez tout, ne donne point d'effroy : car de la présenter tremblante, encores douteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gagner le cœur et volonté d'aultruy, de s'y aller soubmettre et fier, pourveu que ce soit librement et sans contraincte d'aucune nécessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins déchargé de tout scrupule. Je veis, en mon enfance, un gentilhomme, commandant à une grande ville, empressé à l'esmotion d'un

¹ Il parut sur une éminence avec un visage intrépide : inaccessible à la crainte, il mérita de l'inspirer.
 LUCAN. l. 5. v. 316.

peuple furieux : pour esteindre ce commencement de trouble, il print party de sortir d'un lieu tresasseuré où il estoit, et se rendre à cette tourbe mutine; d'où mal luy print, et y feut miserablement tué. Mais il ne me semble pas que sa faulte feust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce feut d'avoir prins une voye de soubmission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en suyvant que en guidant, et en requerant plustost qu'en remontrant; et estime qu'une gratuite severité, avecques un commandement militaire plein de securité, de confiance, convenable à son reng et à la dignité de sa charge, luy eust mieulx succédé, au moins avecques plus d'honneur et de bienseance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité, que l'humanité et la douceur; il recevra bien plustost la reverence et la crainte. Je lui reprocherois aussi, qu'ayant prins une resolution, plustost brave à mon gré que temeraire, de se iecter foible et en pourpoinct, emmy cette mer tempestueuse d'hommes in-

sensez , il la debvoit avaller toute ¹, et n'abandonner ce personnage : au lieu qu'il luy adveint , aprez avoir recogneu le danger de prez , de saigner du nez , et d'alterer encores depuis cette contenance desmise ² et flatteuse, qu'il avoit entreprinse , en une contenance effroyee : chargeant sa voix et ses yeulx d'estonnement et de penitence ; cherchant à conniller ³ et se desrober, il les enflamma et appella sur soy.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeances secrettes ; et n'en est point où , en plus grande seureté, on les puisse exercer) : il y avoit de publicques et de notoires apparences qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aucuns , ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y

¹ Il devoit soutenir sa première résolution, sans abandonner son rôle.—C.

² Soumise, du latin *demissus*.

³ Conniller, c'est s'esquiver, chercher à se cacher dans un trou, comme un timide *connil* ou lapin.—
E. J.

proposa divers conseils, comme en chose difficile, et qui avoit beaucoup de poids et de suite. Le mien feut qu'on evitast surtout de donner aucun tesmoignage de ce doute; et qu'on s'y trovast et meslast parmy les files, la teste droicte et le visage ouvert; et qu'au lieu d'en retrencher auleune chose (à quoy les aultres opinions visoyent le plus), au contraire, l'on sollicitast les capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes, en l'honneur des assistants, et n'espargner leur pouldre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et engendra dez lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voye qu'y teiqt Iulius Cesar, ie treuve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premierement, il essaya par clemence à se faire aimer de ses ennemis mesmes, se contentant, aux coniurations qui luy estoient descubertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverty : cela faict, il print une tresnoble resolution d'attendre sans effroy et sans sollicitude ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant et se remettant à la

garde des dieux et de la fortune; car certainement c'est l'estat où il estoit, quand il feut tué.

Un estrangier ayant dict et publié partout, qu'il pourroit instruire Dionysius, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et découvrir en toute certitude les parties que ses subiects machineroient contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent¹; Dionysius, en estant adverty, le fait appeler à soy, pour s'esclaircir d'une art si nécessaire à sa conservation. Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'autre art, sinon qu'il luy feist delivrer un talent, et se vantast d'avoir appris de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne, et luy fait compter six cents escus. Il n'estoit pas vraysemblable qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un tresutile apprentissage; et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant² les princes sagement pu-

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*.—C.

² Montaigne dit ici *pourtant*, au lieu de *partant*, c'est *pourquoi*.—C.

blient les advis qu'ils reçoivent des mencees qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien advertis, et qu'il ne se peult rien entreprendre de quoy ils ne sentent le vent. Le duc d'Athenes fait plusieurs sottises, en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence; mais cette cy la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des monopoles * que ce peuple dressoit contre lui, par Matteo di Morozo, complice d'icelles, il le fait mourir pour supprimer cet advis, et ne faire sentir, qu'aucun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Il me souvient avoir leu aultrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceulx qui le persuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il adveint un iour qu'une troupe de gents de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout ioignant un halier où il s'estoit tapy, et faillit de le découvrir : mais luy, sur ce poinct là, considerant

* *Monopole*, conjuration, conspiration. (NICOT.)

la peine et les difficultez auxquelles il avoit deia si longtems duré, pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisoit de luy partout, le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, et combien il luy valoit mieulx passer une fois le pas, que demourer tousiours en cette transe, luy mesme les r'appella et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eulx et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croy ie qu'encores vaudroit il mieulx le prendre, que de demourer en la fiebvre continuele d'un accident qui n'a point de remede. Mais puisque les provisions qu'on y peult apporter sont pleines d'inquietude et d'incertitude, il vault mieulx d'une belle assurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il advienne.

CHAPITRE XXIV.

DU PEDANTISME.

Sommaire. I. Si les pédants sont méprisés ou ridiculisés, c'est qu'ils n'ont qu'un faux savoir. Quelques philosophes modernes ne se distinguent que par leurs discours dédaigneux, leur inaptitude aux devoirs ordinaires de la vie. — II. Application dangeureuse que l'on fait de la science. Caractères distinctifs des vrais et des faux savants. — III. Les sciences sont-elles utiles? La science est dangeureuse sans le jugement : il vaut mieux apprendre des choses que des mots, et la justice que l'art d'argumenter. Différence entre l'instruction que recevoient les Spartiates et celle que recevoient les Athéniens.

Exemples : Archimède ; Cratès ; Héraclite ; Empédocle ; Thalès ; Calvisius Sabinus ; Turnèbe ; François, duc de Bretagne ; — les enfans des rois de Perse ; la jeunesse lacédémonienne ; Astyages ; Agésilas ; Socrates ; les Goths ; Charles VIII.

Je me suis souvent despité, en mon enfance, de veoir ez comedies italiennes tous-

jours un Pedante pour badin, et le surnom de Magister n'avoir gueres plus honorable signification parmy nous : car, leur estant donné en gouvernement, que pouvois ie moins faire que d'estre ialoux de leur reputation? Je cherchoy bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, et les personnes rares et excellentes en iugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierrement contraire les uns des aultres : mais en cecy perdois ie mon latin, que les plus galants hommes c'estoient ceulx qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

Mais ie hay par sur tout un sçavoir pedantesque ;

et est cette coustume ancienne ; car Plutarque dict ¹ que grec et escholier estoient mots de reproche entre les Romains, et de mespris. Depuis, avec l'aage, i'ay treuvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapien-*

¹ PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, c. 2.—C.

tes ¹. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vifve et plus esveillée; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les iugements des plus excellents esprits que le monde ait porté, i'en suis encores en doute. A recevoir tant de cervelles estrangeres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rapetisse, pour faire place aux aultres : ie diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile; aussi faict l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matiere; lequel, occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses ², perde le moyen de se desmesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il

¹ Regnier traduit ainsi cette espèce de proverbe :

Les plus grands clerks ne sont pas les plus fins.

Sat. 3, vers dernier.

² Les mots *il est nécessaire qu'il*, du commencement de la phrase, sont ici sous-entendus.—E. J,

en va aultrement; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit; et aux exemples des vieux temps, il se veoid, tout au rebours, des suffisants hommes aux manievements des choses publiques, des grands capitaines, et grands conseillers aux affaires 'estat, avoir esté ensemble tresçavantes.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelquesfois, à la verité, mesprizez par la liberté comique de leur temps; leurs opinions et façons les rendants ridicules. Les voulez vous faire iuges des droicts d'un procez, des actions d'un homme? ils en sont bien prests¹ : ils cherchent encores s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est aultre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et iustice. Parlent ils du magistrat, ou parlent ils à luy? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer leur prince ou un roy? c'est un pastre pour eulx, oisif comme un

¹ Ceci est dit par ironie; il faut entendre : *ils en sont bien loin.*

pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement qu'un pastre. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posséder deux mille arpents de terre? eulx s'en mocquent, accoustumez d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment de peu, ne concevant l'image universelle de nature, et combien chascun de nous a eu de predecesseurs riches, pauvres, roys, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez cinquantesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain de faire valoir ce present de la fortune¹. Ainsi les desdaignoit le vulgaire, comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presumptueux et insolents.

Mais cette peinture platonique est bien esloignee de celle qu'il fault à nos hommes. On envioit ceulx là comme estants au dessus de la commune façon, comme mesprisants

¹ Tout ce passage sur les philosophes est tiré du *Théétète*, dialogue de Platon.

les actions publiques, comme ayants dressé une vie particuliere et inimitable, reglee à certains discours haultains et hors d'usage : ceulx ci, on les desdaigne comme estants au dessoubs de la çommune façon, comme incapables des charges publiques, comme traïnans une vie et des mœurs basses et viles aprez le vulgaire :

Odi homines ignavâ operâ, philosophâ sententiâ¹.

Quant à ces philosophes, dis ie, comme ils estoyent grands en science, ils estoyent encores plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dict de ce geometrien de Syracuse², lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en pratique à la deffense de son païs, qu'il meit soubdain en train des engins espouvantables et des effets surpassants toute

¹ Je hais ces hommes incapables d'agir, dont la philosophie est toute en paroles. PACUVIUS, *apud* AUL. GELLIUM, l. 13, c. 8.

² Archimède. Voyez PLUTARQUE, *Vie de Marcellus*.—C.

creance humaine; desdaignant toutesfois luy mesme toute cette sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage et le iouet, aussi eulx, si quelquesfois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aile si haulte, qu'il paroissoit bien leur cœur et leur ame s'estre merueilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aucuns, voyants la place du gouvernement politique saisie par des hommes incapables, s'en sont reculez : et celui qui demanda à Crates, iusques à quand il faudroit philosopher, en receut cette response¹ : « Iusques à temps que ce ne soient plus des asniers qui conduisent nos armées. » Heraclytus resigna la royauté à son frere : et aux Ephesiens, qui luy reprochoient à quoy il passoit son temps, à iouer avec les enfants devant le temple : « Vault il pas mieulx faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compaignie² ? »

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Cratès*, l. 6.—C.

² Idem, *Vie d'Héraclite*, l. 9.—C.

D'autres , ayants leur imagination logee au dessus de la fortune et du monde , trouverent les sieges de la iustice , et les thrones mesmes des roys , bas et vils ; et refusa Empedocles , la royauté que les Agrigentins lui offrirent ¹. Thales ² , accusant ³ quelquefois le soing du mesnage et de s'enrichir , on luy reprocha que c'estoit à la mode du regnard , pour n'y pouvoir advenir : il luy print envie par pasetemps d'en montrer l'experience ; et , ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proufit et du gaing , dressa une traficque qui dans un an rapporta telles richesses , qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoient faire de pareilles. Ce qu'Aristote recite d'auleuns , qui appelloyent et celuy là et Anaxagoras , et leurs semblables , sages et non prudents , pour n'avoir assez de soing des choses plus utiles ; outre ce que ie ne digere pas bien cette dif-

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Empédocle*, l. 8.—C.

² Idem, *Vie de Thalès*, l. 1.—C.

³ *Blâmant*.—C.

ference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents ; et à veoir la basse et necessiteuse fortune de quoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux, qu'ils sont et non sages et non prudents.

Je quitte cette premiere raison, et croy qu'il vault mieulx dire, que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences ; et qu'à la mode de quoy nous sommes instruits, il n'est pas merveille, si ny les escoliers, ny les maistres, n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du iugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant homme ! » et d'un aultre : « O le bon homme ! » il ne faudra pas de tourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : « O les lourdes testes ! » Nous nous enquerons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin ? Escrit il en vers ou en prose ? » mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'es-

toit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster pour en faire bechee à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotants la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la degorger seulement et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple : est ce pas faire de mesme ce que ie fois en la plus part de cette composition ? ie m'en vois escornifflant, par cy par là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car ie n'ay point de gardoire, mais pour les transporter en cettuy cy ; où à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place : nous ne sommes, ce crois ie, sçavants.

¹ Nos pédants. Du temps de Montaigne on écrivoit *pedante*.

que de la science présente ; non de la passée, aussi peu que de la future. Mais qui pis est, leurs escoliers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir aultruy, et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye inutile à tout aultre usage et emploite qu'à compter et iecter. *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum* ¹. *Non est loquendum, sed gubernandum* ². Nature, pour montrer qu'il n'y a rien de sauvage, en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent, ez nations moins cultivees par art, des productions d'esprit, qui luicent les plus artistes productions. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d'une chalemie, est il delicat, « *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em ?* souffler pour souffler, mais nous en sommes à remuer les doigts. » Nous sçavons dire : Ci-

¹ Ils ont appris à parler aux autres, et non pas à eux-mêmes. *Cic. Tusc. quæst.* l. 5, c. 36.

² Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le vaisseau. *SENEC. epist.* 108.

cero dict ainsi; Voyla les mœurs de Platon; Ce sont les mots mesmes d'Aristote : » mais nous, que disons nous nous mesmes? que iugeons nous? que faisons nous? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain ¹ qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, à fin que, quand il escheoit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppléassent en sa place, et feussent tout prests à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chascun selon son gibbier; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents : et comme font aussi ceulx desquels la suffisance loge en leurs sumptueuses librairies. I'en cognois à qui quand ie demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour me le montrer; et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier, en son lexicon,

¹ Calvisius Sabinus. Voyez SÉNÈQUE, epist. 27.—C.
II.

que c'est que Galeux, et que c'est que Derrière.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy ¹. Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans l'experience ², les eust prises à nostre mode? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'aultruy, que nous aneantissons nos forces : Me veulx ie armer contre la crainte de la mort? c'est aux despends de Seneca : Veulx ie tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre?

¹ On trouve cette comparaison à la fin du traité de Plutarque, intitulé : *Comment il faut ouïr*.—C.

² CICER. *Quæst. Acad.* l. 4, c. 1.—C.

ie l'emprunte de Cicero. Je l'eusse prinse en moy mesme, si on m'y eust exercé. Je n'aime point cette suffisance relative et mendiee : quand bien nous pourrions estre sçavants du sçavoir d'aultruy ; au moins, sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστήν, ὅστις οὐχ αὐτῷ σοφός.

« Je hay le sage qui n'est pas sage par soy mesme ¹. » *Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret* ² :

Si cupidus, si Vanus, et Euganeâ quantumvis mollior agnâ ³.

¹ Cette traduction est de Montaigne, qui l'a insérée dans l'édition *in-4°* de 1588 : mais dans celle *in-folio* de 1595, on s'est contenté de citer le vers grec sans y joindre la traduction. C'est un vers d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *epist. 15, ad Cæsar. lib. 13, ad familiar.*—N.

² Aussi Ennius dit-il : « Vaine est la sagesse, si elle n'est pas utile au sage. » *Apud Cic. offic. l. 3, c. 15.*

³ S'il est cupide et vain, s'il est plus mou qu'une toison d'agneau. *JUVEN. sat. 8, v. 14.*

Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est ¹.

Dionysius ² se mocquoit des grammairiens, qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysse, et ignorent les propres; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs; des orateurs qui s'estudient à dire iustice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le iugement plus sain, j'aïmerois aussi cher que mon escholier eust passé le temps à iouer à la paulme : au moins le corps en seroit plus alaigre. Voyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne : tout ce que vous y recognoissez dadvantage, c'est que son latin et son

¹ Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user. *Cic. de finib.* l. 1, c. 1.

² Dans toutes les éditions, on trouve *Dionysius*; cependant les sages réflexions que Montaigne attribue ici à ce prétendu *Dionysius*, c'est *Diogène le Cynique* qui les a faites, comme on peut le voir dans la vie de ce philosophe, écrite par Diogène Laërce, l. 6, *segm.* 27 et 28.—C.

grec l'ont rendu plus sot et presumptueux, qu'il n'estoit party de la maison. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie; et l'a seulement enflée, en lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon dict des sophistes leurs germains, sont, de tous les hommes, ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes; et seuls, entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme fait un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples estoit suivie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils iurassent au temple combien ils estimoient le proufit qu'ils avoient receu de sa discipline, et selon iceluy satisfissent sa peine, » mes paidagogues se trouveroient chomez², s'estants remis au serment de mon experience. Mon vulgaire perigordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*,

¹ PLATON. *In Protagorâ.*

² *Déchu de leur espérance.—C.*

ces sçavanteaux; comme si vous disiez *Lettre-ferus*, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez mesme du sens commun : car le païsan et le cordonnier, vous leur voyez aller simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent; ceulx cy, pour se vouloir eslever et gendarmier de ce sçavoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles; mais qu'un aultre les accommode : ils cognoissent bien Galien; mais nullement le malade : ils vous ont desia rempli la teste de loix; et si, n'ont encores conceu le nœud de la cause : ils sçavent la theorique de toutes choses; cherchez qui la mette en pratique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceulx cy, contrefaire un iargon de galimatias, propos sans suite, tissu de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un iour ce sot à desbattre, pensant toujours respondre aux obiections qu'on luy

faisoit : et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

Vos, ô patricius sanguis, quos vivere par est
Occipiti cæco, posticæ occurrere sannæ¹.

Qui regardera de bien prez à ce genre de gens, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'entendent ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le iugement entierement creux ; sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait aultrement façonné : comme i'ay veu Adrianus Turnebus, qui n'ayant faict aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisee à la courtisane², qui

¹ Nobles patriciens, qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derrière vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos ne rient à vos dépens. PERS. sat. 1, v. 61.

² C'est-à-dire, à la manière des courtisans.

sont choses de neant : et hay nos gents qui supportent plus malayseement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon escient iecté en propos esloingnez de son usage : il y veoyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust iamais faict aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

Queis arte benignâ
Et meliore luto finxit præcordia Titan¹,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or, ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas; il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aucuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les aultres

¹ Que Prométhée a formées d'un meilleur limon, et douées d'un plus heureux génie. JUVEN. sat. 14, v. 34.

y adioüstant encores l'essay du sens, en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style : et encores que ces deux pieces soyent necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du iugement; cette cy se peult passer de l'autre, et non l'autre de cette cy. Car, comme diet ce vers gree,

Ὄς οὐδὲν ἢ μάθησις, ἢ μὴ νοῦς παρῆ¹;

« à quoy faire la science, si l'entendement n'y est? » Pleust à Dieu que, pour le bien de nostre iustice, ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encores de science! *Non vitæ, sed scholæ discimus*². Or, il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il

¹ *Apud Stob. tit. 3, p. 37, ed. Aurel. Allobrog. 1609, in-fol.* Montaigne a traduit ce vers gree immédiatement après l'avoir cité.—N.

² Nous n'apprenons pas à vivre, mais à disputer. *SENEC. epist. 106.*

l'y fault incorporer : il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre : et, s'il ne la change, et meliore son estat imparfait, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là; c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage; *Ut fuerit melius non didicisse* ¹.

A l'adventure, est ce là cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretagne, fils de Iean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adiousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aulcune instruction de lettres, respondit, « qu'il l'en aymoît mieulx; et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary. »

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas

¹ De sorte qu'il auroit mieux valu n'avoir rien appris. Cic. *Tusc. quest.* 1. 2, c. 4.

faict grand estat des lettres, et qu'encores aujourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaulx conseils de nos roys; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposee, par le moyen de la iurisprudence, de la medecine, du pedantisme, et de la theologie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses ¹ qu'elles feurent oncques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire? *Postquàm docti prodierunt, boni desunt* ². Toute aultre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté.

Mais la raison que ie cherchois tantost, seroit elle pas aussi de là, que, nostre estude en France n'ayant quasi aultre but que le proufit, moins de ceulx ³ que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'adonnant aux lettres, ou si courtement (re-

¹ Misérables, viles.

² Depuis que l'on voit tant de savants, il n'y a plus de gens de bien. SENEC. epist. 95.

³ A l'exception de ceux.

tirez, avant que d'en avoir prins le goust, à une profession qui n'a rien de commun avecques les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à fait à l'estude, que les gents de basse fortune qui y questent des moyens à vivre; et de ces gents là, les ames estants, et par nature, et par institution domestique, et par exemple, du plus bas aloy, rapportent faulusement le fruit de la science : car elle n'est pas pour donner iour à l'ame, qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle; son mestier est, non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les iambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver, sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye¹. Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte; et par consequent veoid le bien, et ne le suyt pas; et veoid la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa Re-

¹ *Qui la renferme comme dans un étui.* — E. J.

publique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. » Nature peut tout, et fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses : les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier : de mesme, il semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant que tout aultre.

Aristo Chius avoit anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs ; d'autant que la pluspart des ames ne se treuvent propres à faire leur proufit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : ἀσώτους ex Aristippi, acerbos ex Zenonis scholâ exire ¹.

En cette belle institution que Xenophon

¹ Il sortoit, disoit-il, des débauchés de l'école d'Aristippe, et des esprits rigides et austères de celle de Zénon. Cic. de Nat. Deor. l. 3. c. 31.

preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprennent la vertu à leurs enfants, comme les autres nations font les lettres. Platon dict¹ que le fils aîné, en leur succession royale, estoit ainsi nourry : apres sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere auctorité autour des roys, à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain ; et apres sept ans le dui-soient² à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le dispoient entre les mains de quatre ; le plus sage, le plus iuste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation : le premier luy apprenoit la religion ; le second, à estre tousiours veritable ; le tiers, à se rendre maistre des cupiditez ; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tresgrande consideration, que, en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa

¹ Dans le premier Alcibiade, p. 32. — C.

² *Le formoient, le dressaient.* — E. J.

perfection , si soingneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au giste mesme des muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse ieunesse, desdaignant tout aultre ioug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillancé, prudence et iustice : exemple que Platon a suivy en ses loys. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes et de leurs actions ; et, s'ils condamnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire : et, par ce moyen, ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon ¹, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon : C'est, dict il, qu'en nostre eschole, un grand garson ayant un petit saye ², le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille,

¹ Dans sa *Cyropédie*, l. 1, c. 3. — C.

² C'est le vêtement des Gaulois appelé *sagum*. — E. J.

et luy osta son saye qui estoit plus grand : nostre precepteur, m'ayant faict iuge de ce differend, ie iugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'autre sembloit estre mieulx accommodé en ce poinct : sur quoy il me remonstra que i'avois mal faict ; car ie m'estois arresté à considerer la bienséance, et il falloit premierement avoir proueu à la iustice, qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit : et dict qu'il en feut fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de *τύπτω* ¹. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu couper chemin : et puisqu'il est ainsi, que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie, et la resolution, ils ont voulu d'arrivee mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire,

¹ *Je frappe*. C'est le premier paradigme des conjugaisons grecques. — E. J.

non par ouï dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vivement, non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude; que ce ne feust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaüs ce qu'il seroit d'avis que les enfants apprinsent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes, » respondit il ¹. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produit des effects si admirables.

On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens; mais en Lacedemone, des legislatureurs, des magistrats, et empereurs d'armee : à Athenes, on apprenoit à bien dire; et icy à bien faire : là, à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacez; icy, à se desmesler des appasts

¹ PLUTARQUE, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

de la volupté, et à rabbattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceulx là s'embesongnoient aprez les paroles; ceulx cy, aprez les choses : là, c'estoit une continuelle exercitation de la langue; icy, une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si Antipater, leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts : tant ils estimoient la perte de l'education de leur pays! Quand Agesilaüs convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique; mais « pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit à sçavoir, la science d'obeïr et de commander ¹. »

Il est tresplaisant de veoir Socrates, à sa mode, se mocquant de Hippias ², qui luy recite comment il a gagné, specialement en certaines petites villetes de la Sicile, bonne

¹ PLUTARQUE, dans le même traité.—C.

² PLATON, *Hippias Major*, p. 96 et 97.—C.

somme d'argent à regenter; et qu'à Sparte il n'a gagné pas un sol; que ce sont gents idiots qui ne sçavent ny mesurer, ny compter, ne font estat ny de grammaire ny de rythme, s'amusants seulement à sçavoir la suite des roys, establissemens et decadences des estats, et tel fatras de contes : et au bout de cela, Socrates, luy faisant advouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur et vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit¹ et aguerrit. Le plus fort estat qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs, peuples egalemeut duicts à l'estimation des armes et mespris des lettres. Je treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust savante. Les plus belliqueuses nations, en nos iours, sont les plus grossieres et igno-

¹ *Affermit.* — E. J.

rantes : les Scythes, les Parthes, Tamburlan¹, nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passees au feu, ce feut un d'entre eulx qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire, et amuser à des occupations sedentaires et oysives². Quand nostre roy Charles huictieme, quasi sans tirer l'espee du fourreau, se veid maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite attribuerent cette inesperee facilité de conquete, à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et savants, que vigoureux et guerriers.

¹ *Tamerlan.* — E. J.

² Plusieurs auteurs citent ce fait après Philippe Camérarius, *Medit. Hist.* Cent. III, c. 51, où il cite lui-même G. B. Egnatius. — C.

CHAPITRE XXV.

DE L'INSTITUTION DES ENFANTS.

A Madame Diane de Foix, comtesse de Gurson.

Sommaire. I. On peut, on doit même recourir aux anciens, lorsqu'il s'agit de traiter un sujet important : mais de croire qu'il faille tout emprunter d'eux, et que, par ce moyen, on en imposera aux lecteurs instruits, c'est une erreur trop commune. — II. L'éducation des hommes commence dès qu'ils sont nés ; il est difficile de juger par leurs premières inclinations de ce qu'ils seront un jour. La science convient surtout aux personnes d'un haut rang ; non celle qui apprend à argumenter, à ergoter, mais celle qui rend habile dans le commandement des armées, et le gouvernement des peuples. — III. Le succès de l'éducation dépend du choix d'un gouverneur. Il faut que l'homme qui se dévoue à cette profession ait la tête mieux faite que bien remplie ; qu'il ait du jugement et des mœurs plutôt que de la science ; il faut qu'il se contente d'aider.

l'élève à s'ouvrir lui-même la route du savoir ; qu'au lieu de lui parler sans cesse, il l'écoute à son tour. L'élève ne doit pas adopter servilement les opinions des autres, n'en charger que sa mémoire ; il faut qu'il se les approprie, qu'il *les rende siennes*. — IV. Le profit qu'on retire de l'étude est de devenir meilleur. Tout ce qui se présente aux yeux doit être un sujet d'observations. Les voyages sont utiles, mais faits d'après un meilleur système. Il faudroit voyager dès la plus tendre enfance ; s'habituer aux fatigues ; fortifier son corps en même temps que son ame. — V. Il faut inspirer à un jeune homme de la modestie, du courage, de la sincérité, de l'affection pour le prince, etc. — VI. Il faut lui inspirer une honnête curiosité, le désir surtout de connoître l'*histoire* ; quel profit il tirera de cette étude. On y joindra la fréquentation du monde. Le monde doit être le livre d'un jeune homme. — VII. C'est surtout à la philosophie qu'il doit rendre un culte assidu. Qu'il borne l'étude des sciences et des arts à ce qu'ils ont d'utile : avant de s'appliquer à bien connoître le cours des astres, il doit observer ses propres penchants, et chercher les moyens de les bien régler. C'est alors qu'il pourra se livrer avec plus de goût à certaines sciences, telles que la logique, la géométrie, la physique, et enfin aux lettres.

Mais qu'il rejette les arguties, l'*ergotisme* ; c'est la cause du dédain que l'on affecte pour la philosophie. La vraie philosophie est celle qui ne s'occupe que d'objets utiles. Elle n'a point l'aspect triste et refrogné. Elle peut se mêler aux jeux et exercices des enfants.—VIII. Comment on doit gouverner les enfants dans leurs études. Point de violence, mais point de mollesse. Dangers des châtimens rigoureux. Il faut que tous les mets leur paroissent bons. Qu'aucune manière ne leur semble trop étrange ; qu'ils puissent faire tout ce qui leur plaît, mais qu'ils ne désirent faire que ce qui est louable et bon. C'est par leurs actions qu'on jugera de leurs progrès : qu'ils soient moins savants dans les mots que dans les choses. Ils doivent mépriser toutes les subtilités sophistiques de l'école. On rend trop difficile l'étude du grec et du latin. Il est des moyens plus simples d'apprendre ces langues.

Exemples : Le philosophe Chrysispe ; Capilupus ; Juste-Lipse ; Cimon ; Thémistocles ; Socrates ; Archésilas ; Tite-Live ; Plutarque ; Socrates ; Pythagore ; Anaximènes ; Démétrius le grammairien, et Héracléon de Mégare ; Socrates ; Aristote et Alexandre ; Isocrates ; le philosophe Speusippe ; Germanicus ; Callisthènes ; Alcibiade ; Héraclides ; Diogène ; Zeuxidamus ; les ambassadeurs de Samos et Cléomènes, roi de

Sparte; deux architectes d'Athènes; Caton; Aristippe; Chrysippe; Michel Montaigne dans son enfance.

IE ne veis iamais pere, pour bossé ou teigneux que feust son fils, qui laissast de l'advouer; non pourtant s'il n'est du tout enyvré de cette affection, qu'il ne s'apperçoive de sa deffillance; mais tant y a qu'il est sien : aussi moy, ie veoy mieulx que tout aultre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage; un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise. Car en somme, ie sçay qu'il y a une medecine, une iurispudence, quatre parties en la mathematique, et grossierement ce à quoy elles visent; et à l'adventure encores sçay ie la preten- tion des sciences en general au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastreté aprez quelque science, ie ne l'ay iamais faict, ny n'est art de quoy ie sceusse peindre seulement les premiers li-

neaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon; et, si l'on m'y force, ie suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy i'examine son iugement naturel: leçon qui leur est autant incogneue, comme à moy la leur.

Ie n'ay dressé commerce avecques aucun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où ie puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. I'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que i'ayme d'une particuliere inclination: car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte; me semble il que la sentence pressee aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, et me fiert ¹ d'une plus vivve secousse. Quant

¹ *Frappe*, du latin *ferit*.—C.

aux facultez naturelles qui sont en moy , de-
 quoy c'est icy l'essay , ie les sens flechir
 soubs la charge : mes conceptions et mon
 iugement ne marche qu'à tastons , chance-
 lant , bronchant et chopant ; et quand ie suis
 allé le plus avant que ie puis , si ne me suis
 ie aulcunement satisfaict ; ie veois encores
 du país au delà , mais d'une venue trouble
 et en nuage , que ie ne puis desmesler. Et en-
 treprenant de parler indifferemment de tout
 ce qui se presente à ma fantasie , et n'y em-
 ployant que mes propres et naturels moyens ,
 s'il m'advient , comme il faict souvent , de
 rencontrer de fortune dans les bons aucteurs
 ces mesmes lieux que i'ay entrepris de traic-
 ter , comme ie viens de faire chez Plutarque
 tout presentement son discours de la force
 de l'imagination , à me recognoistre , au prix
 de ces gents là , si foible et si chestif , si poi-
 sant et si endormy , ie me foyz pitié ou des-
 daing à moy mesme : si me gratifie ie de cecy ,
 que mes opinions ont cet honneur de ren-
 contrer souvent aux leurs , et que ie vois ¹

¹ *Je vais, je marche.*

au moins de loing aprez, disant que voire ¹; aussi que i'ay cela, que chascun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre eulx et moy; et laisse, ce néantmoins, courir mes inventions ainsi foibles et basses comme ie les ay produictes, sans en replastrer et recoudre les defaults que cette comparaison m'y a descouverts.

Il fault avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avecques ces gents là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui, parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens aucteurs pour se faire honneur, font le contraire; car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent ². [C'estoit deux contraires fanta-

¹ *Disant que c'est vrai.*—E. J.

² Ce qui est renfermé ici entre deux crochets a été ajouté par Montaigne, postérieurement à l'édition de 1588. Cette addition rompt un peu l'ordre des idées, qui ne reprennent leur véritable cours qu'à ces mots : *Il m'adveint l'autre iour.* — C. et A.-D.

sies ¹ : le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres auteurs, et en un la Medee d'Euripides, et disoit Apollodorus que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estrangier, son papier demeureroit en blanc : Epicurus, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa n'avoit pas semé une seule allegation estrangiere.] Il m'adveint, l'autre iour, de tumber sur un tel passage : i'avois traisné languissant aprez des paroles françoises si exangues ², si descharnees et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoit voirement que paroles françoises; au bout d'un long et ennuyeux chemin, ie veins à rencontrer une piece haulte, riche et eslevee iusques aux nues. Si i'eusse trouvé la pente douce, et la montee un peu alongee, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droict et si coupé, que, des six premieres paroles, ie cogneus que ie

¹ *Fantaisies*. On prononçoit autrefois *fantasie*. — C.

² *Sèches, maigres*, du latin *exsanguis*. — E. J.

m'envolois en l'autre monde ; de là ie descouvris la fondriere d'où ie venois , si basse et si profonde , que ie n'eus oncques puis le cœur de m'y ravalier. Si i'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles , il eclaireroit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aultruy mes propres faultes , ne me semble non plus incompatible que de reprendre , comme ie foys souvent , celles d'aultruy en moy : il les fault accuser partout , et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay ie bien combien audacieusement i'entreprends moy mesme , à tous coups , de m'egualer à mes larcins , d'aller pair à pair quand et eulx , non sans une temeraire esperance que ie puisse tromper les yeulx des iuges à les discerner ; mais c'est autant par le benefice de mon application , que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis , ie ne luicte point en gros ces vieux champions là , et corps à corps ; c'est par reprises , menues et legieres atteintes : ie ne m'y aheurte pas ; ie ne foys que les taster ; et ne vois point tant , comme ie marchande d'aller. Si ie leur pouvois tenir pa-

lot ¹, ie serois honneste homme, car ie ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que i'ay descouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'aultruy iusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son desseing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere commune, soubs les inventions anciennes rappieees par cy par là : à ceulx qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement iniustice et lascheté, que, n'ayants rien en leur vaillant par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangiere; et puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez votre incrustation empruntee, desquels seuls la louange a du poids. De ma part il n'est rien que ie vueille moins faire : ie ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas les centons qui se pu-

¹ C'est-à-dire, si je pouvois aller de pair avec eux.
— C.

blent pour centons ¹ ; et i'en ay veu de tres-ingenieux en mon temps, entre aultres un, sous le nom de Capilupus, oultre les anciens : ce sont des esprits qui se font veoir, et par ailleurs, et par là ; comme Lipsius, en ce docte et laborieux tissu de ses politiques ².

Quoy qu'il en soit, veulx ie dire, et quelles que soient ces inepties, ie n'ay pas deliberé de les cacher ; non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis, non un visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions ; ie les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire : ie ne vise icy qu'à descouvrir moy mesme, qui seray par aventure aultre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point

¹ Tels que les centons homériques et virgiliens, composés de vers d'Homère et de Virgile ; tels que le fameux centon d'Ausone, lequel est un épithalame composé entièrement d'hémistiches pris çà et là dans Virgile. — E. J.

² Juste-Lipse a composé six livres sur la politique, ou *de Civili Doctrina* ; c'est un immense recueil de passages d'auteurs grecs et latins.

l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire aultruy.

Quelqu'un donc, ayant veu l'article precedent, me disoit chez moy, l'aultre iour, que ie me debvois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfants. Or, madame, si i'avoy quelque suffisance en ce subiect, ie ne pourroy la mieulx employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse pour commencer aultrement que par un masle); car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, i'ay quelque droict et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra; outre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche: mais à la verité ie n'y entends, sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traicte de la nourriture et institutions des enfants. Tout ainsi qu'en l'agricul-

ture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande variété de façons, et difficulté; pareillement aux hommes¹, il y a peu d'industrie à les planter; mais depuis qu'ils sont nayz, on se charge d'un soing divers plein d'embesonnement et de crainte à les dresser et nourrir. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure, les promesses si incertaines et faulses, qu'il est malaysé d'y establir aucun solide iugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles, et mille aultres, combien ils se sont disconvenus à eulx mesmes. Les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle: mais les hommes, se iectants incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loys, se changent ou se desguisent facilement: si est il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que par faulte d'avoir

¹ Voyez ΠΛΑΤΩΝ, in *Theage*, p. 88, édit. de 1602.
—C.

bien choisi leur route , pour neant se travaille on souvent , et employe lon beaucoup d'aage , à dresser des enfants aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutefois , en cette difficulté , mon opinion est de les acheminer tousiours aux meilleures choses et plus proufitables ; et qu'on se doibt peu appliquer à ces legieres divinations et prognostiques que nous prenons des mouvements de leur enfance : Platon , en sa Republique , me semble leur donner trop d'auctorité.

Madame , c'est un grand ornement que la science , et un util de merueilleux service , notamment aux personnes eslevees en tel degré de fortune , comme vous estes. A la verité , elle n'a point son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre , à commander un peuple , à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere , qu'à dresser un argument dialectique , à plaider un appel , ou ordonner une masse de pilules. Ainsi , madame , ie croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres , vous qui en avez savouré la

douceur, et qui estes d'une race lettree (car nous avons encores les escripts de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte vostre mary et vous, estes descendus, et François monsieur de Candale, vostre oncle, en fait naistre tous les iours d'autres qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles); partant, ie vous veulx dire la dessus une seule fantasia que i'ay, contraire au commun usage: c'est tout ce que ie puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donnerez, du choïs duquel despend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs autres grandes parties, mais ie n'y touche point pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille; et de cet article sur lequel ie me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si abiecte est indigne de la grace et faveur des muses, et puis elle regarde et despend d'aultruy), ny tant pour les commoditez externes, que pour les siennes propres

et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie ¹ d'en reussir habile homme qu'homme sçavant, ie voudrois aussi qu'on feust soingneux de lui choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine; et qu'on y requisit tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement, que la science; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere. On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict: ie voudrois qu'il corrigeast cette partie; et que de belle arrivee, selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la monstre, luy faisant gouster les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme; quelquefois luy ouvrant chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul; ie veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Archesilas, faisoient premierement parler

¹ *D'en tirer un habil'homme qu'un homme savant,*
édit. in-4° de 1588. — N.

leurs disciples , et puis ils parloient à eulx. *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent* ¹. Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour iuger de son train , et iuger iusques à quel poinct il se doibt ravaller pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion , nous gastons tout ; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesurement, c'est une des plus ardues besongnes que ie sçache ; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte , sçavoir condescendre à ces allures pueriles , et les guider. Je marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val ². Ceulx qui , comme porte nostre usage , entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte , regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes ; ce n'est pas merveille , si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque iuste fruit de

¹ L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. CICER. *de Natur. Deor.* l. 1, c. 5.

² C'est-à-dire, *en montant qu'en descendant.* — C.

leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon ; mais du sens et de la substance : et qu'il iuge du proufit qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subiects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progresz, des pedagogismes de Platon¹. C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avalée : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne bransle qu'à credit, liee et contraincte à l'appetit des fantasies d'aultruy, serve et captivee sous l'auctorité de leur leçon : on nous a tant assub-

¹ Ce membre de phrase doit, ce me semble, s'entendre ainsi: *s'instruisant de ses progrès par la méthode de Platon; c'est-à-dire, en se servant des interrogations comme dans les Dialogues pédagogiques de Platon.* LEF.....

iectis aux cordes , que nous n'avons plus de franches allures ; nostre vigueur et liberté est esteincte : *nunquam tutelæ suæ fiunt* ¹.

Je veis priveement à Pise un honneste homme , mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est : « Que la touche
« et regle de toutes imaginations solides et
« de toute verité , c'est la conformité à la doctrine d'Aristote ; que hors de là , ce ne sont
« que chimeres et inanité ; qu'il a tout veu et
« tout dict : » cette sienne proposition , pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee , le meit aultrefois et teint longtemps en grand accessoire ² à l'inquisition à Rome. Qu'il luy face tout passer par l'estamine , et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit. Les principes d'Aristote ne luy soient principes , non plus que ceulx des stoïciens ou epicuriens : qu'on luy propose cette diversité de iugements, il

¹ Ils ne sortent jamais de la tutelle des autres, pour se gouverner par eux-mêmes. SENECA. epist. 33.

² En grand danger. — C.

76 ESSAIS DE MONTAIGNE,
choisira , s'il peult ; sinon il en demeurera
en doubte ¹ ;

Che non men che saver, dubbiar m'aggrata ² :

car s'il embrasse les opinions de Xenophon
et de Platon par son propre discours, ce ne
seront plus les leurs, ce seront les siennes :
qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne
treuve rien, voire il ne cherche rien ; *Non
sumus subrege ; sibi quisque se vindicet*³. Qu'il
sçache qu'il sçait, au moins. Il faut qu'il im-
boive ⁴ leurs humeurs, non qu'il apprenne
leurs préceptes ; et qu'il oublie hardiement ,

¹ Montaigne ajoutoit ici, *il n'y a que les fols cer-
teins et resolut* ; mais il a rayé ensuite cette addition.
— N.

² Car, à mon sens,
Aussi-bien que savoir, douter a son mérite.
DANTE, *Inferno*, cant. 11, v. 93.

— Dans toutes les éditions de Montaigne on trouve
aggrada au lieu d'*aggrata* ; mais Dante a écrit *ag-
grata*. LEF.....

³ Nous n'avons pas de roi ; que chacun dispose
librement de soi-même. SENECA. *epist.* 33.

⁴ *Qu'il soit imbu de leurs opinions.* — C.

s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puisque luy et moy l'entendons, et veoyons de mesme. Les abeilles pilotent deçà delà les fleurs; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym, ny mariolaine; ainsi les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son iugement : son institution, son travail et estude ne visera qu'à le former. Qu'il cele tout ce de quoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy : vous ne voyez par les espices d'un homme de parlement; vous voyez les alliances qu'il a gaignees et honneurs à ses enfans : nul ne met en compte publicque sa recepte; chascun y met son acquest.

Le gaing de nostre estude, c'est en estre

devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus ¹, l'entendement qui veoid et qui oyt; c'est l'entendement qui profite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda iamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero? on nous les placque en la memoire toutes empennees, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on saict droictement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeulx vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement; suyvant l'advis de Platon qui dict « la fer-

¹ Dans les *Stromates* de S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, l. 2, et dans Plutarque, *de Solertiâ Animalium*.

meté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie; les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard. » Je vouldrois que le Paluel ou Pompee, ces beaux danseurs de mon temps, apprinsent des caprioles, à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprinst à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer; comme ceulx icy nous veulent apprendre à bien iuger et à bien parler, sans nous exercer ny à parler, ny à iuger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause, le commerce des hommes y est merueilleusement propre, et la visite des païs estrangiers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a Santa rotonda¹,

¹ Temple qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Au-

ou la richesse des calessons de la signora Livia; ou, comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille medaille; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et de leurs façons, et pour froter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Je voudrois qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus esloigné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier. Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages; ils ne sont capables ny de chastier ses faultes, ny de le veoir nourry grossierement comme il fault

guste, et qu'il nomma *Panthéon*. Il subsiste encore, consacré à la Vierge, mais beaucoup moins orné que du temps des païens. — C.

et hazardeusement; ils nē le sçauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ny le veoir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere arquebuse qui se rencontre. Car il n'y a remede : qui en veult faire un homme de bien, sans doute il ne le fault pas espargner en cette ieunesse; et fault souvent chocquer les regles de la medecine :

Vitamque sub dio et trepidis agat
In rebus¹.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame; il luy fault aussi roidir les muscles : elle est trop pressee, si elle n'est secondee; et a trop à faire de, seule, fournir à deux offices. Je sçais combien ahanne² la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle; et apperceois sou-

¹ Qu'il n'ait de toit que le ciel, qu'il vive au milieu des alarmes. HOR. od. 2, l. 3, v. 5.

² Souffre, fatigue. — C.

vent, en ma leçon ¹, qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os.

J'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nays, qu'une bastonnade leur est moins, qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny soureil aux coups qu'on leur donne: quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or, l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur: *labor callum obducit dolori* ². Il le fault rompre à la peine et aspreté des exercices, pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la cholique, du caustere, et de la geaule ³ aussi et de la torture; car de ces dernieres icy, encores peult il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le

¹ *Dans mes lectures.* — C.

² Le travail nous endurecit à la douleur. CICER. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 14.

³ *La geôle, c'est-à-dire, la prison.* — E. J.

temps, comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees et de la chorde. Et puis, l'auctorité du gouverneur, qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents : ioinct que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, i'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'aultruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous : et sommes plus en peine de debiter nostre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualitez trescommodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité de chocquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy mesme, et ne semble pas re-

procher à autrui tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster ¹ aux mœurs publiques : *Licet sapere, sine pompâ, sine invidiâ* ². Fuyez ³ ces images regenteuses et inciviles, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre; et, comme si ce feust marchandise malaisée que reprehensions et nouvelletez, vouloir tirer, de là, nom de quelque peculièr valeur. Comme il n'affiert ⁴ qu'aux grands poètes d'user des licences de l'art : aussi n'est il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid Socrates et Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequabantur* ⁵. On luy apprendra de n'entrer en

¹ Blâmer, contredire, censurer les mœurs publiques. — C.

² On peut être sage sans ostentation, et sans se rendre odieux à personne. SENECA. epist. 103.

³ Qu'il fuie.

⁴ Il ne convient, il n'appartient. — E. J.

⁵ Si Aristippe ou Socrate n'ont pas toujours respecté les coutumes et les mœurs de leur pays, ce se-

discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa luicte; et, là mesme, à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et ayant la pertinence, et par conséquent la briefveté. Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la verité, tout aussitost qu'il l'apercevra, soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvissement : car il ne sera pas mis en chaise pour dire un roolle prescrit; il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'approuve; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre : *neque, ut omnia quæ præscripta et imperata sint defendat, necessitate ullâ cogitur* ¹.

roit une erreur de croire que vous puissiez les imiter. Leur mérite transcendant et presque divin autorisoit cette liberté. *Cic. de Offic. l. 1, c. 41.*

¹ Nulle nécessité ne l'oblige de défendre les choses

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tresloyal serviteur de son prince, et tresaffectionné et trescourageux : mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un devoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconvenients qui blecent nostre liberté par ces obligations particulieres, le iugement d'un homme gagé, et achetté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres subiects, l'a choisi pour le nourrir et eslever de sa main; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'ebloüissent : pourtant, veoid on coustumierement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en

qui lui ont été enseignées et prescrites. CICER. *Acad. quæst.* l. 4, c. 3.

son parler, et n'ayent que la raison pour conduite. Qu'on luy face entendre que de confesser la faulte qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit aperceue que par luy, c'est un effect de iugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche; que l'opiniastreté et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames; que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques. On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeulx partout; car ie treuve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance: i'ay veu cependant qu'on s'entretenoit au hault bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portee d'un chascun: un bouvier, un masson, un passant, il faut tout mettre en besongne, et emprunter chascun selon sa marchandise, car



tout sert en mesnage ; la sottise mesme et foiblesse d'aultruy luy sera instruction : à contrerooler les graces et façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra ; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemagne ;

*Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu ;
Ventus in Italiam quis bene vela ferat !*

il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celui là : ce sont choses tresplaisantes à apprendre et tresutiles à sçavoir. En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceulx qui ne vivent qu'en la memoire des livres il practiquera, par le moyen des histoires,

¹ Quelle contrée est engourdie par le froid, ou brûlée par le soleil ; quel vent propice pousse les vaisseaux en Italie. PROP. l. 4, eleg. 3, v. 39.

ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veult; mais qui veult aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dict Platon ¹, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel proufit ne fera il, en cette part là, à la lecture des vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souviene où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en iuger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure: i'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu; Plutarque en y a leu cent, oultre ce que i'y ay sceu lire, et à l'aventure oultre ce que l'auteur y avoit mis: à d'aucuns, c'est un pur estude grammairien; à d'autres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses

¹ Dans *Hippias Major*. — C.

parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tresdignes d'estre sceus; car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne : mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement; il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist; et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot ¹, « Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est, Non, » donna peut estre la matiere et l'occasion à la Boëtie de sa **SERVITUDE VOLONTAIRE**. Cela mesme de veoir Plutarque trier une legiere action, en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas; cela, c'est un discours. C'est dommage que les gents d'entendement ayment tant la briefveté : sans doubte leur reputation en vault mieulx; mais nous en valons moins. Plutarque ayme mieulx que nous

¹ Dans son traité *de la Mauvaise honte*, c. 7, de la trad. d'Amyot. — C.

le vantions de son iugement, que de son sçavoir; il ayme mieux nous laisser desir de soy, que satieté : il sçavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire; et que Alexandridas reprocha iustement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs: « O estrangier, tu dis ce qu'il fault, autrement qu'il ne fault ¹. » Ceulx qui ont le corps graile, le grossissent d'embourrures : ceulx qui ont la matiere exile ², l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le iugement humain, de la frequentation du monde : nous sommes tous contraincts et amoncellez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athènes; mais, du monde : luy, qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue, embrassoit l'univers comme sa ville, iectoit ses cognoissances, sa societé et ses affections à tout le genre humain; non pas comme nous, qui ne regardons que soubs

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

² C'est-à-dire, *mince*. — C.

nous ¹. Quand les vignes gellent en mon village, mon prestre en argumente l'ire de dieu sur la race humaine, et iuge que la pepie en tienne desia les Cannibales ². A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le iour du iugement nous prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont vues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler ³ le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir si douces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage : et disoit le Savoïard, que « Si ce sot de roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit

¹ L'édition de 1588 porte *qu'à nos pieds*, leçon que Montaigne a effacée dans l'exemplaire corrigé de sa main. — N.

² La *pepie* est une maladie qui attaque les oiseaux. Les poules qui ont la pepie ne sauroient boire : tel va être le sort des Cannibales, selon ce bon curé, qui s' imagine qu'un petit accident arrivé dans son village doit faire souffrir le monde entier. — C.

³ *De se réjouir, de prendre gaïment le temps.*—C.

homme pour devenir maistre d'hostel de son duc : » son imagination ne concevoit aultre plus esleevee grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite et preiudice. Mais , qui se represente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere maiesté ; qui lit en son visage une si generale et constante varieté ; qui se remarque là dedans , et , non soy , mais tout un royaume , comme un traict d'une *pointe tresdelicate* , celuy là seul estime les choses selon leur iuste grandeur.

Ce grand monde , que les uns multiplient encores comme especes sous un genre , c'est le mirouer où il nous fault regarder , pour nous cognoistre de bon biais. Somme , ie veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs , de sectes , de iugements , d'opinions , de loix et de coustumes , nous apprennent à iuger sainement des nostres , et apprennent nostre iugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse ; qui n'est pas un legier apprentissage : tant de remuements d'estat et changements de

fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre : tant de noms, tant de victoires et conquêtes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prise de dix argoulets ¹ et d'un poullier qui n'est cogneu que de sa cheute : l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la maiesté si enflée de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et assure la veue à soustenir l'esclat des nostres, sans ciller les yeulx : tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre pas d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde; ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras, ² retire ³ à la grande et populaire assemblee des ieux olympiques : les uns s'y exercent le corps pour en acquerir

¹ C'est-à-dire, *chétifs soldats*.—C.—Les argoulets étoient des arquebusiers à cheval; et comme ils n'étoient pas considérables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un *argoulet*, pour un homme de néant. MÉNAGE.

² CICER. *Tuscul. quæst.* l. 5, c. 3.—C.

³ *Retirer à*, ressembler. NICOT.

la gloire des ieux ; d'autres y portent des marchandises à vendre , pour le gaing : il en est , et qui ne sont pas les pires , lesquels n'y cherchent aultre fruict que de regarder comment et pourquoy chasque chose se faict , et estre spectateurs de la vie des aultres hommes , pour en iuger , et regler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus proufitables discours de la philosophie , à laquelle se doibvent toucher les actions humaines comme à leur regle. On luy dira ,

Quid fas optare , quid asper
Utile nummus habet ; patriæ charisque propinquis
Quantùm elargiri deceat ; quem te Deus esse
Jussit , et humanâ quâ parte locatus es in re ;
Quid sumus , aut quidnam victuri gignimur ¹.....

que c'est que seçavoir et ignorer , qui doit

¹ Ce qu'on peut désirer ; à quoi doit servir l'argent ; ce qu'on doit faire pour sa patrie et pour sa famille ; ce que Dieu a voulu que l'homme fût sur la terre , et quel rang il lui a assigné dans le monde ; ce que nous sommes , et dans quel dessein il nous a donné l'être. PERS. sat. 3, v. 69-72.

estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance, et iustice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subiection, la licence et la liberté; à quelles marques on cognoist le vray et solide contentement; iusques où il fault craindre la mort, la douleur et la honte;

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem¹;

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers bransles en nous : car il me semble que les premiers discours de quoy on luy doibt abruver l'entendement, ce doivent estre ceulx qui reglent ses mœurs et son sens; qui luy apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts liberaux, commenceons par l'art qui nous fait libres : elles² servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction

¹ Et comment nous devons éviter ou supporter les peines. *Énéid.* l. 3, v. 459.

² On a déjà vu que Montaigne emploie le mot *art* au féminin; mais après avoir dit les *arts liberaux*, il est surprenant qu'il l'ait voulu faire féminin. Il est

de nostre vie et à son usage, comme toutes aultres choses y servent en quelque maniere aussy ; mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs iustes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage ; et en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures tresinutiles que nous ferions mieulx de laisser là ; et, suivant l'institution de Socrates ¹, borner le cours de nostre estude en icelles où fault l'utilité :

Sapere aude,

Incipe : vivendi rectè qui prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis ; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum².

certain qu'on trouve ici *elles* dans les plus anciennes éditions. — C.

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Socrate*, l. 2, segm. 21.
— C.

² Ose être vertueux ; commence : différer de régler sa conduite, c'est imiter la simplicité du voyageur qui, trouvant un fleuve sur son chemin, attend qu'il

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants

Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua¹ :

la science des astres et le mouvement de la huitiesme sphere, avant que les leurs propres² :

Τί Πλειάδεσσι κάμοί,
Τί δ' ἀστράσιν Βοώτρω³ ;

Anaximenes écrivant à Pythagoras⁴ : « De
« quel sens puis ie m'amuser au secret des
« estoiles, ayant la mort ou la servitude tous-

soit écoulé ; le fleuve coule, et coulera éternellement.
HOR. epist. 2, l. 1, v. 40.

¹ Quelle est l'influence des Poissons, du Lion ardent, et du Capricorne qui se plonge dans la mer de l'Hespérie. PROPERT. l. 4, eleg. 1, v. 89.

² *Leurs propres mouvements ; c'est-à-dire, avant d'apprendre aux enfants quels sont leurs penchants ou leurs passions, et les moyens de les bien régler.*

³ Que m'importent les Pléiades, ou les étoiles du Bouvier ? ANACR. od. 17, v. 10.

⁴ DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 4.

« iours presente aux yeulx? » (car lors les roys de Perse preparoient la guerre contre son pays :) chacun doibt dire ainsin ¹ : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels aultres ennemis de la vie, irai ie songer au bransle du monde? »

Après qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, geometrie, rhetorique : et la science qu'il choisira, ayant desia le iugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournyra de l'auteur mesme, propre à cette fin de son institution; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee : et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on luy pourra ioindre quelque homme de lettres qui à chasque besoing fournisse les munitions qu'il fauldra, pour

¹ De même chacun doit se dire. — C.

les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza ¹, qui peult faire doute? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prinse, rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'ame treuve où mordre et où se paistre. Ce fruit est plus grand sans comparaison, et si sera plus-tost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là, en nostre siecle, que la philosophie soit, iusques aux gents d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, et par opinion et par effect ². Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants ;

¹ Savant du quinzième siècle, né à Thessalonique, qui passa en Italie avec plusieurs savants de la Grèce. Il est auteur d'une grammaire grecque, un peu obscure pour les commençants. — C.

² Montaigne a déjà traité, mais un peu différemment, le même sujet dans le précédent chapitre. — A. D.

et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masquée de ce faux visage, pasle et hideux ? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que ie ne die follastre ; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien ¹ rencontrant, dans le temple de Delphes, une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dict : « Ou ie me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous : » à quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respondit : « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du verbe βάλλω² a double λ, ou qui cherchent la derivation ³ des comparatifs χεῖρον et βέλτιον,

¹ PLUTARQUE, *des Oracles qui ont cessé*, c. 5.—C.

² Βάλλω, lancer, dont le futur fait βαλῶ.—E. J.

³ C'est-à-dire, qui cherchent d'où dérivent les comparatifs χεῖρον et βέλτιον, *pejus* et *melius*, comparatifs neutres, l'un de χερέυς, *māneus*, et non pas de κακός, *mauvais* ; l'autre, vrai positif, qui sert de comparatif à ἀγαθός.—E. J.

et des superlatifs *χείριστον* et *βέλτιστον*¹, qu'il fault rider le front s'entretenant de leur science; mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resjouir ceulx qui les traictent, non les renfrongner et contrister. »

Deprendas animi tormenta latentis in ægro
Corpore; deprendas et gaudia : sumit utrumque
Inde habitum facies².

L'ame, qui loge la philosophie, doibt, par sa santé, rendre sain encores le corps : elle doibt faire luire iusques au dehors son repos et son aise; doibt former son moule le port extérieur, et l'armer, par consequent, d'une gracieuse fierté, d'un maintien

¹ *Χείριστον* et *βέλτιστον*, *pessimum* et *optimum*, superlatifs neutres dérivés des mêmes primitifs. C'est ainsi qu'en latin *pejor* et *pessimus*, *melior* et *optimus*, servent de comparatifs et de superlatifs, les deux premiers à *malus*, les deux autres à *bonus*, et n'en dérivent pas. — E. J.

² Les tourments d'un esprit inquiet percent à l'extérieur aussi bien que la joie; le visage réfléchit ces diverses affections de l'âme. JUVÉNAL, sat. 9, v. 18.

actif et aligre, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esiouissance constante; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousiours serein : c'est *Baroco* et *Baralipton* ¹, qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment? elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire, non par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables : elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantee à la teste d'un mont coupé, raboteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchée la tiennent, au rebours, logee dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle

¹ C'est comme si Montaigne disoit : Ce qui rend les prétendus savants crottés et enfumés (ridicules), c'est leur habitude d'ergoter. — *Baroco* et *Baralipton* sont deux mots factices, dont on se servoit, dans le jargon de la logique scholastique, pour désigner, par les voyelles qui les composent, la nature des propositions qui forment un syllogisme. — E. J.

veoid bien soubs soy toutes choses ; mais si peult on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnees et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contraincte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes ; ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotté image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces ; fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur, qui cognoist debvoir remplir la volonte de son disciple, autant ou plus d'affection que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire que les poètes suyvent les humeurs communes ; et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plus tost la sueur aux advenues des cabinets de Venus, que de Pallas. Et, quand il commencera de s'esentir, luy presentant Bradamante,

ou Angelique ¹, pour maistresse à iouyr; et d'une beauté naïve, active, genereuse, non hommase, mais virile, au prix d'une beauté molle, affetee, delicate, artificielle; l'une travestie en garson, coiffée d'un morion luisant; l'autre vestue en garse ², coiffée d'un attiffet emperlé : il iugera masle son amour mesme, s'il choisit tout divisement à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon : Que le prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice; si esloingné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reglement, c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïveté et aysance de son progres. C'est la mere nourrice des plaisirs humains : en les rendant iustes, elle les rend seurs et purs; les moderant, elle les tient en

¹ Deux héroïnes du poëme de l'Arioste, intitulé *Orlando furioso*. — C.

² *En jeune fille*. — E. J.

haleine et en goust; retranchant ceulx qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceulx qu'elle nous laisse, et nous laisse abondamment tous ceulx que veult nature, et iusques à la satiété, sinon iusques à la lasseté, maternellement : si d'aventure nous ne voulons dire que le regime qui arreste le buveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune commune luy fault, elle luy eschappe; ou elle s'en passe, et s'en forge une aultre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher dans des matelas musquez; elle aime la vie, elle aime la beauté, et la gloire, et la santé : mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là reglement, et les sçavoir perdre constamment; office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peult on iustement attacher ces escueils, ces halliers, et ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieulx ouyr une fable, que la narration d'un

beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra; qui, au son du tabourin qui arme la ieune ardeur de ses compaignons, se destourne à un aultre qui l'appelle au ieu des batteleurs; qui, par souhait, ne treuve plus plaisant et plus doux revenir pouldreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avecques le prix de cet exercice: ie n'y treuve aultre remede, sinon qu'on le mette pastissier dans quelque bonne ville, feust il fils d'un duc; suyvant le precepte de Platon, « Qu'il fault colloquer les enfans, non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame. »

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les aultres aages, pourquoy ne la luy communique lon?

Udum et molle lutum est; nunc nunc properandus,
et acri
Fingendus sine fine rotâ¹.

¹ L'argile est encore molle et humide; vite, hâtons-nous, et, sans perdre un instant, façonnons-la sur la roue. PÉRS. sat. 3, v. 23.

On nous apprend à vivre quand la vie est passée. Cent escoliers ont prins la verole, avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, De la temperance. Cicero disoit ¹ que, quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poètes lyriques : et ie treuve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doibt au paidagogisme, que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demourant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, de quoy nostre vie ne se peult amender ; prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traicter à poinct : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Boccace ; un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

¹ Tout ceci est pris de Sénèque, epist. 69. — C.

Je suis de l'avis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple, à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et temperance, et l'assurance de ne rien craindre : et, avecques cette munition, il l'envoya encores enfant subiuguer l'empire du monde à tout ' seulement trente mille hommes de pied, quatre mille chevaux, et quarante deux mille escus. Les aultres arts et sciences, dict il, Alexandre les honoroit bien, et louoit leur excellence et gentillesse; mais, pour plaisir qu'il y prinst, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Petite hinc, iuvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis².

C'est ce que dict Epicurus au commencement de sa lettre à Meniceus : « Ny le plus ieune

¹ Avec seulement. — E. J.

² Jeunes gens, vieillards, tirez de là de quoi régler votre conduite; faites-vous des provisions pour le triste hiver de la vie. PERS. sat. 5, v. 64.

refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse¹. » Qui faict aultrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, ie ne veulx pas qu'on emprisonne ce garson : ie ne veulx pas qu'on l'abandonne à la cholere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'eschole : ie ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par iour, comme un portefaix; ny ne trouverois bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrete à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile, et les destourne de meilleures occupations : et combien ay ie veu de mon temps d'hommes abestis par temeraire avidité de science? Carneades s'en trouva si affollé², qu'il n'eut

¹ DIOGÈNE LAERCE, l. 10, segm. 122. — C.

² DIOGÈNE LAERCE, dans la *Vie de Carnéade*, l. 4, segm. 62. — C.

plus le loisir de se faire le poil et les ongles : ny ne veulx gaster ses mœurs genereuses , par l'incivilité et barbarie d'aultruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe , pour une sagesse qui prenoit de bonne heure , et n'avoit gueres de tenue. A la verité , nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil , que les petits enfants en France ; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue ; et hommes faicts , on n'y veoid aulcune excellence : i'ay ouy tenir à gents d'entendement , que ces colleges où on les envoye , de quoi ils ont foison , les abrutissent ainsin.

Au nostre , un cabinet , un iardin , la table et le lict , la solitude , la compaignie , le matin et le vespre ¹ , toutes heures luy seront unes , toutes places luy seront estude : car la philosophie , qui , comme formatrice des iugements et des mœurs , sera sa principale leçon , a ce privilege de se mesler partout. Isocrates l'orateur , estant prié en un festin de parler de son art , chascun treuve qu'il

¹ *Le soir.* Vespre , du latin *vesper*.

eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que ie sçay faire ; et ce de quoy il est maintenant temps , ie ne le sçay pas faire ' : » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compagnie assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord ; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses debvoirs et offices, ç'a esté le iugement commun de tous les sages, que pour la douceur de sa conversation, elle ne debvoit estre refusee ny aux festins ny aux ieux : et Platon, l'ayant invitee à son convive², nous veoyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodee au temps et au lieu, quoyque ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

¹ PLUTARQUE, *Propos de table*, l. 1. — C.

² Ici *convive* signifie *festin, repas*. Amyot emploie souvent ce mot dans ce sens-là dans sa traduction de Plutarque. — C.

*Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Et, neglecta, æquè pueris senibusque nocebit* ¹.

Ainsi, sans doute, il ² choumera moins que les autres. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se mêlant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les ieux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude; la course, la hucite, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaulx et des armes. Je veulx que la bienseance exterieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se

¹ Elle est utile aux riches : elle l'est également aux pauvres : jeunes gens, vieillards, ne la négligeront pas sans s'en repentir. HOR. epist. 1. l. 1, v. 25.

² *Ainsi l'enfant, dressé à la recherche et à l'amour de la vérité, sera sans doute moins désœuvré que les autres. — E. J.]*

façonne quand et quand l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps, qu'on dresse; c'est un homme: il n'en fault pas faire à deux; et, comme dict Platon ¹, il ne fault pas les dresser l'un sans l'aultre, mais les conduire egualement, comme une couple de chevaulx attelez à mesme timon: et, à l'ouyr, semble il pas prester plus de temps et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au rebours?

Au demourant, cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme il se fait: au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur presente, à la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violencé et la force: il n'est rien, à mon advis, qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment, ne l'y endurecissez pas: endurecissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards

¹ Ceci est pris de Plutarque, dans le traité des *Moyens de conserver la santé*, à la fin. — C.

qu'il luy fault mespriser : ostez luy toute mollesse et delicatesses au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le à tout : que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoureux. Enfant, homme, vieil, i'ai tousiours creu et iugé de mesme. Mais, entre aultres choses, cette police de la plus part de nos colleges m'a tousiours desplaie : on eust failly, à l'aventure, moins dommageablement s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule ¹ de ieunesse captive : on la rend desbauchee, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le point de leur office ², vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit, envers leur leçon, à ces tendres ames et craintives, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees de fouets! Inique et pernicieuse forme! ioinct, ce que Quintilien en a tres-

¹ *Prison*, de gabiota, cage; BOREL, dans son *Thresor de recherches*, etc. — C.

² *De leur devoir* (pendant leurs études ou leçons).

bien remarqué, que cette imperieuse auctorité tire des suites perilleuses, et nommément à nostre façon de chastement. Combien leurs classes seroient plus decemment ionchees de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier sanglants! F'y ferois pourtraire la Ioye, l'Alaigresse, et Flora, et les Graces, comme fait en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur proufit, que là feust aussi leur esbat : on doibt ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soingneux, en ses loix, de la gayeté et pasetemps de la ieu- nesse de sa cité ; et combien il s'arreste à leurs courses, ieux, chansons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduite et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, les Muses et Minerve : il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases ; pour les sciences lettrees, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommander particulièrement la poësie que pour la musique.

Toute estrangeté et particularité en nos

mœurs et conditions est evitable, comme ennemie de société. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon ¹, maistre d'hôtel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre, et trembloit au soleil? I'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les arquebuzades; d'autres s'effrayer pour une souris; d'autres rendre la gorge à veoir de la cresse; d'autres à veoir brasser un lit de plume; comme Germanicus ² ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peult avoir, à l'adventure, à cela quelque propriété occulte; mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonne heure. L'institution a gagné cela sur moy; il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing, que, sauf la bière, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses de quoy on se paist.

Le corps est encores souple, on le doit, à cette cause, plier à toutes façons et coutumes; et, pourveu qu'on puisse tenir l'ap-

¹ Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 14.—C.

² Plutarque, *de l'Envie et de la Haine.*—C.

petit et la volonté sous boucle, qu'on rende hardiement un ieune homme commode à toutes nations et compagnies, voire au desreglement et aux excez, si besoing est. Son exercitation suive l'usage : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne treuvent pas louable en Callisthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maistre pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avecques son prince. Je veulx qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons ; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté : *Multùm interest, utrum peccare aliquis nolit, aut nesciat*¹. Je pensois faire honneur à un seigneur aussi esloigné de ces debordements qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la nécessité des affaires du

¹ Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal. SENEC. epist. 90.

roy, en Allemaigne : il le print de cette façon ; et me répondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. I'en sçay qui, à faulte de cette faculté, se sont mis en grand'peine, ayants à practiquer cette nation. I'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades ¹, de se transformer si ayseement à des façons si diverses, sans interest de sa santé ; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne ; autant *reformé* à Sparte, comme voluptueux en Ionie :

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res ² :

tel voudrois ie former mon disciple :

Quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque ³.

¹ PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*. — C.

² Aristippe sut s'accommoder de tout état et de toute fortune. HOR. *epist.* 17, l. 1, v. 23.

³ J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses hailons, qui change de fortune sans s'étonner, et qui

Voicy mes leçons : Celuy là y a mieulx proufité, qui les faict, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez : si vous l'oyez, vous le voyez. Ia à dieu ne plaise, dict quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traicter les arts: *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vitâ magis quàm litteris persequuti sunt* ¹ ! Leon, prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus ² de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Je ne sçay, dict il, ny art ny science :

joue les deux rôles avec grâce. HOR. epist. 17, l. 1, v. 25, 26, 29. Ces vers ont ici un sens bien différent de celui qu'ils ont dans Horace.

¹ C'est par leurs mœurs plutôt que par leurs études qu'ils se sont consacrés au plus important de tous les arts, celui de bien vivre. CIC. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 3.

² Ce n'est pas Héraclide, mais Pythagore, qui fit cette réponse à Léon, prince des Phliasiens ; et c'est d'un livre d'Héraclide, auditeur de Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses *Tusculanes, ut scribit auditor Platonis, Ponticus Heraclides*, l. 5, c. 3. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore. — C.

mais ie suis philosophe. » On reprochoit à Diogenes ¹, comment, estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Ie m'en mesle, dict il, d'autant mieulx à propos. » Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : « Vous estes plaisant, luy respondit il : vous choisissez les figures vrayes et naturelles, non peintes ; que ne choisissez vous aussi les exercices naturelles, vrayes, et non escriptes ? »

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera ; il la repetera en ses actions : on verra s'il y a de la prudence en ses entreprises ; s'il y a de la bonté et de la iustice en ses deportements ; s'il a du iugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses ieux, de la temperance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie ; de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau ; *qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet ; quique obtemperet ipse sibi, et decretis*

¹ DIOG. LAERCE, dans la *Vie de Diogène le Cynique*, l. 6, segm. 48.

pareat ¹. Le vray mirouer de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit, à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs ieunes gents, « Que c'estoit, parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faicts, non pas aux paroles ². » Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que habil; et ne veis iamais homme qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doibt. Toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là : on nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots, et les coudre en clauses ³; encores autant à

¹ Si ce qu'il sait lui sert, non à montrer qu'il sait, mais à régler ses mœurs; s'il s'obéit à lui-même, et agit conformément à ses principes. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 4.

² PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens.*—C.

³ Montaigne entend ici *clause* dans le même sens qu'on prend *clausula*, dans la logique de l'école, et que l'entendoient les anciens grammairiens latins :

en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, aultres cinq, pour le moins, à les sçavoir briefvement mesler et entrelacer de quelque subtile façon : laissons le à ceulx qui en font profession expresse. Allant un iour à Orleans, ie trouvay dans cette plaine, au deçà de Clery, deux regents qui venoient à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre : plus loing derriere eux ie voyois une troupe et un maistre en teste, qui estoit feu monsieur le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy : luy, qui n'avoit pas veu ce train qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compaignon,

CLAUSULA est compositio verborum, plausibilis structuræ exitu terminata, disent Diomedes, lib. 1, de Orat.; et Victorinus, lib. 1, de Arte grammaticæ. Ainsi, coudre des mots en clauses, signifie ici lier des propositions par atqui et ergo, par or et par donc : clore un raisonnement par la conjonction de la proposition finale; car clausula, en logique, signifie proprement la conjonction qui clôt un syllogisme ou un enthymème. — E. J.

respondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme, c'est un grammairien ; et ie suis logicien. » Or, nous qui cherchons icy, au contraire, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suyvent que trop ; il les traisnera, si elles ne veulent suyvre. I'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faulte d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye ¹. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela ? ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent desmesler et esclarcir au dedans, ny par consequent produire au dehors ; ils ne s'entendent pas encores eulx mesmes : et voyez les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous iugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font

¹ *Une baliverne, une moquerie.* — E. J.

que leicher cette matiere imparfaicte. De ma part, ie tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vifve imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque ¹, soit par mines, s'il est muet :

Verbaque prævisam rem non invita sequentur ².

Et comme disoit celuy là, aussi poëtiquement en sa prose, *cùm res animum occupaverè, verba ambiunt* ³ : et cet aultre, *ipsæ res verba rapiunt* ⁴. Il ne sçait pas ablatif, coniunctif, substantif, ny la grammaire; ne faict ⁵ pas son laquais ou une harangiere du

¹ Qui passoit, du temps de Montaigne, pour le langage le plus grossier de l'Italie. — E. J.

² Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

HOR. *Art poét.* v. 355.

³ Quand les choses ont frappé l'esprit, les mots se présentent en foule. SENEC. *Controvers.* l. 3.

⁴ Les choses entraînent les paroles. CICER. *de Finib.* l. 3, c. 5.

⁵ Toutes les éditions que j'ai pu consulter sont conformes à cette leçon; mais, comme elle est intelligible, je crois qu'elle est fautive, et qu'il faut lire :

petit pont, et si, vous entretiendront tout votre saoul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'aventure, aux regles de leur language, que le meilleur maistre ez arts de France. Il ne sçait pas la rhétorique, ny, pour avant ieu, capter la benevolence du candide lecteur; ny ne luy chault de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface ayseement par le lustre d'une verité simple et naïfve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme; comme Afer montre bien clairement chez Tacitus ¹. Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates : aprez qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit ² :

Ne le sait pas son laquais ou, etc., et que c'est pour cela que le reste de la phrase est au pluriel.—LEF...

¹ Dans un dialogue attribué à Tacite, et qui a pour titre : *De Causis corruptæ eloquentiæ*. — C.

² PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

« Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu; et quant à vostre conclusion, ie n'en veulx rien faire. » Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien camus? Et quoy cet aultre? les Atheniens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affecté, se presenta avecques un beau discours premedité sur le subiect de cette besongne, et tiroit le iugement du peuple à sa faveur; mais l'aultre en trois mots¹ : « Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dict, ie le feray. » Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration; mais Caton n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit il, un plaisant consul². » Aille devant ou aprez; une utile sentence, un beau traict, est tousiours de saison : s'il n'est pas bien pour ce qui va devant, ny pour ce qui vient aprez, il est bien en soy. Ie ne suis pas de

¹ PLUTARQUE, *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'état*, c. 4. — C.

² Voyez PLUTARQUE, *Vie de Caton*, c. 6. — C...

ceux qui pensent la bonne rythme faire le bon poëme : laissez luy allonger une courte syllabe , s'il veut ; pour cela , non force : si les inventions y rient , si l'esprit et le iugement y ont bien faict leur office ; voylà un bon poëte , diray ie , mais un mauvais versificateur ,

*Emunctæ naris, durus componere versus*¹.

Qu'on face , dict Horace , perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures ,

*Tempora certa modosque, et, quod prius ordine
verbum est,*

Posterius facias, præponens ultima primis.....

*Invenias etiam disiecti membra poetæ*² :

il ne se dementira point pour cela : les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que res-

¹ Ses vers sont négligés ; mais il a de la verve. HOR. sat. 4, l. 1, v. 8.

² Otez-en le rythme et la mesure , changez l'ordre des mots , vous retrouverez le poëte dans ses membres dispersés. HOR. sat. 4, l. 1, v. 58.

pondit Menander ¹, comme on le tansast, approchant le iour auquel il avoit promis une comédie, de quoy il n'y avoit encores mis la main : « Elle est composée et prête ; il ne reste qu'à y adiuster les vers : » ayant les choses et la matière disposée en l'ame, il mettoit en peu de compte le demourant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné credit à nostre poésie françoise, ie ne veois si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu prez comme eux : *Plus sonat, quàm valet* ². Pour le vulgaire, il ne feut iamais tant de poètes : mais, comme il leur a esté bien aysé de représenter leurs rythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, et les délicates inventions de l'autre.

Voire mais, que fera il ³ si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ?

¹ PLUTARQUE, *si les Athéniens ont été plus excellents en armes qu'en lettres*, c. 4, trad. d'Amyot.—C.

² Dans tout cela, plus de son, que de sens. SENECA, *epit.* 4.

³ C'est-à-dire, mais que fera notre jeune élève, si

« Le iambon faict boire; le boire desaltere : parquoy le iambon desaltere. » Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer, que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse ¹ : « Pourquoy le deslieray ie, puisque tout lié il m'empesche? » Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques; à qui Chrysippus dict ², « Ioue toy de ces battelages avecques les enfants; et ne destourne à cela les pensees serieuses d'un homme d'aage. » Si ces sottes arguties, *contorta et aculeata sophismata* ³, luy doibvent persuader un mensonge, cela est dangereux : mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, ie ne veois pas pourquoy il s'en doibve donner garde. Il

on le presse, etc. — Montaigne revient à son principal sujet, qu'il sembloit avoir entièrement perdu de vue. — C.

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 70. — C.

² DIOG. LAERCE, *Vie de Chrysippe*, l. 7, segm. 183. — C.

³ Sophismes entortillés et épineux. CIC. *Acad. quæst.*, l. 4, c. 24.

en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot; *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecùs arcessunt quibus verba convenient* ¹ : et l'aulture, *qui, alicuius verbi decore placentis, vocentur ad id quod non proposuerant scribere* ². Je tors bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy, que ie ne destors mon fil pour l'aller querir. Au contraire, c'est aux paroles à servir et à suyvre; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller. Je veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aulcuné souvenance des mots. Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré;

¹ Ou qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent convenir. *QUINTIL. l. 8, c. 3.*

² Qui, pour ne pas perdre un mot qui leur plaît, s'engagent dans une matière qu'ils n'avoient pas dessein de traiter. *SENEC. epist. 59.*

non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque;

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet¹;

plustost difficile qu'ennuyeux; esloigné d'affectation; desreglé, descousu et hardy : chaque loppin y face son corps; non pedantesque; non fratesque², non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Iulius Cæsar³; et si ne sens pas bien pourquoy il l'en appelle.

J'ai volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre ieunesse au port de leurs

¹ Que l'expression frappe, elle plaira. *Epitaphe de Lucain; supplément de la Bibliothèque latine de Fabricius*, p. 167.

² Non monacal. *Fratesque*, de l'italien *fratesco*, adjectif dérivé de *frate*, moine. — C.

³ C'est dans sa Vie, c. 55, au commencement. Mais Montaigne a été trompé par les éditions vulgaires, où on lisoit *Eloquentia militari; qua re aut æquavit, etc.*; au lieu que, dans les dernières et meilleures éditions, on lit aujourd'hui : *Eloquentiâ, militarique re, aut æquavit, etc.* Ainsi, ce qui lui faisoit de la peine disaroît avec la fausse leçon. — C.

vestemens; un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui représente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, et nonchalante de l'art : mais ie la treuve encores mieulx employee en la forme du parler. Toute affectation, nommeement en la gayeté et liberté françoise, est mesadvenante au courtisan ; et en une monarchie, tout gentilhomme doit estre dressé à la façon d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant. Je n'ayme point de tissure où les liaisons et les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on y puisse compter les os et les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex* ¹. *Quis accuratè loquitur, nisi qui vult putidè loqui* ² ? L'eloquence faict iniure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustrements, c'est pusillani-

¹ La vérité doit parler un langage simple et sans art. SENEC. epist. 40.

² Quiconque parle avec trop d'affectation, est sûr de causer du dégoût et de l'ennui. SENEC. epist. 75.

mité de se vouloir marquer par quelque façon particulière et inusitée : de mesme au langage, la recherche des phrases nouvelles et des mots peu cogneus vient d'une ambition puerile et pedantesque. Péusse ie ne me servir que de ceulx qui servent aux haies à Paris! Aristophanes le grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus¹ la simplicité de ses mots, et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suyt incontinent tout un peuple : l'imitation du iuger, de l'inventer, ne va pas si viste. La pluspart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tresfaulxement tenir un pareil corps : la force et les nerfs ne s'empruntent point ; les atours et le manteau s'empruntent. La pluspart de ceulx qui me hantent parlent de mesme les Essais : mais ie ne sçay s'ils pensent de mesme. Les Atheniens, dict Platon², ont pour leur

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Épicure*, l. 10. segm. 13.—C.

² *Des Loix*, l. 1.

part le soing de l'abondance et elegance du parler ; les Lacedemoniens , de la briefveté ; et ceulx de Crete , de la fecondité des conceptions , plus que du langage : ceulx cy sont les meilleurs. Zenon disoit ¹ qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns , qu'il nommoit *φιλολόγους* , curieux d'apprendre les choses , qui estoient ses mignons : les autres *λογοφίλους* , qui n'avoient soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict ; et suis despit de quoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je vouldrois premierement bien sçavoir ma langue , et celle de mes voisins où i'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel et grand adgencement ² sans doubte que le grec et le latin , mais on l'achete trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume , qui a esté essayee en moy mesme : s'en servira qui vouldra. Feu mon père , ayant faict

¹ STOBÉE, serm. 34.

² *Ornement.* — C.

toutes les recherches qu'homme peult faire, parmi les gents savants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Je ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce feust qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien chèrement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier: ceulx cy ne m'entretenoient d'aultre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny cham-

briere, ne parloient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chacun avoit apprins pour iargonner avec moy. C'est merveille du fruit que chacun y fait : mon pere et ma mere y apprirent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizames tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, i'avoys plus de six ans, avant que i'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque : et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, et sans larmes, i'avoys apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le scavoit : car ie ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges; on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a

escript *de comitiis Romanorum* ; Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote ; George Bucanan, ce grand poëte escossois ; Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques, m'ont dict souvent que i'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que ie veis depuis à la suite de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne ; car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel ie n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceulx qui, par certains jeux de tablier¹, apprennent l'arithmetique et la geometrie.

¹ *Damier*. On appelloit jadis le jeu de dames *jeu de tables*. — A. D.

Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science et le devoir par une volonté non forcee, et de mon propre desir; et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte : ie dis iusques à telle superstition, que, parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence; il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument; et ne feus iamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en iuger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere, auquel il ne se fault prendre, s'il n'a recueilly aucuns fruicts respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent cause : en premier, le champ sterile et incommode; car, quoyque i'eusse la santé ferme et entiere, et quant et quant un naturel doux et traictable, i'estoy parmy cela si poisant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisifveté, non pas

pour me faire iouer. Ce que ie veoyois, ie le veoyois bien; et, soubs cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, ie l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit; l'apprehension, tardive; l'invention, lasche; et, aprez tout, un incroyable default de memoire. De tout cela, il n'est pas merueille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune qui suyt toujours ceulx qui vont devant, comme les grues, et se renga à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceulx qui lui avoient donné ces premieres institutions qu'il avoit apportees d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tresflorissant pour lors, et le meilleur de France : et là, il n'est possible de rien adiouster au soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants, et à toutes les aultres

circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres, contre l'usage des colleges : mais tant y a que c'estoit tousiours college. Mon latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance i'ay perdu tout usage : et ne me servit cette mienne inaccoustumee institution, que de me faire eniamber d'arrivee aux premieres classes; car, à treize ans que ie sortis du college, i'avois achevé mon cours (qu'ils appellent), et, à la verité, sans aucun fruict que ie puisse à present mettre en compte.

Le premier goust que i'eus aux livres, il me veint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide : car environ l'aage de sept ou huict ans, ie me desrobois de tout aultre plaisir pour les lire; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aysé livre que ie connusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere : car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux, et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, ie n'en cognoissoys pas seulement le

nom, ny ne foyes encores le corps; tant exacte estoit ma discipline! Je m'en rendoyz plus nonchalant à l'estude de mes aultres leçons prescriptes. Là, il me veint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et aultres pareilles : car par là i'enfilay tout d'un train Virgile en l'Aeneide, et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, leurré tousiours par la douceur du subiect. S'il eust esté si fol de rompre ce train, i'estime que ie n'eusse rapporté du college que la haine des livres, comme faict quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en veoir rien; il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobee gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les aultres estudes de la regle : car les principales parties que mon pere cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avoit la mienne aultre vice que langueur et paresse. Le danger n'estoit pas que ie feisse mal, mais que ie ne feisse

rien : nul ne prognostiquoit que ie deusse devenir mauvais , mais inutile ; on y prevoit de la faineantise , non pas de la malice. Le sens qu'il en est advenu de mesme : les plainctes qui me cornent aux oreilles sont telles : Il est oisif , froid aux offices d'amitié et de parenté ; et , aux offices publiques , trop particulier , trop desdaigneux. Les plus iniurieux mesme ne disent pas , pourquoy a il prins ? pourquoy n'a il payé ? mais , pourquoy ne quitte il ? pourquoy ne donne il ? Je recevrois à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation : mais ils sont iniustes d'exiger ce que ie ne doys pas , plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eulx ce qu'ils doibvent. En m'y condamnant , ils effacent la gratification de l'action et la gratitude qui m'en seroit due : là où le bien faire actif debvroit plus poiser de ma main , en consideration de ce que ie n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune , qu'elle est plus mienne , et de moy , que ie suis plus mien. Toutesfois , si i'estoy grand enlumineur de mes actions , à l'adventure

rembarrerois ie bien ces reproches ; et à quelques uns apprendrois qu'ils ne sont pas si offensez que ie ne face pas assez , que de quoy ie puisse faire assez plus que ie ne foys. Mon ame ne laissoit pourtant eu mesme temps d'avoir , à part soy, des remuements fermes, et des iugements seurs et ouverts autour des obiects qu'elle cognoissoit ; et les digeroit seule, sans aucune communication : et, entre aultres choses , ie crois, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray ie en compte cette faculté de mon enfance ? une assurance de visage, et souplesse de voix et de geste à m'appliquer aux rooles que i'entreprendois : car, avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus ¹ :

J'ay soustenu les premiers personnages ez tragedies lätines de Bucanan, de Guerente, et de Muret, qui se representerent en nostre college de Guienne avecques dignité. En

¹ A peine étois-je alors dans ma douzième année.

VIRG. eclog. 8, v. 39.

cela, Andreas Goveanus, nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France ; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloué point aux ieunes enfants de maison ; et ay veu nos princes s'y addonner depuis en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, en Grece : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant ; nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat* ¹ : car i'ay tousiours accusé d'impertinence ceulx qui condamnent ces esbattements ; et d'iniustice ceulx qui refusent l'entree de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et en vient au peuple ces plaisirs publicques. Les

¹ Il découvrit l'affaire à l'acteur tragique Ariston. C'étoit un homme distingué par sa naissance et ses richesses, et son art ne lui ôtoit point l'estime de ses concitoyens, car il n'a rien de honteux chez les Grecs. *TIT. LIV. l. 24, c. 24.*

bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens et les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et ieux ; la societé et amitié s'en augmente : et puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reglez que ceulx qui se font en présence d'un chascun et à la veue mesme du magistrat : et trouveroy raisonnable que le prince, à ses despens, en gratifiast quelquesfois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle ; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles ; quelque divertissement ¹ de pires actions et ccultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a rien tel que d'alleicher l'appetit et l'affection : autrement on ne fait que des asnes chargez de livres ; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science, laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser.

¹ C'est-à-dire, *des amusements qui servissent à détourner le peuple de faire en secret des actions mauvaises en elles-mêmes.* — C.

CHAPITRE XXVI.

C'EST FOLIE DE RAPPORTER LE VRAY ET LE FAULX AU IUGEMENT DE NOSTRE SUFFISANCE.

Sommaire. L'ignorance et la simplicité se laissent facilement persuader; mais si l'on est plus instruit, on ne veut croire à rien de ce qui paroît sortir de l'ordre naturel.—Et cependant autour de nous tout est prodige, l'habitude seule nous empêche de tout admirer.—S'il est des choses que l'on peut rejeter, parce qu'elles ne sont pas avancées par des hommes qui puissent faire autorité, il en est de très-étonnantes qu'il faut au moins respecter, lorsqu'elles ont pour témoins des personnes dignes de notre confiance. Ce n'est point à nous aussi à décider, en matière de religion, ce que l'on peut, ou non, concéder aux ennemis de la foi.

Exemples : le comte de Foix; le pape Honorius; —Lucius Antonius; César; saint Augustin : les Reliques de saint Gervais et saint Protais; la Châsse de saint Etienne.

CE n'est pas à l'aventure sans raison, que nous attribuons à simplesse et ignorance la

facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir appris aultrefois, que la creance estoit comme une impression qui se faisoit en nostre ame ; et à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance , il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. *Ut necesse est lancem in librâ ponderibus impositis deprimi : sic animum perspicuis cedere* ¹. D'autant que l'ame est plus vuide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la premiere persuasion : voylà pourquoy les enfans, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus subiects à estre menez par les aures. Mais aussi, de l'autre part, c'est une sottie presumption d'aller desdaignant et condamnant pour faulx ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune. I'en faisois ainsin aul-

¹ Ainsi que la balance penche nécessairement d'un côté, lorsqu'elle est emportée par le poids, il faut de même que notre esprit se rende à l'évidence. *Cic. Acad. quæst. l. 4.*

trefois ; et si j'oyoy parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque aultre conte où ie ne peusse pas mordre,

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala¹,

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et, à present, ie treuve que j'estoy pour le moins autant à plaindre moy *mesme* ; non que l'experience m'aye depuis rien faict veoir au dessus de mes premieres creances, et si n'a pas tenu à ma curiosité : mais la raison m'a instruit que, de condamner ainsi resolutement une chose pour faulse et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la *volonté de Dieu* et de la *puissance de nostre mere nature* ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ra-

¹ De songes, de visions magiques, de miracles, de sorcières, d'apparitions nocturnes, et d'autres effets prodigieux. HOR. epist. 2, l. 2, v. 208.

mener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres, ou miracles, ce où nostre raison ne peult aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veue? Considerons au travers de quels nuages, et comment à tastons, on nous mene à la cognoissance de la plupart des choses qui nous sont entre mains : certes, nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté;

*Iam nemo, fessus saturusque vivendi,
Susplicere in cœli dignatur lucida templa* ¹ :

et que ces choses là, si elles nous estoyent presentees de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes aultres.

*Si nunc primùm mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint obiecta repentè,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus antè quod auderent fore credere gentes* ².

¹ Fatigués et rassasiés du spectacle des cioux, nous ne daignons plus lever les yeux vers cette voûte éclatante de lumière. LUCRET. l. 2, v. 1037.

² Si, par une apparition soudaine, ces merveilles

Celuy qui n'avoit iamais veu de riviere , à la premiere qu'il rencontra , il pensa que ce feust l'ocean : et les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes , nous les iugeons estre les extremes que nature face en ce genre :

Scilicet, et fluvius qui non et maximus, ei 'st
 Qui non antè aliquem maiorem vidit; et ingens
 Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni
 Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit '.

*Consuetudine oculorum assuescunt animi ,
 neque admirantur, neque requirunt rationes
 earum rerum quas semper vident* ². La nou-
 velleté des choses nous incite , plus que leur

frappoient nos regards pour la première fois, que pourrions-nous leur comparer dans la nature? Avant de les avoir vues, nous n'aurions pu rien imaginer qui en approchât. LUCRET. l. 2, v. 1032.

' Un fleuve paroît grand à qui n'en a pas vu de plus grand, il en est de même d'un arbre, d'un homme, et de tout autre objet, quand on ne conçoit rien de plus grand dans la même espèce. LUCRET. l. 6, v. 674.

² Notre esprit, familiarisé avec les objets qui frappent souvent la vue, n'admire point les choses qu'il

grandeur, à en rechercher les causes. Il fault iuger avecques plus de reverence de cette infinie puissance de nature, et plus de reconnoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vraysemblables, tesmoingnees par gents dignes de foy, desquelles, si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les fault il laisser en suspens? car, de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir iusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne des-croyant pas facilement, on observeroit la regle de *Rien trop*, commandee par Chilon.

Quand on treuve dans Froissard ¹ que le comte de Foix sceut, en Bearn, la defaicte du roy Iean de Castille à Iuberoth, le len-

voit continuellement, et ne songe pas à en rechercher les causes. Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 38.

¹ Vol. 3, ch. 17.

demain qu'elle feut advenue ¹, et les moyens qu'il en allegue, on s'en peult mocquer; et de ce mesme que nos annales disent que le pape Honorius, le propre iour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante, feit faire ses funerailles publicques, et les manda faire par toute l'Italie: car l'auctorité de ces temoings n'a pas à l'aventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoy! si Plutarque, oultre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dict ² sçavoir de certaine science que, du temps de Domitian, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemagne, à plusieurs iournees de là, feut publiee à Rome, et semee par tout le monde, le mesme iour qu'elle avoit esté perdue; et si Cæsar ³ tient qu'il est souvent advenu que la renommee a devancé l'accident, dirons nous pas que ces simples gents là se sont laissez piper aprez le vulgaire, pour n'estre pas clairvoyants comme nous? Est il rien plus

¹ En 1385.

² PLUTARQUE, *Vie de Paulus Emilius.* — C.

³ *De Bell. civ. liv. 3, c. 36.* — C.

delicat, plus net et plus vif que le iugement de Plin, quand il luy plaist de le mettre en ieu? rien plus esloigné de vanité? ie laisse à part l'excellence de sonçavoir, duquel ie foys moins de compte : en quelle partie de ces deux là le surpassons nous? toutesfois il n'est si petit escholier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy veuille faire leçon sur le progrez des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de saint Hilaire, passe; son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire : mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, cela me semble singuliere impudenee. Ce grand saint Augustin tesmoingne¹ avoir veu, sur les reliques saint Gervais et Protaise à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veue; une femme, à Carthage, estre guarie d'un cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisee luy feit; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits, qui infestoient sa maison, avecques

¹ *De Civit. Dei*, l. 22, c. 8. — C.

un peu de terre du sepulchre de nostre Seigneur ; et cette terre depuis transportee à l'église, un paralytique en avoir esté soudain guary ; une femme en une procession, ayant touché à la chasse saint Estienne, d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frotté les yeulx, avoir recouvré la veue dez long temps perdue ; et plusieurs aultres miracles où il dict luy mesme avoir assisté : de quoy accuserons nous et luy et deux saints evesques Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors ¹ ? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité ? ou de malice et imposture ? Est il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, iugement et suffisance ? *qui ut rationem nullam asserent, ipsâ auctoritate me frangerent* ².

C'est une hardiesse dangereuse et de con-

¹ Témoins. — *Recors*, du verbe latin *recordari*, se souvenir. — C.

² Quand même ils n'apporteroient aucune raison, ils me persuaderoient par leur sealé autorité. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 21.

sequence, oultre l'absurde temerité qu'elle traïsne quant et soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas : car aprez que, selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desia obligé de les abandonner. Or, ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les modezez et les entendus quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceulx qui sont en debat : mais, oultre ce qu'ils ne veoyent pas, quel avantage c'est à celuy qui vous charge, de commencer à luy ceder et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuyvre sa poincte ; ces articles là, qu'ils choisissent pour les plus legiers, sont aucunefois tresimportants. Ou il fault se soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce

n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeïssance. Et davantage, ie le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon chois et triage particulier, mettant à nonchaloir certains poincts de l'observance de nostre eglise qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange; venant à en communiquer aux hommes sçavants, i'ay treuvé que ces choses là ont un fondement massif et tres-solide; et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre iugement mesme! combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables aujourd'hui! La gloire et la curiosité sont les fleaux de nostre ame: cette cy nous conduit à mettre le nez par tout; et celle là nous deffend de rien laisser irresolu et indecis.

CHAPITRE XXVII.

DE L'AMITIÉ.

Sommaire. Il ne peut y avoir de vraie amitié qu'entre des égaux. Combien différent de l'amitié les affections entre les pères et les fils, entre les frères, entre les époux. Toute contrainte exclut l'amitié. — Les unions contre nature en usage parmi les Grecs, ne sont point une image de l'amitié. — Idée de l'amitié parfaite; elle ne peut se diviser sur plusieurs individus. Dans la véritable amitié, celui qui donne est l'obligé; tout y est abandon: deux ames n'en font qu'une. — Dans les amitiés communes, il faut user de prudence et de circonspection. — Dans les relations des hommes entre eux, peu importe le plus souvent de connoître le caractère, la religion, les mœurs des personnes; il n'en est pas de même en amitié.

Exemples: Aristippe; Étienne de la Boétie; Achille et Patrocle; Harmodius et Aristogiton; Caius Blossius; Aristote; Diogène; le Testament d'Eudamidas; un soldat de Cyrus; Agésilas.

CONSIDÉRANT la conduite de la besongne d'un peintre que j'ay, il m'a prins envie de

l'ensuyvre. Il choisit le plus bel endroict et milieu de chasque paroy pour y loger un tableau eslaboré de toute sa suffisance; et le vuide tout autour, il le remplit de crotesses, qui sont peintures fantasques, n'ayants grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont ce icy aussi, à la verité, que crotesses et corps monstrueux, rappiechez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite ?

Desinit in piscem mulier formosa superne¹.

Je vay bien iusques à ce second poinct avecques mon peintre : mais ie demeure court en l'aulture et meilleure partie ; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly, et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boëtie, qui honorera tout le reste de cette besongne : c'est un discours auquel il donna nom LA SERVITUDE VOLON-

¹ Dans ce monstre bizarre, la partie supérieure est une belle femme, et le reste un poisson. Hor. *de Arte poet.* v. 4.

TAIRE : mais ceulx qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé, LE CONTRE UN. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere ieunesse ¹, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'entendement, non sans bien grande et meritee recommandation ; car il est gentil et plein , au possible. Si y a il bien à dire que ce ne soit le mieulx qu'il peust faire : et si en l'aage que ie l'ay cogneu plus avancé, il eust prins un tel desseing que le mien de mettre par escript ses fantasies, nous verriens plusieurs choses rares, et qui approcheroient bien prez de l'honneur de l'antiquité ; car notamment en cette partie des dons de nature, ie n'en cognoy point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encores par rencontre, et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa ; et quelques memoires sur cet edict de ianvier ², fameux par nos guerres civiles,

¹ *N'ayant pas atteint le dix-huictiesme an de son aage*, édit. de 1588, in-4°. — N.

² Donné en 1562, sous le règne de Charles IX,

qui trouveront encores ailleurs peut estre leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouurer de ses reliques, moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers, oultre le livret de ses œuvres ¹ que i'ai faict mettre en lumiere. Et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance; car elle me feut montree longue espace avant que ie l'eusse veu, et me donna la premiere connoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaite, que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en veoid aucune trace en usage. Il fault

encore mineur. Cet édit accordoit aux huguenots l'exercice public de leur religion; on y trouve un article sur la manière dont les protestants doivent se conduire, et il y est dit: « Qu'ils n'avanceront rien de contraire au concile de Nicée, au symbole, ni au livre de l'Ancien et du Nouveau Testament. »

¹ Imprimé à Paris en 1571. — C.

tant de rencontres à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminez qu'à la société; et dict Aristote ¹, que les bons législateurs ont eu plus de soing de l'amitié, que de la iustice. Or, le dernier point de sa perfection est cettuy cy : car en general toutes celles que la volupté, ou le proufit, le besoing publicque ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses, et d'autant moins amitez, qu'elles meslent aultre cause et but et fruit en l'amitié, qu'elle mesme. Ny ces quatre espèces anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulièrement n'y conviennent, ny conioinctement. Des enfants aux peres, c'est plustost respect. L'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre eulx pour la trop grande disparité, et offenseroit à l'adventure les debvoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent com-

¹ *Ethic. Nicom.* l. 8, c. 1.

muniquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté; ny les advertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfants aux peres. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuoyent leurs peres, et d'autres où les peres tuoyent leurs enfants, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquesfois entreporter : et naturellement l'un despend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des philosophes desdaignants cette cousture naturelle : tesmoins Aristippus ¹, qui, quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfants pour estre sortis de luy, il se meit à cracher, disant que cela en estoit aussi bien sorty ; que nous engendrions bien des pouils et des vers : et cet autre que Plutarque ² vouloit induire à s'accorder avecques son frere : « Je n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty de mesme trou. »

C'est, à la verité, un beau nom et plein

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 81.

² PLUTARQUE, *de l'Amitié paternelle*, c. 14.

de dilection, que le nom de *frere*, et à cette cause en feismes nous luy et moy nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela destrempe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle; les freres ayants à conduire le progres de leur advancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se heurtent et choquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaites amitez, pourquoy se trouvera elle en ceulx cy? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement esloingnee, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent; mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix et liberté volontaire; et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce costé là tout ce qui en peult estre, ayant eu le meilleur pere qui feut onc-

ques, et le plus indulgent iusques à son
extreme vieillesse; et estant d'une famille
fameuse de pere en fils, et exemplaire en cette
partie de la concorde fraternelle;

Et ipse

Notus in fratres animi paterni¹.

D'y comparer l'affection envers les femmes,
quoyqu'elle naisse de nostre choix, on ne
peult, ny la loger en ce roole. Son feu, ie le
confesse,

Neque enim est dea nescia nostri
Quæ dulcem curis miscet amaritiam²,

est plus actif, plus cuisant et plus aspre;
mais c'est un feu temeraire et volage, on-
doyant et divers, feu de fiebvre, subiect à
açcez et remises, et qui ne nous tient qu'à
un coing. En l'amitié, c'est une chaleur ge-

¹ Connu moi-même par l'affection paternelle que
j'ai témoignée à mes frères. HOR. od. 2, l. 2, v. 6.

² Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle
une douce amertume aux peines de l'amour. CAT.
epig. 68, v. 17.

nerale et universelle, temperee, au demourant, et egale; une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un desir forcené aprez ce qui nous fuit :

Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito;
Nè più l'estima poi che presa vede;
E sol dietro a chi fugge affretta il piede' :

aussitost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esvanouit et s'alanguit; la iouissance le perd, comme ayant la fin corporelle et subiecte à satieté. L'amitié, au rebours, est iouie à mesure qu'elle est desiree; ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la iouissance, comme estant spirituelle,

' Tel, à travers les neiges et les sables brûlants, à travers les montagnes et les vallées, le chasseur poursuit le lièvre avec ardeur; il ne désire l'atteindre qu'autant qu'il fuit, et n'en fait plus de cas dès qu'il l'atteint. *ARIOSTO*, cant. 10, stanz. 7.

et l'ame s'affinant par l'usage. Soubs cette parfaicte amitié, ces affections volages ont aultrefois trouvé place chez moy, à fin que ie ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers : ainsi ces deux passions sont entrees chez moy, en cognoissance l'une de l'autre, mais en comparaison, iamais; la premiere maintenant sa route d'un vol haultain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses pointes bien loing au dessoubs d'elle.

Quant au mariage, oultre ce que c'est un marché qui n'a que l'entree libre, sa duree estant contraincte et forcee, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, et marché qui ordinairement se faict à aultres fins, il y survient mille fusees estrangieres à desmesler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vifve affection : là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Ioinct qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conference et communication, nourrice de cette sainte cousture; ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir

l'estreincte d'un nœud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere iouissance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme feust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble : mais ce sexe, par nul exemple, n'y est encores peu arriver, et, par le commun consentement des escholes anciennes, en est reiecté.

Et cette aultre licence grecque est iustement abhorree par nos mœurs : laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si necessaire disparité d'ages et difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union et convenance qu'icy nous demandons : *Quis est enim iste amor amicitiae ? Cur neque deforme adolescentem quisquam amat, neque formosum senem* ? Car la peinture mesme qu'en faict

¹ En effet, que signifie cet amour d'amitié ? D'où vient que personne n'aime un jeune homme laid, ni un beau vieillard ? Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 33.

l'academie ne me desadvouera pas , comme ie pense , de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur , inspiree par le fils de Venus au cœur de l'amant sur l'obiet de la fleur d'une tendre ieunesse , à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnez efforts que peult produire une ardeur immoderee , estoit simplement fondee en une beauté externe , faulse image de la generation corporelle ; car elle ne se pouvoit fonder en l'esprit , duquel la montre estoit encores cachee , qui n'estoit qu'en sa naissance et avant l'aage de germer : Que si cette fureur saisissoit un bas courage , les moyens de sa poursuite , c'estoient richesses , presents , faveur à l'avancement des dignitez , et telle aultre basse marchandise qu'ils reprouvent ; si elle tomboit en un courage plus genereux , les entremises estoient genereuses de mesme , instructions philosophiques , enseignements à reverer la religion , obeïr aux loix , mourir pour le bien de son païs , exemples de vaillance , prudence , iustice ; s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beauté de son ame , celle de son corps estant

fance, et esperant, par cette société mentale, establir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effect en sa saison, car ce qu'ils ne requierent point en l'amant qu'il apportast loysir et discretion en son entreprinse, ils le requierent exactement en l'aimé; d'autant qu'il luy falloit iuger d'une beauté interne, de difficile connoissance et abstruse descouverte; lors naissoit en l'aimé le desir d'une conception spirituelle par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette cy estoit icy principale; la corporelle, accidentale et seconde: tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent ils l'aimé, et verifient que les dieux aussi le preferent; et tansent grandement le poëte Aeschylus d'avoir en l'amour d'Achilles et de Patroclus donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere et imberbe verdeur de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Aprez cette communauté generale, la maistrresse et plus digne partie d'icelle exerçant ses offices et predominant, ils disent qu'il en provenoit des fruicts tresutiles au privé et au public; que c'estoit la force des païs qui

en recevoient l'usage, et la principale défense de l'équité et de la liberté : tesmoins les salutaires amours de Harmodius et d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacree et divine; et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et lascheté des peuples qui luy soit adverse. Enfin, tout ce qu'on peult donner à la faveur de l'academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la definition stoïque de l'amour : *Amorem conatum esse amicitiae faciendae ex pulchritudinis specie* ¹.

Je reviens à ma description de façon ² plus equitable et plus equable. *Omninò amicitiae, corroboratis iam confirmatisque et ingenii et aetatibus, iudicandae sunt* ³. Au demourant, ce que nous appellons ordinai-

¹ L'amour est l'envie d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 34.

² C'est-à-dire, d'une espèce d'amitié plus juste et plus égale, que celle dont il vient de parler. — C.

³ Pour juger de l'amitié, il faut être parvenu à la maturité de l'âge et de l'esprit. Cic. *de Amicit.* l. 20.

rement amis et amitez, ce ne sont qu'acointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos amés s'entretiennent. En l'amitié de quoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymois, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant, « Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy. » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que i'en puis dire particulièrement, ie ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyons l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; ie croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous,

que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous estions tous deux hommes faits, et luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitez molles et regulieres, auxquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'autre idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est ie ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : ie dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

Quand Lelius, en presence des consuls romains, lesquels, aprez la condamnation



de Tiberius Gracchus, poursuyvoient tous ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu, « Toutes choses ¹. » « Comment toutes choses? suyvit il : et quoy! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples? » « Il ne me l'eust iamais commandé, » repliqua Blossius. « Mais s'il l'eust faict, » adiousta Lelius. « I'y eusse obey, » respondict il. S'il estoit si parfaitement amy de Graechus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession; et ne se debvoit despartir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystère, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par

¹ PLUTARQUE, *Vie de Tiberius et de Caius Gracchus*, c. 5; et VALÈRE MAXIME, l. 4, c. 7, *in exemplis Romanis*, § 1. — C.

cognoissance : ils estoient plus amis que citoyens ; plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble : s'estants parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les resnes de l'inclination l'un de l'autre : et faictes guider eet harnois par la vertu et conduicte de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blossius est telle qu'elle debvoit estre. Si leurs actions se desmancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous? » et que ie l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoingnage de consentement à ce faire ; parce que ie ne suis point en doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me desloger de la certitude que i'ay des intentions et iugements du mien : aucune de ses actions ne me sçauroit estre presentee,

quelque visage qu'elle eust, que ie n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniement ensemble; elles se sont considerees d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une de l'autre, que non seulement ie cognoissoys la sienne comme la mienne, mais ie me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce reng ces autres amitez communes; i'en ay autant de cognoissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre: mais ie ne conseille pas qu'on confonde leurs regles; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces autres amitez la bride à la main, avecques prudence et precaution: la liaison n'est pas nouee en maniere qu'on n'ait aucunement à s'en desfier. « Aimez le, disoit Chilon¹, comme ayant quelque iour à le haïr; haïssez le, comme ayant à l'aimer. » Ce precepte, qui est si abominable en cette souveraine et maïstresse amitié, il est salubre en l'usage des amitez.

¹ Dans AULU-GELLE, l. I, c. 3.

ordinaires et coustumieres ; à l'endroit desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit tresfamilier , « O mes amis ! il n'y a nul amy. » En ce noble commerce , les offices et les bienfaicts , nourrissiers des aultres amitez , ne meritent pas seulement d'estre mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volonteZ en est cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing , quoy que dient les stoiciens , et comme ie ne me sçais aucun gré du service que ie me foys , aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte , elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs , et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference , bienfaict , obligation , reconnaissance , priere , remerciement , et leurs pareils. Tout estant , par effect , commun entre eulx , volonteZ , pensements , iugements , biens , femmes , enfans , honneur et vie , et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps , selon la trespropre definition d'Aristote ¹ ,

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristote*, l. 5.

ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voylà pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme; voulants inferer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si, en l'amitié de quoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon : car cherchant l'un et l'autre, plus que toute aultre chose, de s'entre-bienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus.

Quand le philosophe Diogènes avoit faulte d'argent, il disoit ¹; Qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit. Et pour montrer comment cela se pratique par effect, i'en reciteray un ancien exemple sin-

¹ DIOGÈNE LAERCE, dans la *Vie de Diogène le Cynique*, l. 6, segm. 46.

gulier ¹. Eudamidas, corinthien, avoit deux amis, Charixenus, sycionien, et Aretheus, corinthien : venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il fait ainsi son testament : « Je legue à Aretheus de nourrir
 « ma mere, et l'entretenir en sa vieillesse ; à
 « Charixenus de marier ma fille, et luy don-
 « ner le douaire le plus grand qu'il pourra :
 « et au cas que l'un d'eulx vienne à defaillir,
 « ie substitue en sa part celuy qui survivra. »
 Ceulx qui premiers veirent ce testament, s'en moquerent ; mais ses heritiers en ayants esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement : et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespasé cinq iours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere ; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en mesme iour. Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire,

¹ Voyez LUCIEN, dialogue intitulé *Toxaris*.

qui est la multitude d'amis; car cette parfaite amitié de quoy ie parle est indivisible: chascun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subiect.

Les amitez communes, on les peult despartir; on peult aymer en cettuy ci la beauté; en cet aultre, la facilité de ses mœurs; en l'aultre, la liberalité; en celuy là, la paternité; en cet aultre, la fraternité, ainsi du reste: mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en demesleriez vous? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations: le secret que i'ay iuré ne deceler à un aultre, ie le puis sans par-

iure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler ; et n'en cognoissent pas la haulteur ceulx qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil : et qui presupposera que de deux i'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que ie les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tresbien à ce que ie disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoin ; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire : et sans doubtte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict, qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honorer à merveille la response de ce ieune soldat à Cyrus ¹, s'enquerant à luy pour combien il voudroit

¹ XÉNOPHON, *Cyropédie*, l. 8, c. 3, § 11, 12.

donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gagner le prix de la course, et s'il le voudroit eschanger à un royaume : « Non certes, sire; mais bien le lairrois ie « volontiers pour en acquerir un amy, si ie « trouvois homme digne de telle alliance. » Il ne disoit pas mal, « si ie trouvois; » car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que tous les ressorts soyent nets et seurs parfaitement.

Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourveoir qu'aux imperfections qui particulièrement interessent ce bout là. Il n'importe de quelle religion soit mon medecin et mon advocat; cette consideration n'a rien de commun avecques les offices de l'amitié qu'ils me doibvent : et en l'accointance domestique que dressent avecques moy ceulx qui me servent, i'en foys de mesme, et m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, ie cherche s'il est diligent; et ne crains pas tant un muletier ioteur; que im-

becille, ny un cuisinier iureur, qu'ignorant. Je ne me mesle pas de dire ce qu'il fault faire au monde, d'aultres assez s'en meslent, mais ce que i'y fois,

Mihi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face ¹.

A la familiarité de la table i'associe le plaisant, non le prudent ; au lict, la beauté avant la bonté ; en la société du discours, la suffisance, veoire sans la preud'hommie : pareillement ailleurs. Tout ainsi que cil ² qui feut rencontré à chevauchons sur un baston, se iouant avecques ses enfants, pria l'homme qui l'y surprint de n'en rien dire iusques à ce qu'il feust pere luy mesme ; estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit iuge equitable d'une telle action : ie souhaiterois aussi parler à

¹ C'est ainsi que j'en use ; pour vous, agissez comme vous l'entendrez. TÉRENT. *Heautont.* act. 1, sc. 1, v. 28.

² C'est-à-dire, celui qui, ainsi qu'on a mis dans la dernière édition. Il s'agit ici d'Agésilaüs. Voyez PLUTARQUE, *Vie d'Agésilaüs*, c. 9. — C.

des gents qui eussent essayé ce que ie dis : mais sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, ie ne m'attends pas d'en trouver aucun bon iuge; car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subiect, me semblent lasches au prix du sentiment que i'en ay; et, en ce point, les effets surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim iucundo satius amico¹.

L'ancien Menander * disoit celuy là heureux qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy : il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avoit tasté. Car, à la verité, si ie compare tout le reste de ma vie, quoyqu'avecques la grace de Dieu ie l'aye passee douce, aysee, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poissante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en paye-

¹ Rien de plus doux pour l'homme sage qu'un tendre ami. HOR. sat. 5, l. 1, v. 44.

² PLUTARQUE, de l'Amitié fraternelle, c. 3.

ment mes commoditez naturelles et originelles, sans en rechercher d'autres ; si ie la compare, dis ie, toute, aux quatre annees qu'il m'a esté donné de iouyr de la douce compagnie et societé de ce personnage, ce n'est que fumee, ce n'est qu'une nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le iour que ie le perdis,

Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic, di, voluistis!) habebo¹,

ie ne foys que traisner languissant ; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout ; il me semble que ie luy desrobe sa part :

Nec fas esse ullâ me voluptate hîc frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meûs particeps².

¹ Jour fatal que je dois pleurer, que je dois honorer à jamais, puisque telle a été, grands dieux, votre volonté suprême ! *Enéid.* l. 5, v. 49.

² Et je ne pense pas qu'aucun plaisir me soit permis, maintenant que je n'ai plus celui avec qui je devois tout partager. *TERENT. Heautont.* act. 1, v. 97.
— Montaigne, ici comme dans beaucoup d'autres ci-

I'estois desia si faict et accoustumé à estre
deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre
plus qu'à demy :

Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror alterâ?
Nec carus æquè, nec superstes
Integer. Ille dies utramque
Duxit ruinam¹.

Il n'est action ou imagination où ie ne le
treuve à dire ; comme si eust il bien faict à
moy : car de mesme qu'il me surpassoit
d'une distance infinie en toute aultre suffi-
sance et vertu, aussi faisoit il au debvoir de
l'amitié.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis²?

tations, a changé quelques mots pour pouvoir appli-
quer ce passage à son sujet. — C.

¹ Puisqu'un sort cruel a ravi trop tôt cette douce
moitié de mon ame, qu'ai-je à faire de l'autre moitié
séparée de celle qui m'étoit si chère ? Le même jour
nous a perdus tous deux. HOR. od. 17, l. 2, v. 5.

² Puis-je rongir de pleurer, et de pleurer long-

O misero frater adempte mihi!
 Omnia tecum unâ perierunt gaudia nostra,
 Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.
 Tu mea, tu moriens, fregisti commoda, frater;
 Tecum unâ tota est nostra sepulta anima:
 Cuius ego interitu totâ de mente fugavi
 Hæc studia, atque omnes delicias animi.
 Alloquar? audiero numquam tua verba loquentem?
 Nunquam ego te, vitâ frater amabilior,
 Aspiciam posthac? at certè semper amabo¹.

Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans.

temps une tête si chère? HOR. od. 24, l. 1, v. 1.

¹ O mon frère, que je suis malheureux de t'avoir perdu! Ta mort a dissipé mon bonheur. Avec toi se sont évanouis tous les plaisirs que me donnoit ta douce amitié! Avec toi, mon ame est toute entière ensevelie. Depuis que tu m'as été ravi, j'ai dit adieu aux muses, à tout ce qui faisoit le charme de ma vie!... Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre! O toi qui m'étois plus cher que la vie, ô mon frère! je ne te verrai donc plus! Ah! du moins je t'aimerai toujours! CATULL. eclog. 68, v. 20; eglog. 65, v. 9.

Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage ¹ a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceulx qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escripts de leur farine, ie me suis dedict de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'auteur n'en soit interessee en l'endroit de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, ie les advise que ce subiect feut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire et tracassé en mille endroitz des livres. Je ne foyz nul doute qu'il ne creust ce qu'il escrivoit; car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesme en se iouant: et sçay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tresreligieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne feut

¹ *Le Traité de la Servitude volontaire.*

iamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son païs, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eut bien plustost employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé au patron d'aultres siecles que ceulx cy. Or, en eschange de cet ouvrage serieux, i'en substitueray un aultre¹, produict en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enioué.

CHAPITRE XXVIII.

VINGT ET NEUF SONNETS D'ESTIENNE
DE LA BOETIE.

A madame de Grammont, comtesse de Guissen.

MADAME, ie ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desia vostre, ou pour ce

¹ Les vingt-neuf sonnets de la Boëtie qui se trouvent dans le chapitre suivant.

que ie n'y treuve rien digne de vous; mais j'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se veissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins¹. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui iugent mieulx, et se servent plus à propos que vous, de la pœsie; et puis, qu'il n'en est point qui la puissent rendre vifve et animee comme vous faictes par ces beaux et riches accords de quoy, parmy un million d'aultres beautez, nature vous a estrenee. Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez; car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en ialousie de quoy vous n'avez que le reste de ce que dez long-temps i'en ay faict imprimer sous le nom de monsieur de Foix, vostre bon parent :

¹ *Andoins* étoit une baronnie du Béarn, près de Pau. — E. J.

car, certes, ceulx cy ont ie ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant; comme il les feit en sa plus verte ieunesse, et eschauffé d'une belle et noble ardeur que ie vous diray, madame, un iour à l'aureille. Les aultres furent faicts depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme; et sentent desia ie ne sçay quelle froideur maritale. Et moy ie suis de ceulx qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs comme elle faict en un subiect folastre et desreglé.

SONNETS.

I.

PARDON, amour, pardon; ô Seigneur! ie te voüe
 Le reste de mes ans, ma voix et mes escripts,
 Mes sanglots, mes souspirs, mes larmes et mes cris:
 Rien, rien tenir d'aucun que de toy, ie n'advoüe.

Helas! comment de moy ma fortune se ioüe!
 De toy n'a pas longtemps, amour, ie me suis ris.
 J'ay failli, ie le veoy, ie me rends, ie suis pris.
 J'ay trop gardé mon cœur, or ie le desadvoüe.

Si i'ay pour le garder retardé ta victoire,
 Ne l'en traite plus mal, plus grande en est ta gloire.
 Et si du premier coup tu ne m'as abbattu,
 Pense qu'un bon vainqueur, et nay pour estre grand,
 Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
 Il prise et l'ayme mieulx, s'il a bien combattu.

II.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, ie le sens :
 Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
 A qui oncq pauvre cœur ait ouverte la porte.
 Ce cruel n'a pas mis un de ses traicts perçants,
 Mais arc, traicts et carquois, et luy tout dans mes sens.
 Encor un mois n'a pas, que ma franchise est morte,
 Que ce venin mortel dans mes veines ie porte,
 Et desia i'ay perdu, et le cœur et le sens.
 Et quoy ? si cet amour à mesure croissoit,
 Qui en si grand tourment dedans moy se conçoit ?
 O croist, si tu peulx croistre, et amende en croissant.
 Tu te nourris de pleurs, des pleurs ie te promets,
 Et pour te refreschir, des soupirs pour iamais.
 Mais que le plus grand mal soit au moings en naissant.

III.

C'est aict, mon cœur, quittons la liberté.
 Dequoy meshuy serviroit la deffence,

Que d'aggrandir et la peine et l'offence ?
Puis ne suis fort, ainsi que i'ay esté.

La raison feust un temps de mon costé :
Or, revoltee, elle veut que ie pense
Qu'il faut servir, et prendre en recompence
Qu'oncq d'un tel nœud nul ne feust arresté.
S'il se fault rendre, alors il ést saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Ie veoy qu'amour, sans que ie le deserve,
Sans aucun droict, se vient saisir de moy :
Et veoy qu'encor il fault à ce grand roy,
Quand il a tort, que la raison luy serve.

IV.

C'estoit alors, quand les chaleurs passees,
Le sale Automne aux cuves va foulant
Le raisin gras dessous le pied coulant,
Que mes douleurs furent encommencees.

Le païsan bat ses gerbes amassees,
Et aux caveaux ses bouillans muis roulant,
Et des fruitiers son automne croulant,
Se vange lors des peines avancees.

Seroit ce point un presage donné
Que mon espoir est desia moissonné ?
Non, certes, non. Mais pour certain ie pense,

l'auray, si bien à deviner i'entends,
Si lon peult bien prognostiquer du temps,
Quelque grand fruit de ma longue esperance.

V.

l'ay veu ses yeulx perçants, i'ay veu sa face claire :
(Nul iamais, sans son dam', ne regarde les dieux)
Froid, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumiere.
Comme un surpris de nuict aux champs, quand il
esclaire,
Estonné, se pallist si la fleche des cieulx
Sifflant luy passe contre, et luy serre les yeulx,
Il tremble, et veoit, transi, Iupiter en cholere.
Dy moy, Madame, au vray, dy moy, si tes yeulx verts
Ne sont pas ceux qu'on dict que l'amour tient couverts?
Tu les avois, ie croy, la fois que ie t'ay veue,
Au moins il me souvient, qu'il me feust lors advis
Qu'amour, tout à un coup, quand premier ie te vis,
Desbanda dessus moy, et son arc, et sa veue.

VI.

Ce dict maint un de moy, de quoy se plainct il tant,
Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere?

¹ Sans sa perte, *sine suo damno*. — E. J.

Qu'a il tant à crier, si encore il espere?
 Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est il content?
 Quand i'estois libre et sain, i'en disois bien autant.
 Mais, certes, celuy là n'a la raison entiere,
 Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
 S'il se plainct de ma plaincte, et mon mal il n'entend.
 Amour tout à un coup de cent douleurs me point
 Et puis lon m'advertit que ie ne crie point.
 Si vain ie ne suis pas que mon mal i'aggrandisse
 A force de parler : s'on m'en peult exempter,
 Ie quitte les sonnets, ie quitte le chanter :
 Qui me deffend le deuil, celuy là me guerisse.

VII.

Quant à chanter ton los parfois ie m'adventure,
 Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,
 Sondant le moins profond de cette large mer,
 Ie tremble de m'y perdre, et aux rives m'asseure.
 Ie crains, en louant mal, que ie te face iniure.
 Mais le peuple estonné d'ouïr tant t'estimer,
 Ardant de te cognoistre, essaye à te nommer,
 Et cherchant ton saint nom ainsi à l'adventure,
 Esblouï n'attaint pas à veoir chose si claire,
 Et ne te treuve point ce grossier populaire,
 Qui, n'ayant qu'un moyen, ne veoit pas celuy là:

C'est que , s'il peult trier, la comparaison faicte
Des parfaites du monde, une la plus parfaite,
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardiment, la voylà.

VIII.

Quand viendra ce iour là, que ton nom au vray passe
Par France, dans mes vers ? combien et quantesfois
S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes doigts ?
Souvent dans mes escripts de soy mesme il prend place.
Maugré moy ie t'escriis, maugré moy ie t'efface.
Quand Astree viendroit et la foy et le droict,
Alors ioyeux, ton nom au monde se rendroit.
Ores, c'est à ce temps, que cacher il te face,
C'est à ce temps maling une grande vergoigne :
Donc, Madame, tandis tu seras ma Dourdouigne !
Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre ;
Aye pitié du temps, si au iour ie te mets :
Si le temps ce cognoist, lors ie te le promets,
Lors il sera doré, si le doit iamais estre.

IX.

O entre tes beautez, que ta constance est belle !
C'est ce cœur assuré, ce courage constant,

! *Ma Dordogne.*—E. J.

C'est parmi tes vertus , ce que l'on prise tant :
 Aussi qu'est il plus beau , qu'une amitié fidelle ?
 Or , ne charge donc rien de ta sœur infidelle ,
 De Vesere¹ ta sœur : elle va s'escartant
 Tousiours flotant mal seure en son cours inconstant.
 Veoy tu comme à leur gré les vents se iouënt d'elle ?
 Et ne te repens point , pour droict de ton aïsage ,
 D'avoir desia choisi la constance en partage.
 Mesme race porta l'amitié souveraine
 Des bons iumeaux , desquels l'un à l'autre despart
 Du ciel et de l'enfer la moitié de sa part ,
 Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

X.

Je veois bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas:
 De te monstrier Gasconne en France, tu as honte.
 Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
 Si a-il bien esté quequesfois aussi bas.
 Veoy tu le petit Loir comme il haste le pas ?
 Comme desia parmi les plus grands il se conte ?
 Comme il marche haultain d'une course plus prompte
 Tout à costé du Mince, et il ne s'en plainct pas ?

¹ La *Vézère* est une rivière qui tombe dans la *Dordogne*, en Périgord. — E. J.

Un seul Olivier d'Arne enté au bord de Loire,
 Le fait courir plus brave, et luy donne sa gloire.
 Laisse, laisse moy faire, et un iour, ma Dourdouigne,
 Si ie devine bien, on te cognoistra mieulx :
 Et Garonne, et le Rhone, et ces aultres grands dieux,
 En auront quelque envie, et possible vergoigne.

XI.

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux
 Si mes larmes à part toutes miennes ie verse,
 Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
 Du Florentin transi les regrets langoureux,
 Ny de Catulle aussi, le folastre amoureux,
 Qui le cœur de sa dame en chastouillant luy perce;
 Ny le sçavant amour du migregeois¹ Properce;
 Ils n'ayment pas pour moy, ie n'ayme pas pour eulx.
 Qui pourra sur aultruy ses douleurs limiter,
 Celuy pourra d'aultruy les plainctes imiter :
 Chascun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure;
 Chascun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
 Ie dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
 Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure.

¹ *Moitié grec*, sans doute parce qu'il a imité le poète grec Callimaque, et qu'il s'appelle lui-même le *Callimaque romain*. — E. J.

XII.

Quoy ! qu'est ce ? ô vents , ô nuës , ô l'orage !
 A point nommé , quand d'elle m'approchant ,
 Les bois , les monts , les basses voix tranchant
 Sur moy d'aguest vous poussez vostre rage.

Ores mon cœur s'embrace davantage.
 Allez , allez faire peur au marchand
 Qui dans la mer les thresors va cherchant :
 Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage.

Quand i'oy les vents, leur tempeste, et leurs cris,
 De leur malice en mon cœur ie me ris.
 Me pensent ils pour cela faire rendre ?

Face le ciel du pire, et l'air aussi :
 Ie veulx, ie veulx, et le declaire ainsi,
 S'il fault mourir, mourir comme Leandre.

XIII.

Vous, qui aymer encore ne sçavez,
 Ores m'oyant parler de mon Leandre,
 Ou iamais non, vous y debvez apprendre,
 Si rien de bon dans le cœur vous avez.

Il oza bien branlant ses bras lavez,
 Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,

Qui pour tribut la fille voulut prendre ,
 Ayant le frere , et le mouton sauvez ¹.
 Un soir , vaincu par les flots rigoureux ,
 Voyant desia ce vaillant amoureux ,
 Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne :
 Parlant aux flots , leur iecta cette voix :
 Pardonnez moy maintenant que i'y veois ,
 Et gardez moy la mort quand ie retourne.

XIV.

O cœur leger , ô courage mal seur ,
 Penses tu plus que souffrir ie te puisse ?
 O bonté creuze , ô couverte malice ,
 Traistre beauté , venimeuse douceur !
 Tu estois donc tousiours sœur de ta sœur ?
 Et moy , trop simple , il falloit que i'en fisse
 L'essay sur moy , et que tard i'entendisse
 Ton parler double et tes chants de chasseur ?
 Depuis le iour que i'ay prins à t'aymer ,
 L'eusse vaincu les vagues de la mer.
 Qu'est ce meshuy que ie pourrois attendre ?

¹ Pour entendre ces deux vers, il faut se rappeler que Hellé tomba dans les flots, et y périt, en passant la mer sur le dos du bélier à la toison d'or, avec son frère Phryxus. — E. J.

Comment de toy pourrois ie estre content ?
 Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
 Puis que le mien ne le luy peult apprendre ?

XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi :
 Qu'à quelque enfant ses ruses on employe,
 Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye
 Le sçay aymer, ie sçay haïr aussi.

Contente toy de m'avoir iusqu'icy
 Fermé les yeulx, il est temps que i'y voye :
 Et que meshuy, las et honteux ie soye
 D'avoir mal mis mon temps et mon souey.

Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,
 Parler à moy iamais de fermeté ?
 Tu prends plaisir à ma douleur extremesme :
 Tu me deffends de sentir mon tourment :
 Et si veulx bien que ie meure en t'aymant.
 Si ie ne sens, comment veulx tu que i'ayme ?

XVI.

Ø l'ay ie dict ? Helas ! l'ay ie songé ?
 Ou si pour vray i'ay dict blasphesme telle ?
 S'a fauce langue, il fault que l'honneur d'elle,
 De moy, par moy, dessus moy, soit vengé.

Mon cœur chez toy, ô ma dame, est logé :
 Là, donne luy quelque geene nouvelle :
 Fais luy souffrir quelque peine cruelle :
 Fais, fais luy tout, fors lui donner congé.
 Or, seras tu (ie le sçay) trop humaine,
 Et ne pourras longuement veoir ma peine ?
 Mais un tel faict, faut il qu'il se pardonne ?
 A tout le moins, hault ie me desdiray
 De mes sonnets, et me desmentiray ;
 Pour ces deux faulx, cinq cents vrays iet'en donne.

XVII.

Si ma raison en moy s'est peu remettre,
 Si recouvrer astheure ie me puis,
 Si i'ay du sens, si plus homme ie suis,
 Ie t'en mercie, ô bienheureuse lettre !
 Qui m'eust (helas!), qui m'eust sçeu recognoistre,
 Lors qu'enragé vaincu de mes ennuys,
 En blasphemant ma dame ie poursuis ?
 De loing, honteux, ie te vis lors paroistre.
 O saint papier, alors ie me revins,
 Et devers toy devotement ie vins.
 Ie te donrois un autel pour ce faict.
 Qu'on vist les traicts de cette main divine.
 Mais de les voir aucun homme n'est digne,
 Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

XVIII.

L'estois prest d'encourir pour iamais quelque blasme.
 De cholere eschauffé mon courage brusloit.
 Ma fole voix au gré de ma fureur branloit,
 Je despitois les dieux, et encore ma dame.
 Lors qu'elle de loing iette un brevet ¹ dans ma flamme,
 Je le sentis soubdain comme il me rabilloit,
 Qu'aussi tost devant luy ma fureur s'en alloit,
 Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame.
 Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez,
 Que me dictes vous d'elle? et, ie vous prie, veoyez,
 S'ainsi comme ie fais, adorer ie la dois?
 Quels miracles en moy, pensez vous qu'elle face,
 De son œil tout puissant, ou d'un ray ² de sa face,
 Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts?

XIX.

Je tremblois devant elle, et attendois, transy,
 Pour venger mon forfait quelque iuste sentence,
 A moy mesme consent du poids de mon offence,
 Lors qu'elle me dict, va, ie te prends à mercy.

¹ *Un billet*, qui a la vertu d'un talisman. — E. J.

² *D'un rayon*. — E. J.

Que mon loz desormais par tout soit esclaircy :
 Employe là tes ans : et sans plus , meshuy pense
 D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France,
 Couvre de vers ta faulte , et paye moy ainsi.

Sus donc, ma plume, il fault, pour iouyr de ma peine,
 Courir par sa grandeur d'une plus large veine.
 Mais regarde à son œil , qu'il ne nous abandonne.
 Sans ses yeulx, nos esprits se mourroient languissants.
 Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens.
 Pour se payer de moy , il fault qu'elle me donne.

XX.

O vous , maudits sonnets, vous qui printes l'audace
 De toucher à ma dame ! ô malings et pervers ,
 Des Muses le reproche , et honte de mes vers !
 Si ie vous feis iamais , s'il faut que ie me face
 Ce tort de confesser vous tenir de ma race ,
 Lors pour vous, les ruisseauz ne furent pas ouverts,
 D'Apollon le doré , des muses aux yeulx verts ,
 Mais vous receut naissant Tisiphone en leur place.
 Si i'ay oncq quelque part à la posterité ,
 Ie veulx que l'un et l'autre en soit desherité.
 Et si au feu vengeur dez or ie ne vous donne ,
 C'est pour vous diffamer : vivez chetifs , vivez ,
 Vivez aux yeulx de tous , de tout honneur privez ;
 Car c'est pour vous punir, qu'ores ie vous pardonne.

XXI.

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
 Que ie cesse d'aymer; laissez moy obstiné,
 Vivre et mourir ainsi, puis qu'il est ordonné :
 Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.

Ainsi me dict la Fee, ainsi en *Æagrie*
 Elle feit *Meleagre* à l'amour destiné,
 Et alluma sa souche à l'heure qu'il feust né,
 Et dict, toy, et ce feu, tenez vous compaignie.

Elle le dict ainsi, et la fin ordonnee
 Suyvit aprez le fil de cette destinee.

La souche (ce dict lon) au feu feut consommee,
 Et dez lors (grand miracle!), en un mesme moment
 On veid, tout à un coup, du miserable amant
 La vie et le tison s'en aller en fumees.

XXII.

Quand tes yeulx conquerants estonné ie regarde,
 I'y veoy dedans à clair tout mon espoir escript,
 I'y veoy dedans amour, luy mesme qui me rit,
 Et m'y montre mignard le bon heur qu'il me garde.

Mais quand de te parler par fois ie me hazarde,
 C'est lors que mon espoir desseiché se tarit.

Et d'advouer iamais ton œil, qui me nourrit,
 D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.

Si tes yeulx sont pour moy, or veoy ce que ie dis :
 Ce sont ceulx là , sans plus , à qui ie me rendis.
 Mon Dieu, quelle querelle en toy mesme se dresse,
 Si ta bouche et tes yeulx se veulent desmentir !
 Mieulx vault, mon doux tourment, mieulx vault les
 despartir ,
 Et que ie prenne au mot de tes yeulx la promesse.

XXIII.

Ce sont tes yeulx tranchants qui me font le courage.
 Ie veoy saulter dedans la gaye liberté ,
 Et mon petit archer , qui mene à son costé
 La belle gaillardise et plaisir le volage.
 Mais aprez , la rigueur de ton triste langage
 Me montre dans ton cœur la fiere honnesteté.
 Et condamné ie veoy la dure chasteté
 Là gravement assise et la vertu sauvage.
 Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe ;
 Ores son œil m'appelle , or sa bouche me chasse.
 Helas ! en cet estrif, combien ai ie enduré !
 Et puis qu'on pense avoir d'amour quelque assurance:
 Sans cesse nuict et iour à la servir ie pense ,
 Ny encor de mon mal, ne puis estre asseuré.

XXIV.

Or, dis ie bien, mon esperance est morte ,
 Or, est ce fait de mon ayse et mon bien.

Mon mal est clair : maintenant ie veoy bien ,
L'ay espousé la douleur que ie porte.

Tout me court sus ; rien ne me reconforte ,
Tout m'abandonne , et d'elle ie n'ay rien ,
Sinon tousiours quelque nouveau soustien ,
Qui rend ma peine et ma douleur plus forte.

Ce que i'attends , c'est un iour d'obtenir
Quelques sospirs des gents de l'advenir :
Quelqu'un dira dessus moy par pitié :

Sa dame et luy naquirent destinez ,
Egalement de mourir obstinez ,
L'un en rigueur , et l'aultre en amitié.

XXV.

L'ay tant vescu chetif , en ma langueur ,
Qu'or i'ay veu rompre , et suis encor en vie ,
Mon esperance avant mes yeulx ravie ,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.

Que m'a servy de tant d'ans la longueur ?
Elle n'est pas de ma peine assouvie :
Elle s'en rit , et n'a point d'aultre envie ,
Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Doncques i'auray , mal'heureux en aymant ,
Tousiours un cœur , tousiours nouveau tourment.
Ie me sens bien que i'en suis hors d'haleine ,

Prest à laisser la vie sous le faix :
 Qu'y feroit on, sinon ce que ie fais ?
 Piqué du mal, ie m'obstine en ma peine.

XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinees,
 L'en saoulerai, si ie puis, mon soucy.
 Si i'ai du mal, elle le veult aussi.
 L'accompliray mes peines ordonnees.

Nymphes des bois, qui avez, estonnees
 De mes douleurs, ie croy, quelque mercy,
 Qu'en pensez vous ? puis ie durer ainsi,
 Si à mes maux trefves ne sont donnees ?

Or, si quelqu'une à m'escouter s'encline,
 Oyez, pour Dieu, ce qu'ores ie devine ;
 Le iour est prez que mes forces ia vaines

Ne pourront plus fournir à mon tourment.
 C'est mon espoir, si ie meurs en aymant,
 A donc, ie croy, failliray ie à mes peines.

XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine,
 Amour d'un bien mon mal refreschissant,
 Flate au cœur mort ma playe languissant,
 Nourrit mon mal, et luy faict prendre haleine.

Lors ie conceoy quelque esperance vaine :
 Mais aussi tost , ce dur tyran , s'il sent
 Que mon espoir se renforce en croissant ,
 Pour l'estouffer , cent tourments il m'ameine
 Encor tout frez ; lors ie me veois blasmant
 D'avoir esté rebelle à mon tourment.
 Vive le mal , ô Dieux , qui me devore ,
 Vive à son gré mon tourment rigoureux !
 O bien-heureux , et bien-heureux encore ,
 Qui sans relasche est tousiours mal'heureux !

XXVIII.

Si contre amour ie n'ay aultre deffence ,
 Ie m'en plaindray , mes vers le maudiront ,
 Et aprez moy les roches rediront
 Le tort qu'il faict à ma dure constance.
 Puis que de luy i'endure cette offence ,
 Au moins tout hault , mes rythmes le diront ,
 Et nos neveux , alors qu'ils me liront ,
 En l'outrageant , m'en feront la vengeance.
 Ayant perdu tout l'ayse que i'avois ,
 Ce sera peu que de perdre ma voix.
 S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy ,
 Et feust celuy qui m'a faict cette playe ,
 Il en aura , pour si dur cœur qu'il aye ,
 Quelque pitié , mais non pas de mercy.

XXIX.

La reluisoit la benoïste iournee
Que la nature au monde te devoit,
Quand des thresors qu'elle te reservoit,
Sa grande clef te feust abandonnee.

Tu prins la grace à toy seule ordonnee.
Tu pillas tant de beautez qu'elle avoit :
Tant qu'elle, fiere alors qu'elle te veoit,
En est par fois elle mesme estonnee.

Ta main de prendre enfin se contenta :
Mais la nature encor te presenta,
Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.

Tu n'en prins rien : mais en toy tu t'en ris,
Te sentant bien en avoir assez pris
Pour estre icy royne du cœur des hommes.

CHAPITRE XXIX.

DE LA MODERATION.

Sommaire. Il faut de la modération même dans l'exercice de la vertu. — Il en faut dans les plaisirs, même permis, et entre autres dans ceux du mariage. — C'est avec des privations et par la souffrance que les hommes ont cru pouvoir guérir ou calmer leurs passions; et, en cela, ils se sont livrés à d'autres excès. De même aussi, ils ont pensé que les dieux et les hommes puissants sont très-sensibles au sacrifice de tout ce qu'ils ont de plus cher.

Exemples : Alcithée, mère de Pausanias; le dictateur Posthumius; Zénobie; Jupiter; les rois de Perse; Épaminondas; Sophocle et Périclès; Ælius Verus; Amurath; les peuples de l'Amérique; Fernand Cortès.

COMME si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mêmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu, de fa-

çon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre et violent : ceulx qui disent qu'il n'y a iamais d'excez en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excez y est, se iouent des paroles :

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultrà quam satis est, virtutem si petat ipsam¹.

C'est une subtile consideration de la philosophie. On peult et trop aymer la vertu, et se porter excessivement en une action iuste. A ce biais s'accommode la voix divine, « Ne soyez pas plus sages qu'il ne fault ; mais soyez sobrement sages². » I'ay veu tel grand³ blecer la reputation de sa religion, pour se montrer religieux, oultre tout exemple des hommes de sa sorte. I'ayme des natures temperees et moyennes : l'immoderation vers le

¹ Le sage n'est plus sage, le juste n'est plus juste, si son amour pour la vertu va trop loin. HOR. epist. 6, l. 1, v. 15.

² *S. Paul aux Romains*, c. 12, v. 3.

³ Il y a apparence que Montaigne vent parler ici de Henri III, roi de France. — C.

bien mesme , si elle ne m'offense , elle m'estonne , et me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias ¹ , qui donna la premiere instruction , et porta la premiere pierre , à la mort de son fils ; ny le dictateur Posthumius ² , qui fait mourir le sien , que l'ardeur de ieunesse avoit heureusement pulsé sur les ennemis un peu avant son reng , ne me semble si iuste , comme estrange ; et n'ayme ny à conseiller ny à suyvre une vertu si sauvage et si chere. L'archer qui outrepasse le blanc fault , comme celuy qui n'y arrive pas : et les yeulx me troublent à monter ³ à coup vers une grande lumiere , esgalement comme à devaler à l'ombre. Callicles , en Platon ⁴ , dict l'extremité de la philosophie estre dommageable , et conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du proufit ; que prinse avec

¹ Voyez DIODORE DE SICILE , l. 11 , c. 10 , et le scholiaste de Thucydide. — C.

² Voyez TITE-LIVE , l. 4 , c. 29 , et l. 8 , c. 7 ; VALÈRE MAXIME , l. 2 , c. 9 ; DIODORE DE SICILE , l. 11 , c. 19. — C.

³ C'est-à-dire , *tout à coup*. — C.

⁴ Dans son dialogue intitulé *Gorgias*. — C.

moderation, elle est plaisante et commode; mais qu'en fin ¹, elle rend un homme sauvage et vicieux, desdaigneux des religions et loix communes, ennemy de la conversation civile, ennemy des voluptez humaines, incapable de toute administration politique, et de secourir aultruy et de se secourir soy mesme, propre à estre impuneement souffletté. Il dict vray : car en son excez, elle esclave nostre naturelle franchise, et nous desvoye, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est treslegitime : la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de la restreindre. Il me semble avoir leu aultrefois chez saint Thomas ², en un endroict où il condamne les mariages des parents ez degrez deffendus, cette raison parmy les aultres, qu'il y a dangier que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderee : car si l'affection maritale

¹ *In fine*, à la fin. — E. J.

² Dans la *Secunda Secundæ*, quæst. 154, art. 9.
— C.

s'y treuve entiere et parfaicte comme elle doibt , et qu'on la surcharge encores de celle qu'on doibt à la parentelle , il n'y a point de doubte que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

Les sciences qui reglent les mœurs des hommes , comme la theologie et la philosophie , elles se meslent de tout : il n'est action si privee et secrette qui se desrobe de leur cognoissance et iurisdiction. Bien apprentis sont ceulx qui syndiquent leur liberté : ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veult leurs pieces à garsonner ¹ ; à medeciner, la honte le deffend ². Je veulx donc , de leur part ³, apprendre cecy aux maris ,

¹ *Garsonner la femme d'autrui*, *attractare uxorem alterius.* — N.

² *C'est-à-dire, Il n'y a que des ignorants qui s'avisent de trouver mauvais que la philosophie et la théologie prennent cette liberté. En cela ils ressemblent aux femmes qui livrent volontiers au premier venu ce qu'elles ont de plus caché, et ne veulent pas, par pudeur, se découvrir devant leur médecin.* — C.

³ *C'est-à-dire, de la part de la philosophie et de la théologie.* — C.

s'il s'en treuve encores qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes sont reprouvez, si la moderation n'y est observee; et qu'il y a de quoy faillir en licence et débordement en ce subiect là, comme en un subiect illegitime. Ces encherissements ¹ deshontez, que la chaleur premiere nous sugere en ce ieu, sont non indecemment seulement, mais dommageablement, employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence, au moins d'une aultre main : elles sont tousiours assez esveillees pour nostre besoing. Je ne m'y suis servy que de l'ins-truction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voylà pourquoy le plaisir qu'on en tire ce doibt estre un plaisir retenu, serieux, et meslé à quelque severité; ce doibt estre une volupté aulcunement prudente et consciencieuse. Et parce que sa principale

¹ *Ces caresses déhontées.* — De *cherer* ou *chérir*, qu'on trouve dans Nicot, pour *caresser*, on avoit fait *enchérissement*, *caresse*.

fin, c'est la generation, il y en a qui mettent en doute si, lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruit, comme quand elles sont hors d'aage ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement : c'est un homicide à la mode de Platon ¹. Certaines nations, et entre aultres la mahumetane, abominent la conionction avecques les femmes enceintes : plusieurs aussi avecques celles qui ont leurs flueurs ². Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge; et cela faict, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer : brave et genereux exemple de mariage. C'est de quelque poëte ³ disetteux et affamé de ce deduit, que Platon emprunta cette narration : Que Iupiter fait à sa femme une si chaleureuse charge un iour, que, ne pouvant avoir patience qu'elle eust gagné son licet, il la versa sur le plancher; et par

¹ PLATON, *des Lois*, l. 8. — C.

² *Fluores menstrui*. — E. J.

³ Ce poëte est Homère. Voyez *l'Iliade*, l. 14, v. 294 à 353; et Platon, dans sa *République*, l. 3. Voyez aussi BAYLE, à l'article *Junon*. — C.

la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes et importantes qu'il venoit de prendre avec les aultres dieux en sa court celeste ; se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là que lors que premierement il la depucella à cachettes de leurs parents.

Les roys de Perse¹ appelloient leurs femmes à la compagnie de leurs festins ; mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, et qu'il falloît tout à faict lascher la bride à la volupté, ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; et faisoient venir en leur lieu des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Touts plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logees en toute sorte de gents. Epaminondas² avoit fait emprisonner un garson desbauché ; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse³ qui aussi l'en

¹ PLUTARQUE, *Préceptes de Mariage*, § 14. — C.

² PLUTARQUE, *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'état*. — C.

³ *A une jeune fille, sa maîtresse*. — E. J.

pria : disant , « que c'estoit une gratification deue à une amie , non à un capitaine. » Sophocles , estant compaignon en la preture avecques Pericles , voyant de cas de fortune passer un beau garson : « O le beau garson que voylà ! » dict il à Pericles : « Cela seroit bon à un aultre qu'à un preteur , lui dict Pericles , qui doit avoir , non les mains seulement , mais aussi les yeulx chastes ¹. » Aelius Verus l'empereur respondit à sa femme , comme elle se plaignoit de quoy il se laissoit aller à l'amour d'autres femmes , « qu'il le faisoit par occasion consciencieuse , d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité , non de folastre et lascive concupiscence. » Et nostre histoire ecclesiastique a conservé avecques honneur la memoire de cette femme qui repudia son mary , pour ne vouloir seconder et soustenir ses attouchements trop insolents et desbordez. Il n'est , en somme , aucune si iuste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

¹ CICÉRON , *de Officiis* , l. I , c. 40. — C.

Mais , à parler en bon escient , est ce pas un miserable animal que l'homme ? A peine est il en son pouvoir , par sa condition naturelle , de gouter un seul plaisir entier et pur ; encores se met il en peine de le retrancher , par discours : il n'est pas assez ches-
tiff, si par art et par estude il n'augmente sa misere :

Fortunæ miseras auximus arte vias¹.

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la douceur des voluptez qui nous appartiennent ; comme elle faict favorablement et industrieusement d'employer ses artifices à nous peigner et farder les maux , et en allegier le sentiment. Si i'eusse esté chef de part² , i'eusse prins aultre voye plus naturelle , qui est à dire , vraye , commode et sainte ; et me feusse peuestre rendu assez

¹ Nous travaillons nous-mêmes à augmenter la misère de notre condition. PROPERT. l. 3, eleg. 7, v. 44.

² C'est-à-dire, *de parti*, comme portent les dernières éditions. — C.

fort pour la borner : quoique nos medecins spirituels et corporels, comme par complot faict entre eulx, ne treuvent aucune voye à la guarison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame, que par le torment, la douleur, et la peine. Les veilles, les ieusnes, les haïres, les exils loingtains et solitaires, les prisons perpetuelles, les verges, et autres afflictions, ont esté introduictes pour cela : mais en telle condition, que ce soyent veritablement afflictions, et qu'il y ayt de l'aigreur poignante ; et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio ¹, lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on feut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce qu'on luy avoit enioinct pour peine luy tournoit à commodité : parquoy ils se radviserent de le rappeler prez de sa femme et en sa maison, et luy ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car, à qui le ieusne aiguïseroit la santé et l'alaignesse, à

¹ Sénateur romain, exilé pour avoir déplu à Tibère. Voyez TACITE, *Annales*, l. 6, c. 3.—C.

qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'aulture medecine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celuy qui les prend avecques appetit et plaisir ; l'amer-tume et la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage ; il fault que ce soit chose qui blece nostre estomach pour le guarir : et icy fault la regle commune, que les choses se guarissent par leurs contraires ; car le mal y guarit le mal.

Cette impression se rapporte aulcunement à cette aulture si ancienne, de penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide, qui feut universellement embrassee en toutes religions. Encores du temps de nos peres, Amurat, en la prinse de l'Is-thme, immola six cents ieunes hommes grecs à l'ame de son pere ; afin que ce sang servist de propitiation à l'expiation des pechez du trespasé. Et en ces nouvelles terres decouvertes en nostre aage, pures encores et vierges au prix des nostres, l'usage en est

aucunement ' receu par tout; toutes leurs idoles s'abruvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté : on les brusle vifs, et demy rostis on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles; à d'autres, voire aux femmes, on les escorche vives, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance et resolution : car ces pauvres gents sacrificables, vieillards, femmes, enfants, vont quelques iours avant questants eulx mesmes les aumosnes, pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie, chantants et dansants avec les assistants.

Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisant entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, aprez luy avoir dict qu'il avoit trente vassaux, desquels chascun pouvait assembler cent mille combattants, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui feust soubs le ciel, luy adiousterent qu'il avoit à sacrifier aux dieux cinquante

' *En quelque sorte.* — C.

mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avecques certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la ieunesse du païs, mais principalement pour avoir de quoy fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encores ce conte : aulcuns de ces peuples, ayants esté battus par luy, envoyerent le recognoistre, et rechercher d'amitié. Les messagers luy presenterent trois sortes de presents, en cette maniere : « Seigneur, voylà cinq esclaves : si tu es un dieu fier qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons¹ davantage : si tu es un dieu debonnaire, voylà de l'encens et des plumes : si tu es homme, prend les oyseaux et les fruicts que voycy. »

¹ *Amènerons*, ainsi qu'on lit dans les dernières éditions. On disoit autrefois *amesroy* pour j'amènerois, comme l'assure Borel dans son *Trésor de Recherches gauloises*. — C.

CHAPITRE XXX.

DES CANNIBALES.

Sommaire.—Fausse opinion que l'on a quelquefois des peuples appelés Sauvages. — De la découverte de l'Amérique ; il n'est pas probable que ce soit l'Atlantide de Platon ; ni cette terre inconnue où voulurent s'établir les Carthaginois. — C'est à tort que nous traitons ses habitants de Barbares ; leur manière de vivre , leur nourriture , leurs danses , leurs prêtres , leur morale. Pourquoi ils tuent et mangent leurs prisonniers. Dans leurs guerres , ils n'ont point pour but de conquérir des terres , mais d'acquérir de la gloire en battant l'ennemi. — Leurs femmes cherchent elles-mêmes à procurer d'autres compagnes à leurs maris.—En comparant leurs mœurs aux nôtres , il seroit difficile de décider de quel côté est la barbarie.

Exemples : Pyrrhus et les Romains ; Flaminius et les Grecs ; les peuples de l'Amérique ; les Scythes ; les Hongrois ; les Portugais ; les Gaulois et César ; Léonidas ; Ischolas ; les femmes de Jacob ; Livie ; Stratonice.

QUAND le roy Pyrrhus passa en Italie ,
aprez qu' il eut recogneu l'ordonnance de l'ar

mee que les Romains luy envoioient au devant : « Je ne sçay, dict il, quels barbares sont ceulx cy (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangieres), mais la disposition de cette armee que ie veoy, n'est aucunement barbare ¹. » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fait passer en leur païs, et Philippus, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain, en son royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voylà comment il se fault garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les fault iuger par la voye de la raison, non par la voix commune.

I'ay eu longtems avecques moy un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet aultre monde, qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroit où Villegaignon print terre ², qu'il surnomma *la France antartique*. Cette descouverte d'un païs infiny semble estre de consideration. Je ne sçay si ie me puis respondre que il ne s'en face à

¹ PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, c. 8. — C.

² Au Brésil, où il arriva en 1557.

l'advenir quelque aultre, tant de personnages plus grands que nous ayants esté trompez en cette cy. I'ay peur que nous ayons les yeulx plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon ¹ introduict Solon, racontant avoir appris des presbtres de la ville de Says en Aegypte, que, iadis, et avant le deluge, il y avoit une grande isle nommee *Atlantide*, droict à la bouche du destroit de Gibraltar ², qui tenoit plus de pais que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble, et que les roys de cette contree là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique iusques en Aegypte, et de la longueur de l'Europe iusques en la Toscane, entreprinrent d'eniamber iusques sur l'Asie, et subiuger toutes les nations qui

¹ Dans le dialogue intitulé *Timée*. — C.

² Ou Gibraltar, comme nous parlons aujourd'hui. Nicot met l'un et l'autre. — C.

bordent la mer mediterranee iusques au golfe de la mer maiour ¹; et pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie, iusques en la Grece, où les Atheniens les sousteinrent : mais que quelque temps aprez, et les Atheniens et eulx et leur isle feurent engloutis par le deluge.

Il est bien vraysemblable que cet extreme ravage d'eau ayt faict des changemens estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retrenché la Sicile d'avecques l'Italie;

Hæc loca, vi quondam et vastâ convulsa ruinâ,

 Dissiluisse ferunt, cum protinûs utraque tellus
 Una foret ²;

Chypre, d'avecques la Surie ³; l'isle de Negrepont, de la terre ferme de la Bœoçe ⁴; et

¹ Qu'on nomme à présent la mer Noire.

² Autrefois ces terres n'étoient, dit-on, qu'un même continent ; par un violent effort, l'onde en fureur les sépara. *Énéid.* l. 3, v. 414, 416, 417.

³ La Syrie.

⁴ La Bœotie.

ioinct ailleurs les terres qui estoyent divisees, comblant de limon et de sable les fosses d'entre deux :

Sterilisque diù palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum¹.

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de descouvrir; car elle touchoit quasi l'Espagne, et ce seroit un effect incroyable d'inondation de l'en avoir reculee comme elle est, de plus de douze cents lieues; oultre ce que les navigations des modernes ont desia presque descouvert que ce n'est point une isle, ains terre ferme et continente avecques l'Inde orientale d'un costé, et avecques les terres qui sont soubs les deux poles d'aultre part; ou si elle en est separee, que c'est d'un si petit destroit et intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommee isle pour cela. Il

¹ De vastes marais qui ne portoient que d'inutiles barques, connoissent maintenant la charrue, et nourrissent les villes voisines. HOR. *de Arte poet.* v. 65.

semble qu'il y aye des mouvements, naturels les uns, les aultres fiebvreux, en ces grands corps comme aux nostres. Quand ie considere l'impression que ma riviere de Dordogne faict, de mon temps, vers la rive droicte de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gagné, et desrobé le fondement à plusieurs bastiments, ie veois bien que c'est une agitation extraordinaire; car si elle feust toujours allée ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversee: mais il leur prend des changements; tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un aultre, tantost elles se contiennent. Ie ne parle pas des soubdaines inondations de quoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere, sieur d'Arsac, veoid une sienne terre ensepvelie sous les sables que la mer vomit devant elle; le faiste d'aucuns bastiments paroist encores: ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se poulse si fort vers eulx, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses four-

riers ¹, et veoyons de grandes montioies ² d'arene mouvante, qui marchent d'une demie lieue devant elle, et gagnent païs.

L'aulture tesmoignage de l'antiquité auquel on veult rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des Merveilles inouyes est à luy. Il raconte là que certains Carthaginois, s'estants iectez au travers de la mer Atlantique, hors le destroit de Gibraltar, et navigé longtemps, avoient descouvert enfin une grande isle fertile, toute revestue de bois, et arrousee de grandes et profondes rivieres, fort esloingnee de toutes terres fermes; et qu'eulx, et aultres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avecques leurs femmes et enfants, et commencerent à s'y habiter. Les seigneurs de Carthage, voyants que leur païs se depeuploit peu à peu, feirent deffense expresse, sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là; et en chasserent ces nouveaux

¹ C'est-à-dire, *vont en avant, comme des fourriers, qui marquent les logements.*

² De grands monticules de sable, des dunes.—E. J.

habitants, craignants, à ce qu'on dict, que par succession de temps ils ne veinssent à multiplier tellement, qu'ils les supplantassent eulx mesmes et ruinassent leur estat¹. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avecques nos terres neufves.

Cet homme que j'avois, estoit homme simple et grossier; qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage: car les fines gents remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent; et, pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire; ils ne vous representent iamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu: et, pour donner credit à leur iugement, et vous y attirer, prestant volontiers de ce costé là à la matiere, l'allongent et l'amplifient. Ou il fault un homme tres-fidelle, ou si simple, qu'il n'ayt pas de quoy

¹ Tout ce passage est traduit du livre *de Mirabilibus Auscultationibus*, qui fait partie des œuvres d'Aristote.

bastir et donner de la vraysemblance à des inventions faulses, et qui n'ayt rien espousé. Le mien estoit tel, et oultre cela, il m'a faict veoir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avoit cogneus en ce voyage : ainsi, ie me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous faudroit des topographes qui nous feissent narration particuliere des endroicts où ils ont esté : mais pour avoir cet avantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent iouir du privilege de nous conter nouvelles de tout le demourant du monde. Je voudrois que chascun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en tous aultres subiects : car tel peult avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait ; il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or, ie treuve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en

cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté; sinon que chacun appelle *barbarie* ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray, nous n'avons aultre mire de la verité et de la raison, que l'exemple et idee des opinions et usances du país où nous sommes : là est tousiours la parfaicte religion, la parfaicte police, parfait et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progresz ordinaire a produicts; tandis qu'à la verité, ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous debvrions appeller plustost sauvages : en ceulx là sont vifves et vigoreuses les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietes; lesquelles nous avons abbastardies en ceulx cy, les accommodants au plaisir de nostre goust corrompu; et si pourtant la saveur mesme et delicatesse se treuve, à nostre goust mesme, excellente, à l'envi des nostres, en divers fruicts de ces contrees là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le poinct d'honneur sur nostre grande et puis-

sante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée : si est ce que partout où sa pureté reluict, elle faict une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprinses.

Et veniunt hederæ sponte suâ meliùs ;
Surgit et in solis formosior arbutus antris ;

.....

Et volucres nullâ dulciùs arte canunt ¹.

Touts nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage ; non pas la tissure de la chestive araignee.

Toutes choses, dict Platon ², sont produictes ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art : les plus grandes et plus belles,

¹ Le lierre aime à croître sans culture ; l'arboisier n'est jamais plus beau que dans les antres solitaires ; le chant des oiseaux est plus doux sans le secours de l'art. PROPERT. l. I, eleg. 2, v. 10, 11, 14.

² Dans son *Traité des Lois*.

par l'une ou l'autre des deux premières; les moindres et imparfaites, par la dernière. Ces nations me semblent doncques ainsi barbares pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encores fort voisines de leur naïveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquesfois desplaisir, de quoy la cognoissance n'en soit venue plustost du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieulx iuger que nous : il me desplaist que Lycurgus et Platon ne l'ayent eue, car il me semble que ce que nous veoyons par experience en ces nations là surpasse non seulement toutes les peintures, de quoy la poësie a embelly l'aage doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encores la conception et le desir mesme de la philosophie : ils n'ont peu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la veoyons par experience; ny n'ont peu croire que nostre société se peust maintenir avecques si peu d'artifice et de soudeure humaine. C'est

une nation, diroy ie à Platon, en laquelle il n'y a aulcune espece de traficque, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat ny de superiorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contracts, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oysifves, nul respect de parenté que commun, nuls vestements, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled; les paroles mesmes qui signifient la mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouyes. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginee, esloingnee de cette perfection! *Viri à diis recentes* ¹.

Hos natura modos primùm dedit ².

Au demourant, ils vivent en une contree de pais tresplaisante et bien temperee : de façon

¹ Voilà des hommes qui semblent sortir de la main des dieux. SENEC. ep. 90.

² Telles furent les premières lois de la nature. VIRG. *Georg.* l. 2, v. 20.

qu'à ce que m'ont dict mes tesmoings, il est rare d'y veoir un homme malade; et m'ont asseuré n'en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, esdenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre de grandes et haultes montaignes ayants, entre deux, cent lieues ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nostres; et les mangent sans aultre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs aultres voyages, leur feit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuerent à coups de traicts avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastiments sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorce de grands arbres, tenants à terre par un bout, et se soustenants et appuyants l'un contre l'aultre par le faiste, à la mode d'aucunes de nos granges, desquelles la couverture pend iusques à terre et sert de flancq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent, et en font leurs espees et des grils à cuire leur

viande. Leurs lits sont d'un tissu de coton, suspendus contre le toict comme ceulx de nos navires, à chascun le sien : car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avec le soleil, et mangent soubdain aprez s'estre levez, pœur toute la iournee : car ils ne font aultre repas que celuy là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dict de quelques aultres peuples d'orient qui beuvoient hors du manger; ils boivent à plusieurs fois sur iour et d'autant. Leur bruvage est faict de quelque racine, et est de la couleur de nos vins clai-rets : ils ne le boivent que tiede. Ce bruvage ne se conserve que deux ou trois iours; il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salulaire à l'estomach, et laxatif à ceulx qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tresagreable à qui y est duict. Au lieu du pain, ils usent d'une certaine matiere blanche comme du coriandre confict : i'en ay tasté; le goust en est doux et un peu fade. Toute la iournee se passe à dancier. Les plus ieunes vont à la chasse des bestes, à tout

des arcs. Une partie des femmes s'amusent ce pendant à chauffer leur bruvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangee, en se promenant d'un bout à aultre, et redisant une mesme clause à plusieurs fois, iusques à ce qu'il ayt achevé le tour, car ce sont bastiments qui ont bien cent pas de longueur. Il ne leur recommande que deux choses, la vaillance contre les ennemys, et l'amitié à leurs femmes : et ne faillent iamais de remarquer cette obligation, pour leur refrain, « que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede et assaisonnee. » Il se veoid en plusieurs lieux, et entre aultres chez moy, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs espees, et brasselets de bois, de quoy ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz partout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans aultre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croyent

les ames eternelles; et celles qui ont bien merité des dieux, estre logees à l'endroit du ciel où le soleil se leve : les mauldites, du costé de l'occident.

Ils ont ie ne sçay quels presbtres et prophetes, et qui se presentent bien rarement au peuple, ayants leur demeure aux montaignes. A leur arrivee, il se fait une grande feste et assemblee solennelle de plusieurs villages (chasque grange, comme ie l'ay describe, fait un village, et sont environ à une lieue françoise l'une de l'autre). Ce prophete parle à eulx en public, les exhortant à la vertu et à leur debvoir : mais toute leur science ethique ¹ ne contient que ces deux articles : de la resolution à la guerre, et affection à leurs femmes. Cettuy cy leur prognostique les choses à venir, et les evenemens qu'ils doibvent esperer de leurs entreprises; les achemine ou destourne de la guerre : mais c'est par tel si, que où il fault à bien deviner, et s'il leur advient autrement qu'il ne leur a predict, il est hasché en mille pieces s'ils

¹ *Morale, concernant les mœurs.* — C.

l'attrapent, et condamné pour faulx prophete. A cette cause, celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le veoid plus.

C'est don de Dieu que la divination: voylà pourquoy ce devroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes ¹, quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit, enforgez ² de pieds et de mains, sur des charriotes ³ pleines de bruyere, tirees par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceulx qui manient les choses subiectes à la conduite de l'humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent: mais ces aultres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de nostre cognoissance, fault il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse, et de la temerité de leur imposture?

Ils ont leurs guerres contre les nations qui

¹ Voyez HÉRODOTE, l. 4. — C.

² On enferrés, comme on parloit anciennement. — C.

³ Petits chariots. — C.

sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayant aultres armes que des arcs ou des espees de bois appointees par un bout, à la mode des langues de nos espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent iamais que par meurtre et effusion de sang : car de routes¹ et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chascun rapporte pour son trophée la teste de l'enemy qu'il a tué, et l'attache à l'entree de son logis. Apres avoir longtemps bien traicté leurs prisonniers, et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celui qui en est le maistre fait une grande assemblée de ses cognoissants. Il attache une chorde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, et donne au plus cher de ses amis l'aultre bras à tenir, de mesme; et eulx deux, en presence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'espee. Cela fait, ils le rostissent; et en mangent en

¹ Car de déroutes, défaites. — E. J.

commun, et en envoyent des loppins à ceulx de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes; c'est pour représenter une extreme vengeance : et qu'il soit ainsin¹, ayants apperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une aultre sorte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer iusques à la ceinture, et tirer au demourant du corps force coups de traicts, et les pendre aprez; ils penserent que ces gents icy de l'aultre monde (comme ceulx qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eulx en toute sorte de malice), ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle debvoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour suyvre cette cy. Je ne suis pas marry que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle

¹ *Et la preuve qu'il en étoit ainsi, c'est que, etc.*

action ; mais oui bien de quoy, iugeants à point de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort ; à deschirer par torments et par gehennes un corps encores plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger aprez qu'il est trespasé. Chrysippus et Zenon, chefs de la secte stoïcque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charongne à quoy que ce feust pour nostre besoing, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancestres, estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes et aultres personnes inutilles au combat ;

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Chrysippe*, l. 8. — G.

Vascones (fama est) alimentis talibus usi,
 Produxere animas ¹.

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors; mais il ne se trouva iamais ² aucune opinion si desreglee qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos faultes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu esgard aux regles de la raison; mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peult recevoir : elle n'a aultre fondement parmy eulx, que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conqueste de nouvelles terres; car ils iouyssent encores de

¹ On dit que les Gascons prolongèrent leur vie, en se nourrissant de chair humaine. JUV. sat. 15, v. 93.

² Parmi les sauvages, dont parle ici Montaigne.
 — C.

cette uberté¹ naturelle qui les fournit, sans travail et sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encores en cet heureux point de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent generalement, ceulx de mesme aage, freres; enfans, ceulx qui sont au dessous; et les vieillards sont peres à tous les aultres. Ceulx cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de bien par indivis, sans aultre tiltre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux c'est la gloire et l'avantage d'estre demouré maistre en valeur et en vertu, car aultrement ils n'ont que faire des biens des vaincus : et s'en retournent à leurs pais, où ils n'ont faulte d'aucune chose nécessaire,

¹ *Fertilité, abondance.* — E. J.

ny faulte encores de cette grande partie, De sçavoir heureusement iouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceulx cy à leur tour; ils ne demandent à leurs prisonniers aultre rançon que la confession et recognoissance d'estre vaincus : mais il ne s'en treuve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieulx la mort, que de relascher, ny par contenance ny de parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible; il ne s'en veoid aulcun qui n'ayme mieulx estre tué et mangé que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, à fin que la vie leur soit d'autant plus chere : et les entretiennent communement des menaces de leur mort future, des torments qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du destrenchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissee, ou de leur donner envie de s'enfuyr, pour gagner cet avantage de les avoir espouvantez et d'avoir faict force à

leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul poinct que consiste la vraye victoire.

Victoria nulla est

Quàm quæ confessos animo quoque subiugat hostes¹.

Les Hongres, tresbelliqueux combattants, ne poursuyvoient iadis leur poincte oultre ces termes, d'avoir rendu l'ennemy à leur mercy : car en ayant arraché cette confession, ils le laissoient aller sans offense, sans rançon; sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dez lors en avant contre eux. Assez d'avantages gagnons nous sur nos ennemys, qui sont avantages empruntez, non pas nostres : c'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les iambes plus roides; c'est une qualité morte et corporelle, que la disposition; c'est un coup de la fortune, de faire bruncher nostre ennemy, et de luy esblouyr les yeulx

¹ Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu. CLAUDIAN. *de sexto Consulatu Honorii, Panegyris*, v. 248.

par la lumière du soleil; c'est un tour d'art et de science, et qui peult tumber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime.

L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté : c'est là où gist son vray honneur. La vaillance, c'est la fermeté, non pas des iambes et des bras, mais du courage et de l'ame; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, *si succiderit de genu pugnat*¹; qui pour quelque danger de la mort voisine ne relasche aucun point de son assurance; qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme et desdaigneuse; il est battu, non pas de nous, mais de la fortune²; il est tué, non pas vaincu : les plus vaillants sont par fois les plus infortunez. Aussi y a il des pertes triumpantes à l'envy des victoires. Ny ces

¹ S'il tombe, il combat à genoux. SENEC. *de Providentiâ*, c. 2.

² SENEC. *de Constantiâ sapientis*, c. 6. — C.

quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil aye oncques veu de ses yeulx, de Salamine, de Platee, de Mycale, de Sicile, n'oserent oncques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pas des Thermopyles. Qui courut iamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gaing du combat, que le capitaine Ischolas à la perte ? qui plus ingenieusement et curieusement s'est assuré de son salut, que luy de sa ruine ? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponnese contre les Arcadiens : pour quoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu et inegalité des forces, et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemys auroit de nécessité à y demourer ; d'aulture part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lacedemonien, de faillir à sa charge, il print entre ces deux extremittez ¹ un moyen party, de telle sorte : les plus ieunes et dispos de sa troupe, il les

¹ Voyez DIODORE DE SICILE, l. 15, c. 7. — C.

conserva à la tuition ¹ et service de leur païs, et les y renvoya; et avecques ceulx desquels le default estoit moins important, il delibera de soustenir ce pas, et par leur mort en faire acheter aux ennemys l'entree la plus chere qu'il luy seroit possible, comme il adveint; car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, aprez en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens furent tous mis au fil de l'espee. Est il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieulx deu à ces vaincus? Le vray vaincre a pour son roolle l'estour ², non pas le salut; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur faict, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en

¹ Pour la défense, garde. *Tuition*, mot tout latin.

² Vieux mot qui signifie *choc*, *mêlée*, *combat*.

cette espreuve, ils les desfient, les iniurient, leur reprochent leur lascheté et le nombre des batailles perdues contre les leurs. J'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiment trestouts, et s'assemblent pour disner de luy, car ils mangeront quant et quant leurs peres et leurs ayeulx qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dict il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes : vous ne reconnoissez pas que la substance des membres de vos ânestres s'y tient encores ; savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. » Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceulx qui les peignent mourants, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceulx qui le tuent, et leur faisant la moue. De vray, ils ne cessent iusques au dernier soupir de les braver et desfier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voylà des hommes bien sauvages : car ou il faut qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous

le soyons; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la mesme ialousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bienveillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir : estants plus soingneuses de l'honneur de leurs maris que de toute aultre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mari. Les nostres crieront au miracle : ce ne l'est pas; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus hault estage. Et en la bible, Lia, Rachel, Sara, et les femmes de Iacob, fournirent leurs belles servantes à leurs maris : et Livia¹ seconda les appetits d'Auguste, à ² son interest : et la femme du roy Deiotarus, Strato-

¹ Voyez SUÉTONE, in *August.* c. 71. — C.

² Contre son intérêt, à son détriment, à ses dépens. — E. J.

nique¹, presta non seulement à l'usage de son mari une fort belle ieune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soingneusement les enfans, et leur fait espauler à succeder aux estats de leur pere. Et à fin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance, et par l'impression de l'auctorité de leur ancienne coustume, sans discours et sans iugement, et pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre aultre party, il fault alleguer quelques traicts de leur suffisance. Oultre celuy que ie viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, i'en ay une aultre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste toy ; arreste toy, couleuvre, à fin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que ie puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition preferee à tous les aultres serpens. » Ce premier couplet, c'est le refrain

¹ Voyez PLUTARQUE, *Des vertueux faits des femmes*, à l'article *Stratonice*. — C.

de la chanson. Or, j'ai assez de commerce avec la poésie pour iuger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacreontique. Leur langage, au demourant, c'est un langage doux, et qui a le son agreable, retirant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eulx, ignorants combien coustera un iour à leur repos et à leur bonheur la cognoissance des corruptions de deçà', et que de ce commerce naistra leur ruine, comme ie presuppose qu'elle soit desia avancee (bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour veoir le nostre!) feurent à Rouan du temps que le feu roy Charles neufviesme y estoit. Le roy parla à eux longtemps. On leur fait veoir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Apres cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut sçavoir d'eulx ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable: ils responderent trois choses, dont j'ai perdu la troi-

¹ *De notre pays.*

siesme, et en suis bien marry; mais i'en ay encores deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portants barbe, forts et armez, qui estoient autour du roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde), se soubmissent à obeir à un enfant, et qu'on ne choissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander. Secondement (ils ont une façon de langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des aultres), qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitez estoient mendiants à leurs portes, descharnez de faim et de pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prinsent les aultres à la gorge, ou meissent le feu à leurs maisons.

Je parlay à l'un d'eulx fort longtemps; mais i'avois un truchement qui me suyvoit si mal et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations, par sa bestise, que ie n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que ie luy

demanday, « Quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens? » (car c'estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict que c'estoit « Marcher le premier à la guerre: » De combien d'hommes il estoit suivy? il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace; ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes: Si hors la guerre toute son auctorité estoit expiree? il dict « Qu'il luy en restoit cela, que, quand il visitoit les villages qui despendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'ayse. » Tout cela ne va pas trop mal: mais quoy! ils ne portent point de hault de chausses.

! *Qu'il en pourroit tenir.* — E. J.

CHAPITRE XXXI.

QU'IL FAULT SOBREMENT SE MESLER DE JUGER
DES ORDONNANCES DIVINES.

Sommaire. On ne croit rien si fermement que les choses qui ne peuvent être soumises au raisonnement. — Les gens qui exercent des professions dans lesquelles presque tout est conjectural, sont aussi ceux qui parlent avec le plus d'assurance. — Pour appuyer la vérité de la religion chrétienne, il ne faudroit jamais apporter en preuves le succès de telles ou telles entreprises; c'est donner matière à toutes sortes de contestations. — Les événemens sont dus à des causes que Dieu seul connoît, et qu'il n'est pas donné à l'homme d'expliquer.

Exemples : Coligny et le duc d'Anjou; don Juan d'Autriche; Arius; le pape Léon; Héliogabale; saint Irénée; saint Augustin.

Le vray champ et subiect de l'imposture sont les choses incogneues : d'autant que, en premier lieu, l'estrangeté mesme donne cré-

dit ; et puis, n'estants point subiectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dict Platon¹, est il bien plus aysé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes : parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carrière, et toute liberté au maniement d'une matiere cachee. Il advient de là qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins ; ny gents si asseurez que ceulx qui nous content des fables, comme alchymistes, prognosticqueurs, iudiciaires, chiromantiens, medecins, *id genus omne*² : ausquels ie ioindrois volontiers ; si i'osois, un tas de gents, interpretes et contreroolleurs ordinaires des desseings de Dieu, faisant estat de trouver les causes de chasque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses œuvres ; et, quoyque la varieté et discordance continuelle

¹ Dans le dialogue intitulé *Critias*. — C.

² Et tous les gens de cette espèce. HOR. sat. 2, l. 1, v. 2.

des evenemens les reiecte de coing en coing, et d'orient en occident, ils ne laissent de suyvre pourtant leur esteuf¹, et de mesme creon peindre le blanc et le noir. En une nation indienne, il y a cette louable observance : Quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publicquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action iniuste; rapportants leur heur ou malheur à la raison divine, et luy soubmettants leur iugement et discours. Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avecques recognoissance de sa divine et inscrutable sapience; pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soient envoyees. Mais ie treuve mauvais, ce que ie veois en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens, sans l'auctoriser par les evenemens; car le peuple accoustumé à ces arguments plausibles et proprement de

¹ Au propre, *leur balle*; au figuré, *leur ieu*.—E. J.

son goust, il est dangier, quand les evènements viennent à leur tour contraires et desavantageux, qu'il en esbransle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceulx qui eurent l'avantage à la rencontre de la Rochelabeille¹, faisant grand'feste de cet accident, et se servants de cette fortune pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent aprez à excuser leurs desfortunes de Montcontour et de Jarnac², sur ce que ce sont verges et chastiments paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aysement sentir que c'est prendre d'un sac deux moulures, et de mesme bouche souffler le chaud et le froid. Il vaudroit mieulx l'entretenir des vrays fondements de la verité. C'est une belle bataille navale qui s'est

¹ Grande escarmouche entre les troupes de l'amiral de Coligny et celles du duc d'Anjou, au mois de mai 1569. — C.

² La bataille de Montcontour gagnée par le duc d'Anjou, en 1569, au mois d'octobre. Ce prince avoit gagné celle de Jarnac au mois de mars de la même année. — C.

gaignee ces mois passez ¹ contre les Turcs, sous la conduite de dom Ioan d'Austria: mais il a bien pleu à Dieu en faire aultresfois veoir d'autres telles, à nos despens. Somme, il est malaysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius, et Leon ² son pape, chefs principaux de cette heresie, moururent en divers temps de morts si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute, par douleur de ventre, à la garderobe ³, tous deux y rendirent subitement l'ame), et exagerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encores adiouster la mort de Heliogabalus, qui feut aussi tué en un retraits ⁴: mais quoy! Irenee

¹ En 1571.

² Voyez SANDIUS, *Nucleus Hist. Eccles.*, et les *Centuriateurs de Magdebourg*, cent. 4, c. 10. — C.

³ S. Athanase, *Epist. ad Serapionem*, et Epiphane, l. 2, *de Morte Arii*, rapportent la mort d'Arius de la même manière. — C.

⁴ C'est-à-dire, dans les latrines: in latrinâ ad quam confugerat occisus. *ÆLII LAMPRIIDI Heliogabalus*. — E. J.

se treuve engagé en mesme fortune. Dieu nous voulant apprendre que les bons ont aultre chose à esperer, et les mauvais aultre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde : il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous oste le moyen d'en faire sottement nostre proufit. Et se mocquent ceulx qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison : ils n'en donnent jamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Saint Augustin en faict une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se fault contenter de la lumiere qu'il plaist au soleil nous communiquer par ses rayons; et qui eslevera ses yeulx pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne treuve pas estrange, si, pour la peine de son outrecuidance, il y perd la vue. *Quis hominum potest scire consilium Dei? aut quis poterit cogitare quid velit Dominus?* ¹

¹ Quel homme peut connoître les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur? *Sapient.* c. 9, v. 13.

CHAPITRE XXXII.

DE FUIR LES VOLUPTÉZ, AU PRIX DE LA VIE.

Sommaire. Abandonner la vie quand elle est misérable et tourmentée, il n'y a rien là que d'ordinaire et de naturel; mais se donner la mort, au milieu de toutes les prospérités, et pour se soustraire aux joies du monde et à la volupté, voilà ce qui doit paroître héroïque.

Exemples : Lucilius; saint Hilaire, sa fille Abra, et sa femme.

J'avois bien veu convenir en cecy la plupart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lorsqu'il y a plus de mal que de bien à vivre; et que de conserver nostre vie à nostre torment et incommodité, c'est choquer les regles mesmes de nature, comme disent ces vieux enseignements :

Ἡ ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνας.
 Καλὸν τὸ θνήσκειν εἰς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.

Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἴστί, ἢ ζῆν ἀθλίως¹.

Mais de poulsér le mespris de la mort iusques à tel degré, que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et aultres faveurs et biens que nous appelons de la fortune, comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner, sans y adiouster cette nouvelle recharge, ie ne l'avois veu ny commander ny practiquer, iusques lors que ce passage de Seneca² me tumba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande auctorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde à quelque vie solitaire, tran-

¹ Ou une vie tranquille, ou une mort heureuse.

Il est beau de mourir lorsque la vie est un opprobre.

Il vaut mieux cesser de vivre, que de vivre dans le malheur.—On trouve dans Stobée, serm. 20, des sentences toutes semblables à ces trois-là. — C.

² *Epist.* 22. — C.

quille et philosophique; sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Je suis d'avis, dict il, que tu quittes cette vie là, ou la vie tout à faict : bien te conseille ie de suyvre la plus douce voie, et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué; pourveu que, s'il ne se peult autrement destacher, tu le rompes : il n'y a homme si couard qui n'ayme mieulx tumber une fois, que de demourer tousiours en bransle. » I'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïque; mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escript à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est ce que ie pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gens, mais avecques la modération chrestienne.

Saint Hilaire, evesque de Poitiers, ce fameux ennemy de l'heresie arienne, estant en Syrie, feut adverty qu'Abra, sa fille unique, qu'il avoit laissee par deçà¹ avecques sa mere, estoit poursuyvie en mariage par

¹ Dans les Gaules.

les plus apparens seigneurs du païs, comme fille tresbien nourrie, belle, riche, et en la fleur de son aage : il luy escrivit (comme nous veoyons) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs et avantages qu'on luy presentoit; qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne, d'un mary de bien aultre pouvoir et magnificence, qui luy feroit presents de robbes et ioyaux de prix inestimable. Son desseing estoit de luy faire perdre l'appetit et l'usage des plaisirs mondains, pour la ioindre toute à Dieu; mais à cela le plus court et le plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres et oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, et de l'appeller à soy, comme il adveint; car bientost aprez son retour elle luy mourut, de quoy il montra une singuliere ioye. Cettuy cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement, et puis, que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais ie ne veulx obmettre le bout de cette his-

toire, encores qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de saint Hilaire, ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son desseing et volonté, et combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde que d'y estre, print une si vivve apprehension de la beatitude eternelle et celeste, qu'elle sollicita son mary avecques extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prieres communes, l'ayant retirée à soy bientôt aprez, ce feut une mort embrassée avecques singulier contentement commun.

CHAPITRE XXXIII.

LA FORTUNE SE RENCONTRE SOUVENT AU
TRAIN DE LA RAISON.

Sommaire. La fortune punit quelquefois comme auroit fait la justice; quelquefois elle produit des événements bizarres et qui paroissent miraculeux : en médecine, des cures inespérées; dans les arts, des effets inattendus, etc.

Exemples : Le duc de Valentinois et Alexandre VI; le sieur de Licques; les deux Constantins; Clovis; le roi Robert; le capitaine Rense; Jason Phereus; Protogènes; Isabelle, reine d'Angleterre; Icétès; les deux Ignatius.

L'INCONSTANCE du bransle divers de la fortune, fait qu'elle nous doibve presenter toute espece de visages. Y a il action de justice plus expresse que celle cy? le duc de Valentinois, ayant resolu d'empoisonner ¹

¹ En 1503. *Historia di Francesco Guicciardini*,

Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixiesme, son pere et luy alloyent souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soingneusement : le pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servit au pape; et le duc mesme y arrivant sur le point de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en print à son tour : en maniere que le pere en mourut soudain; et le fils, aprez avoir esté longuement tormenté de maladie, feut reservé à un' aultre pire fortune. Quelquesfois il semble à point nommé qu'elle se ioue à nous : Le seigneur d'Estree, lors guidon de monsieur de Vandosme, et le seigneur de Licques, lieutenant de la compagnie du duc d'Ascot, estants tous deux serviteurs de la sœur du sieur de Fongueselles, quoyque

l. 6, p. 267. *In Vinetia, appresso Gabriel Giolito,*
an 1568.—C.

de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontiere), le sieur de Licques l'émporta : mais le mesme iour des noces , et qui pis est avant le coucher , le marié , ayant envie de rompre un bois ¹ en faveur de sa nouvelle espouse , sortit à l'escarmouche prez de S. Omer , où le sieur d'Estree se trouvant le plus fort le fait son prisonnier : et pour faire valoir son avantage , encores fallust il que la damoiselle ,

Coniugis antè coacta novi dimittere collum

Quàm veniens una atqué altera rursus hyems
Noctibus in longis avidum saturasset amorem ² ,

luy feist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier , comme il fait : la noblesse françoise ne refusant iamais rien aux dames. Semble il pas que ce soit un sort

¹ C'est-à-dire , rompre une lance , comme on parle présentement. — C.

² Contrainte de renoncer aux embrassements de son nouvel époux , avant que les longues nuits d'un ou de deux hivers eussent satisfait l'avidité de leur amour. CATUL. *ad Manl.* v. 81, carmen, 68.

artiste ¹? Constantin, fils de Helene, fonda l'empire de Constantinople; et tant de siecles aprez, Constantin, fils de Helene, le finit. Quelquesfois il luy plaist envier ² sur nos miracles : nous tenons que le roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faveur divine : et Bouchet emprunte de quelqu'auteur, que le roy Robert assiegeant une ville, et s'estant desrobé du siege pour aller à Orleans solenniser la feste saint Aignan, comme il estoit en devotion sur certain poinct de la messe, les murailles de la ville assiegee s'en allerent sans aucun effort en ruine. Elle feit tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne ³, et ayant faict mettre la mine sous un grand pan de mur; et le mur, en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutesfois tout empenné ⁴ si droict

¹ C'est-à-dire, *un accident produit par art.*

² C'est-à-dire, *renchérir.* — C.

³ Mémoires de Martin du Bellay, l. 2, où cette ville est nommée *Aroné sur le lac Majeur.* — C.

⁴ Tout d'une pièce, comme une *flèche empennée*

dans son fondement, que les assiégés n'en vaulsirent ¹ pas moins.

Quelquesfois elle faict la medecine : Iason Phereus ², estant abandonné des medecins pour une aposteme qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en desfaire, au moins par la mort, se iecta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il feut blecé à travers le corps si à poinct que son aposteme en creva, et guarit. Surpassa elle pas le peintre Protogenes en la science de son art? cettuy cy ³ ayant parfaict l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les aultres parties, mais ne pouvant représenter à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, print son esponge, et, comme elle estoit abruvee de diverses peintures, la iecta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos

qui tomberoit perpendiculairement dans l'endroit d'où elle auroit été lancée vers le ciel. — C.

¹ Ou *valurent*, comme on a mis dans les dernières éditions. — C.

² PLINE, *Hist. nat.* l. 7, c. 50. — C.

³ PLINE, *Hist. nat.* l. 35, c. 10. — C.

le coup à l'endroit de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit peu atteindre. N'adresse-t-elle pas quelquesfois nos conseils et les corrige? Isabelle, royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume², avecques une armee, en faveur de son fils contre son mary, estoit perdue, si elle feust arrivee au port qu'elle avoit proiecté, y estant attendue par ses ennemis : mais la fortune la iecta contre son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seureté. Et cet ancien qui ruant³ la pierre à un chien, en assena et tua sa marastre, eust il pas raison de prononcer ce vers,

Ταυτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται.

La fortune a meilleur advis que nous⁴.

¹ *Ne redresse-t-elle pas, etc.* — E. J.

² En 1326.

³ *Jetant.* — E. J.

⁴ Ici Montaigne traduit exactement le vers grec qu'il vient de citer. Ce vers est de Ménandre, et étoit passé en proverbe. Voyez les commentateurs sur les épîtres de Cicéron à Atticus, l. I, ep. 12. — C.

Icetes ¹ avoit practiqué deux soldats pour
 tuer Timoleon, seiournant à Adrane en la
 Sicile. Ils prinrent heure sur le poinct qu'il
 feroit quelque sacrifice : et se meslants parmy
 la multitude, comme ils se guygnoyent ²
 l'un l'autre que l'occasion estoit propre à
 leur besongne; voicy un tiers qui d'un grand
 coup d'espee en essene l'un par la teste et le
 rue mort par terre, et s'enfuit. Le compai-
 gnon, se tenant pour descouvert et perdu,
 recourut à l'autel, requerant franchise,
 avecques promesse de dire toute la verité.
 Ainsi qu'il faisoit le conte de la coniuration,
 voicy le tiers qui avoit esté attrapé, lequel,
 comme meurtrier, le peuple poulse et sa-
 boule ³ au travers la presse, vers Timoleon
 et les plus apparens de l'assemblee. Là il
 crie mercy, et dict avoir iustement tué l'as-
 sassin de son pere; verifiant sur le champ,

¹ Sicilien, né à Syracuse, qui vouloit opprimer la
 liberté de sa patrie, dont Timoléon étoit le défenseur.

PLUTARQUE, *Vie de Timoléon*, c. 9. — C.

² *Se faisoient signe du coin de l'œil.* — E. J.

³ *Foule aux pieds.* — E. J.

par des tesmoins que son bon sort luy fournit tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques, pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, d'avoir retiré de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement les regles de l'humaine prudence.

Pour la fin, en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere? Ignatius pere et fils, proscripts par les triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'autre, et en frustrer la cruauté des tyrans; ils se coururent sus, l'espee au poing : elle en dressa les poinctes et en fit deux coups egualement mortels; et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent iustement la force de retirer encôres des playes leurs bras sanglants et armés, pour s'entr'embrasser en cet estat d'une si forte estreinte,

¹ Voyez APPIEN, *de Bellis civilibus*, l. 4. — C.

que les bourreaux couperent ensemble leurs deux testes, laissant les corps tousiours prins en ce noble nœud, et les playes ioinctes, humants amoureusement le sang et les restes de la vie, l'un de l'autre.

CHAPITRE XXXIV.

D'UN DEFAUT DE NOS POLICES.

Sommaire. Utilité dont seroit dans chaque ville un registre public où chaque habitant pourroit faire inscrire des annonces ou des avis; proposer ce qu'il veut vendre, demander ce qu'il veut acheter, etc. — Peut-être faudroit-il aussi qu'il y eût dans chaque famille un livre où seroient enregistrés tous les petits événements qui l'intéressent : les mariages, les naissances, les morts, les voyages, les nouvelles bonnes ou mauvaises, etc.

Exemples : Lilio Giraldi; Sébastien Castilion; le père de Michel de Montaigne.

FEU mon pere, homme, pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un iu-

gement bien net, m'a dict aultrefois qu'il avoit désiré mettre en train qu'il y eust ez villes certain lieu designé, auquel ceulx qui auroient besoing de quelque chose se peussent rendre, et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect : comme, « Le cherche à vendre des perles; Le cherche des perles à vendre; Tel veult compaignie pour aller à Paris; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité; Tel d'un maistre; Tel demande un ouvrier; qui cecy, qui cela, chacun selon son besoing. » Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publique; car à tous coups il y a des conditions qui s'entrecherchent, et, pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.

I'entends, avecques une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veue deux tresexcellents personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger, Lilius Gregorius Giraldus en Italie, et Sebastianus Castalio en Allemaigne; et crois qu'il y a mille hommes qui les eussent ap-



pelez avecques tresavantageuses conditions, ou secourus où ils estoient, s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que ie ne sçache tel homme qui souhaitteroit, de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en iouisse, à mettre à l'abry de la necessité les personnages rares, et remarquables en quelque espece de valeur, que le malheur combat quelquesfois iusques à l'extremité; et qui les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendrait qu'à faulte de bon discours s'ils n'estoient contents.

En la police œconomique, mon pere avoit cet ordre, que ie sçais louer, mais nullement ensuyvre : c'est qu'oultre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchés qui ne requierent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge; il ordonnoit à celui de ses gents qui luy servoit à

escrire , un papier iournal à inserer toutes les survenances de quelque remarque , et , iour par iour , les memoires de l'histoire de sa maison , tresplaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance , et trez à propos pour nous oster souvent de peine : « Quand feut entamee telle besogne , quand achevée ; Quels trains y ont passé , combien arrêté ¹ ; Nos voyages , nos absences , mariages , morts ; La reception des heuruses ou malencontreuses nouvelles ; Changement des serviteurs principaulx ; telles matieres. » Usage ancien , que ie treuve bon à refreschir , chascun en sa chascuniere : et me treuve un sot d'y avoir failly.

¹ C'est-à-dire , *quelles personnes sont venues chez lui , avec quels équipages , et combien de temps elles y ont resté.* — C.

CHAPITRE XXXV.

DE L'USAGE DE SE VESTIR.

Sommaire. La nature nous a-t-elle formés pour être vêtus ? Il y a des nations, comme des individus, qui se sont accoutumés à vivre ou nus ou presque nus ; et cependant la rigueur du froid est extrême dans plusieurs contrées.

Exemples : Les Américains ; le Fou d'un duc de Florence ; le roi Massinissa ; l'empereur Sévère ; les Égyptiens ; Agésilas ; César ; Annibal ; les habitants du Pégu ; le roi de Pologne ; le roi du Mexique.

Ou que ie veuille donner, il me fault forcer quelque barriere de la coustume : tant elle a soigneusement bridé toutes nos advenues ! Je devisois, en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud, de ces nations dernièrement trouvees, est une façon forcee par la chaulde temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gents d'enten-

dement, d'autant que tout ce qui est sous le ciel, comme dict la sainte parole, est subiect à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il fault distinguer les loix naturelles, des controuees, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peult avoir rien de contrefaict. Or, tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'aiguille, pour maintenir son estre, il est mescreable que nous soyons seuls produicts en estat defectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi ie tiens que; comme les plantes, arbres, animaulx, et tout ce qui vit, se treuve naturellement équipé de suffisante couverture pour se deffendre de l'iniure du temps,

*Propterea que ferè res omnes, aut corio sunt,
Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ* ¹,

aussi estions nous : mais comme ceulx qui

¹ Et que, pour cette raison, presque tous les êtres sont couverts ou de cuir, ou de poil, ou de coquilles, ou d'écorce, ou de callosités. LUCRET. l. 4. v. 933.

esteignent par artificielle lumiere celle du iour, nous avons esteinct nos propres moyens par les moyens empruntez. Et est aysé à veoir que c'est la coustume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aucune cognoissance de vestements, il s'en treuve d'assises environ sous mesme ciel que le nostre, et sous bien plus rude ciel que le nostre; et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousiours desouverte, les yeulx, la bouche, le nez, les aureilles; à nos contadins ¹, comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions nays avecques condition de cotillons et de greguesques, il ne fault faire doute que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a fait le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoi semble il difficile à croire? entre ma façon d'estre vestu, et celle d'un païsan de mon païs, ie treuve

¹ *Paysans*, de l'italien *contadino*, qui a la même signification. — C.

bien plus de distance, qu'il n'y a de sa façon à celle d'un homme qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes, et en Turquie surtout, vont nus par devotion? Je ne sçais qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat¹ que tel qui se tient emmitonné dans les martes iusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience. « Et vous, monsieur, respondict il, vous avez bien la face « découverte : or moy, ie suis tout face. » Les Italiens content du fol du duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empêché luy mesme : « Suyvez, dict il, ma recepte « de charger sur vous tous vos accoustre- « ments, comme ie foys les miens, vous n'en « souffrirez non plus que moy. » Le roy Massinissa² iusques à l'extreme vieillesse ne peut estre induict à aller la teste cou-

¹ Ou *escarbillat*, c'est-à-dire, éveillé, gai, de bonne humeur. — C.

² *Cic. de Senectute*, c. 10. — C.

verte, par froid, orage et pluye qu'il feist; ce qu'on dict aussi de l'empereur Severus. Aux batailles donnees entre les Aegyptiens et les Perses, Herodote dict avoir esté remarqué, et par d'autres et par luy, que de ceulx qui y demeuroient morts, le test¹ estoit sans comparaison plus dur aux Aegyptiens qu'aux Persiens; à raison que ceulx icy portent leurs testes tousiours couvertes de beguins et puis de turbans; ceulx là rasez dez l'enfance et decouvertes. Et le roy Agesilaus observa iusques à sa decrepitude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cæsar, dict Suetone, marchoit tousiours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la teste decouverte, soit qu'il feist soleil ou qu'il pleust; et autant en dict on de Hannibal,

Tum vertice nudo.

Excipere insanos imbres, cœlique ruïnam².

Un Venitien, qui s'y est tenu longtemps, et

¹ *Le crâne de la tête.* — C.

² Qui, tête nue, bravoit les torrents du ciel. *STILIUS ITALICUS*, l. 1, v. 250.

qui ne faict que d'en venir, escrit qu'au royaume du Pegu, les aultres parties du corps vestues, les hommes et les femmes vont tousiours les pieds nuds, mesme à cheval. Et Platon conseille merueilleusement, pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la teste aultre couverture que celle que nature y a mise. Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur roy ¹ aprez le nostre, qui est à la vérité l'un des plus grands princes de nostre siecle, ne porte iamais gants, ny ne change, pour hyver et temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme ie ne puis souffrir d'aller desboutonné et destaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro ² tient que quand on ordonna que nous teinssions la teste descouverte en presence des dieux ou du magistrat, on le

¹ Étienne Bathory. Et c'est à lui, si je ne me trompe, et non pas à Henry III, qu'il faut rapporter ces paroles, *qui est à la vérité l'un des plus grands princes de nostre siècle.* — C.

² PLINE, *Hist. nat.*, l. 28, c. 6. — C.

fait plus pour nostre santé et nous fermir contre les iniures du temps, que pour compte de la reverence. Et puisque nous sommes sur le froid, et François aecoustumez à nous bigarrer (non pas moy, car ie ne m'habille gueres que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere), adioustons d'une aultre piece, que le capitaine Martin du Bellay recite, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelees si aspres¹ que le vin de la munition se coupoit à coups de hache et de congnee, se debitoit aux soldats par poids, et qu'ils l'emportoient dans des panners : et Ovide,

Nudaque consistunt, formam servantia testæ,
Vina; nec hausta meri, sed data frusta, bibunt².

Les gelees sont si aspres en l'emboucheure.

¹ En 1543. Philippe de Comines parle d'un pareil froid arrivé de son temps (en 1469) dans le pays de Liège. — C.

² Le vin glacé retient la forme du vase qui le renfermoit; on n'y boit pas le vin liquide, mais on le partage en morceaux. OVID. *Trist.* l. 3, eleg. 10, v. 23.

des Palus Maeotides , qu'en la mesme place où le lieutenant de Mithridates avoit livré bataille aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaicts , l'esté venu il gaigna contre eulx encores une bataille navale. Les Romains ¹ souffrirent grand désavantage , au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois , prez de Plaisance , de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé et les membres contraincts de froid : là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost ² pour eschauffer ses soldats , et distribuer de l'huyle par les bandes , à fin que s'oignants ils rendissent leurs nerfs plus souples et desgourdis , et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tiroit lors.

La retraicte des Grecs ; de Babylone en leurs país , est fameuse des difficultez et mesayses qu'ils eurent à surmonter : cette cy en feut , qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges , ils en perdirent la cognoissance du pays et des che-

¹ TITE LIVE, l. 20, c. 54.—C.

² *Son armée.* — E. J.

mins ; et, en estants assiegés tout court, furent un iour et une nuict sans boire et sans manger, la pluspart de leurs bestes mortes, d'entre eulx plusieurs morts, plusieurs aveugles du corp du gresil et lueur de la neige, plusieurs stropiez par les extremitez, plusieurs roides, transis et immobiles de froid, ayants encores le sens entier¹. Alexandre² veid une nation en laquelle on enterre les arbres fructiers en hyver, pour les deffendre de la gelee; et nous en pouvons aussi veoir.

Sur le subiect de vestir, le roy de la Mexique changeoit quatre fois par iour d'accoustrements, iamais ne les reïteroit, employant sa desferre³ à ses continuelles liberalitez et recompenses; comme aussi ny pot, ny plat, ny ustensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

¹ Voyez XÉNOPHON, *Expédition de Cyrus*, l. 4, c. 5.

² QUINTE-CURCE, l. 7, c. 3.

³ C'est-à-dire, sa défroque, ou sa dépouille.—E. J.

CHAPITRE XXXVI.

DU JEUNE CATON.

Sommaire. Il ne faut pas apprécier les autres d'après soi. — Aujourd'hui la vertu n'est qu'un vain mot : on n'est vertueux que par habitude, par intérêt ou par ambition. — Il est des hommes qui cherchent à rabaisser les personnages éminents par leurs vertus : il faudroit, au contraire, les offrir sans cesse comme des modèles, à l'admiration du monde. — Comment cinq poètes anciens ont parlé de Caton.

Je n'ay point cette erreur commune de juger d'un aultre, selon que ie suis : i'en crois ayseement des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, ie n'y oblige pas le monde, comme chascun faict et crois et conçois mille contraires façons de vie; et, au rebours du commun, reçois plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Je descharge, tant qu'on veult, un aultre estre de mes conditions et principes ;

et le considere simplement en luy mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modele. Pour n'estre continent, ie ne laisse d'advouer sincerement la continence des Feuillants et des Capuchins, et de bien trouver l'air de leur train : ie m'insinue par imagination fort bien en leur place; et les ayme et les honore d'autant plus qu'ils sont aultres que moy. Je desire singulierement qu'on nous iuge chascun à part soy, et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aucunement les opinions que ie dois avoir de la force et vigueur de ceulx qui le meritent : *Sunt qui nihil suadent quàm quod se imitari posse confidunt*¹. Rampant au limon de la terre, ie ne laisse pas de remarquer iusques dans les nues la haulteur inimitable d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le iugement réglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins cette maistresse

¹ Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croient pouvoir imiter. Cic. *Orator ad Balbum*, c. 7. Ici le texte est légèrement altéré.

partie exempte de corruption : c'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les iambes me faillent. Ce siècle auquel nous vivons, au moins pour notre climat, est si plombé, que, ie ne dis pas l'exécution, mais l'imagination mesme, de la vertu en est à dire : et semble que ce ne soit aultre chose qu'un iargon de college;

Virtutem verba putant ; ut
Lucum ligna¹;

*quam vereri deberent, etiam si percipere non possent*²; c'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'aureille, pour parement. Il ne se recognoist plus d'action vertueuse : celles

¹ Ils croient que la vertu n'est qu'un mot, comme ils ne voient que du bois à brûler dans un bois sacré, HORAT. epist. 6, l. 1, v. 31.

² La vertu qu'ils devoient respecter, quand même ils ne pourroient la comprendre. CIC. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 2.—Montaigne applique à la vertu ce que Ciceron dit de la philosophie, et de ceux qui osent la blâmer.—C.

qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence; car le prouffit, la gloire, la crainte, l'accoustumance, et aultres telles causes estrangieres, nous acheminent à les produire. La iustice, la vaillance, la debonnaireté que nous exerçons lors, elles peuvent estre ainsi nommees pour la consideration d'aultruy et du visage qu'elles portent en publicque; mais chez l'ouvrier ce n'est aucunement vertu, il y a une aultre fin proposee, aultre cause mouvante. Or, la vertu n'advoue rien, que ce qui se faict par elle et pour elle seule.

En cette grande bataille de Potidée ¹, que les Grecs sous Pausanias gaignerent contre Mardonius et les Perses, les victorieux, suyvant leur coustume, venants à partir entre eulx la gloire de l'exploict, attribuerent à la nation spartiate la precellence de valeur en ce combat. Les Spartiates, excellents iuges

¹ Montaigne a mis, par méprise, Potidée, au lieu de Platée. Cornélius Nepos, dans la *Vie de Pausanias*, c. 1, *Hujus illustrissimum est praelium apud Plataeas.* — C.

de la vertu, quand ils vindrent à décider à quel particulier de leur nation devoit demeurer l'honneur d'avoir le mieulx faict en cette iournee, trouverent qu'Aristodeme¹ s'estoit le plus courageusement hazardé; mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix, parce que sa vertu avoit esté incitée du desir de se purger du reproche qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles, et d'un appetit de mourir courageusement pour garantir sa honte passee.

Nos iugemens sont encores malades, et suyvent la depravation de nos mœurs. Je veois la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, ie m'en voys y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne

¹ HÉRODOTE, l. 9.—C.

souffre nostre interne volonté! Ils ne font pas tant malicieusement, que lourdement et grossierement, les ingenieux à tout¹ leur mesdisance.

La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands noms, et la mesme licence, ie la prendrois volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les haulser. Ces rares figures, et trieés pour l'exemple du monde par le consentement des sages, ie ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et favorable circonstance : et il fault croire que les efforts de nostre conception sont loing au dessous de leur merite. C'est l'office des gents de bien de peindre la vertu la plus belle qui se puisse; et ne nous messieroit pas, quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce que ceulx cy font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur creance à leur portee, de quoy ie viens de parler; ou, comme ie pense plustost,

¹ Avec. — E. J.

pour n'avoir pas la veue assez forte et assez nette ny dressee à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve : comme Plutarque dict que de son temps aulcuns attribuoient la cause de la mort du ieune Caton à la crainte qu'il avoit eu de Cæsar ; de quoy il se picque avecques raison : et peult on iuger par là combien il se feust encores plus offensé de ceulx qui l'ont attribuee à l'ambition. Sottes gents ! Il eust bien faict une belle action, genereuse et iuste, plustost avecques ignominie que pour la gloire. Ce personnage là feut véritablement un patron, que nature choisit pour montrer iusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit atteindre.

Mais ie ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argument : ie veulx seulement faire luicter ensemble les traicts de cinq poëtes lätins sur la louange de Caton, et pour l'interest de Caton, et, par incident, pour le leur aussi. Or, debvra l'enfant bien nourry trouver, au prix des aultres, les deux premiers traisnants ; le troisieme plus verd, mais qui s'est abbattu par l'extravagance de

sa force : il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encores pour arriver au quatriesme, sur le poinct duquel il ioindra ses mains par admiration : au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il iugera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira.

Voicy merveille : Nous avons bien plus de poëtes, que de iuges et interpretes de poësie : il est plus aysé de la faire que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peult iuger par les preceptes et par art : mais la bonne, la supresme, la divine, est au dessus des regles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une veue ferme et rassise, il ne la veoid pas, non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne pratique point nostre iugement; elle le ravit et ravage. La fureur qui espoinçonne celuy qui le sçait penetrer fiert ¹ encores un tiers à la luy ouyr traicter et reciter; comme l'aimant non seulement attire une aiguille, mais infond encores en

¹ *Frappe.*

icelle sa faculté d'en attirer d'autres : et il se veoid plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacree des Muses, ayant premierement agité le poëte à la cholere, au dueil, à la hayne, et hors de soy, où elles veulent, frappe encores par le poëte l'acteur, et par l'acteur consecutivement tout un peuple; c'est l'enfileure de nos aiguilles suspendues l'une de l'autre ¹. Dez ma premiere enfance, la poësie a eu cela, de me transpercer et transporter; mais ce ressentiment bien vif qui est naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus haultes et plus basses (car c'estoient tousiours des plus haultes en chasque espece), commé differentes en couleur : premierement, une fluidité gaye et ingenieuse; depuis, une subtilité aiguë et relevee; enfin, une force meure et constante. L'exemple le dira mieulx : Ovide, Lucain, Virgile. Mais voyla nos gents ² sur la carriere.

¹ C'est-à-dire, *l'un et l'autre, par l'effet de l'aimant.*

² Les cinq poëtes latins, qui, par les traits diffé-

Sit Cato, dum vivit, sanè vel Cæsare maior ¹,

dict l'un;

Et invictum, devictâ morte, Catonem ²,

dict l'autre : et l'autre parlant des guerres
civiles d'entre Cesar et Pompeius,

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni ³;

et le quatriesme, sur les loüanges de Cesar :

Et cuncta terrarum subacta,

Præter atrocem animum Catonis ⁴;

et le maistre du chœur, aprez avoir estalé

rents dont ils ont peint Caton, se sont peints eux-
mêmes. — C.

¹ Que Caton soit, pendant sa vie, plus grand même
que César. MARTIAL, l. 6, épigr. 32.

² Et Caton indomptable, ayant dompté la
mort. MANIL. *Astronom.* l. 4, v. 87.

³ Les dieux furent pour le vainqueur; mais le vaincu
a pour lui Caton. LUCAN. l. 1, v. 128.

⁴ Tout le monde à ses pieds, hormis le fier Caton.
HOR. od. 1, l. 2, v. 23.

LIVRE I, CHAPITRE XXXVII. 301
les noms des plus grands Romains en sa
peinture, finit en cette manière :

His dantem iura Catonem¹.

CHAPITRE XXXVII.

COMME NOUS PLEURONS ET RIONS D'UNE
MESME CHOSE.

Sommaire. Les vainqueurs pleurent souvent la
mort des vaincus ; et ce ne sont pas toujours
des larmes feintes : tant de passions diverses
et opposées se combattent dans le cœur de
l'homme ! — D'ailleurs nous ne considérons
pas sans cesse les objets sous un même aspect.

Exemples : Le roi Antigone ; René de Lorraine ;
le comte de Montfort ; César ; Néron ; Xercès ;
Timoléon.

QUAND nous rencontrons dans les histo-
res² qu'Antigonus sceut tresmauvais gré à

¹ Et Caton leur dictoit des lois. VIRG. *Énéid.* l. 8,
v. 670.

² PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus.* — C.

son fils de luy avoir présenté la teste du roy Pyrrhus, son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy, et que, l'ayant veue, il se print bien fort à pleurer; et que le duc René de Lorraine plaingnit aussi la mort du duc Charles de Bourgogne ¹ qu'il venoit de desfaire, et en porta le dueil en son enterrement; et qu'en la bataille d'Auroy ², que le comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretagne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemy trespassé, en mena grand dueil, il ne fault pas s'escrier soubdain,

E così avven che l' animo ciascuna
 Sua passion sotto 'l contrario manto
 Ricopre, con la vista or chiara, or bruna ³.

¹ Devant Nancy, en 1477. — C.

² Donnée en 1564, sous le règne de Charles V, roi de France. — C. — C'est *Auray*, en Bretagne, près Vannes. — E. J.

³ Ainsi, l'âme couvre ses mouvements secrets sous une apparence contraire, triste sous un visage gai, gaie sous un visage triste. PÉTRARCA.

Quand on presenta à Cæsar la teste de Pompeius, les histoires ¹ disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain et malplaisant spectacle. Il y avoit eu entre eulx une si longue intelligence et société au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliances, qu'il ne fault pas croire que cette contenance feust toute faulse et contrefaite; comme estime cet aultre.

Tutumque putavit
Iam bonus essesocer; lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto ²;

car, bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquesfois estre vray,

Heredis fletus, sub personâ risus est ³,

¹ PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 13. — C.

² Dès qu'il crut pouvoir, sans péril, paroître sensible et généreux, il répandit quelques larmes forcées, et d'un cœur plein de joie, il arracha des plaintes simulées. LUCAN. l. 9, v. 1037.

³ Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.
Ex Publii Mimi, apud A. Gellium, l. 17, c. 14.
(Traduction de mademoiselle de Gournay.)

si est ce qu'au iugement de ces accidents, il fault considerer comme nos ames se treuvent souvent agitees de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions : aussi en nos ames, bien qu'il y ayt divers mouvements qui les agitent, si fault il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure; mais ce n'est pas avecques si entier advantage que, pour la volubilité et souplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, et ne font une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfants, qui vont tout naïvement aprez la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peult vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encores, au despartir de sa famille et de ses amis, il ne se sente frissonner le courage; et si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met il le pied à l'estrier d'un visage morne et contristé. Et quelque gen-

tille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nees, encores les despend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux, quoy que die ce bon compaignon,

Estne novis nuptis odio Venus? ane parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertym thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me divi, vera gemunt, iuverint¹.

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy là mort, qu'on ne voudroit aucunement estre en vie. Quand ie tansé avecques mon valet ie tansé du meilleur courage que i'aye; ce sont vrayes et non feinctes imprecations: mais cette fumeé passee, qu'il aycet besoing de moy, ie luy bien feray volontiers; ie tourne à l'instant le feuillet. Quand ie l'appelle un badin, un veau, ie n'entreprends

¹ Venus est-elle odieuse aux nouvelles mariées? ou se jouent-elles de leurs parents par de feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale? Que je meure, si ces larmes sont sincères! CATULL. *de Coma Berenices*, carm. 66, v. 15, etc. edit. Vulpiorum fratrum.

pas de luy coudre à iamais ces tiltres ; ny ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme, tantost aprez. Nulle qualité ne nous embrasse purement et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol de parler seul, il n'est iour ny heure à peine en laquelle on ne m'ouist gronder en moy mesme et contre moy, « Bran du fat ! » et si n'entends pas que ce soit ma definition. Qui, pour me veoir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'autre soit feincte ; il est un sot. Neron, prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer ¹, sentit toutesfois l'esmotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pitié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas d'une piece continue, mais qu'il nous esclancé si dru, sans cesse, nouveaux rayons

¹ C'est ce que dit Tacite, mais sans l'assurer si positivement que Montaigne. *Nero... prosequitur abeuntem, arctius oculis et pectori hærens, sive explendâ simulatione, seu perituræ matris supremus aspectus quamvis ferum animum retinebat.* *Annal.* l. 14, c. 4, n fine. — C.

les uns sur les autres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux :

Largus enim liquidi fons luminis, ætherius sol
Inrigat assiduè cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen¹.

Ainsin eslance nostre ame ses poinctes diversément et imperceptiblement.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, et le tansa de la soubdaine mutation de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesuree de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprinse de la Grece : il luy print² premierement un tressaillement d'aise à veoir tant de milliers d'hommes à son service, et le tesmoigna par l'alaigresse et feste de son visage; et tout soubdain, en mesme instant, sa pensee luy suggerant comme tant de vies avoient à desfaillir au

¹ Le soleil, source féconde de lumière, inonde le ciel d'un éclat sans cesse renaissant, et remplace incessamment ses rayons par des rayons nouveaux.
LUCRET. l. 5, v. 282.

² HÉRODOTE, l. 7.—C.

plus loing dans un siecle, il refroigna son front, et s'attrista iusques aux larmes.

Nous avons poursuyvi avecques resolute volonté la vengeance d'un iniure, et senti un singulier contentement de la victoire; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons : il n'y a rien de changé : mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, et se la represente par un aultre visage, car chasque chose a plusieurs biaux et plusieurs lustres; la parenté, les anciennes accointances et amitez saisissent nostre imagination, et la passionnent pour l'heure, selon leur condition : mais le contour en est si brusque qu'il nous eschappe,

Nil adeò fieri celeri ratione videtur,
 Quàm si mens fieri proponit, et inchoat ipsa.
 Ociùs ergo animus, quàm res se perciet ulla,
 Ante oculos quorum in promptu natura videtur';

et à cette cause, voulants de toute cette

' Rien de si prompt que l'âme quand elle conçoit ou qu'elle agit; elle est plus mobile que tout ce que la nature nous met sous les yeux. LUCRET. l. 3, v. 183.

suite continuer un corps ¹, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberte rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran; mais il pleure son frere. L'une partie de son debvoir est iouee; laissons luy en iouer l'aulture.

CHAPITRE XXXVIII.

DE LA SOLITUDE.

Sommaire. Nul doute que la société des méchants ne soit funeste : c'est un motif pour chercher la solitude; mais le but de la plupart des hommes est d'y vivre loin des affaires et dans le repos.—Vain espoir ! Nos vices nous y suivent; nous n'échappons point à nos passions. La solitude ne donne point la paix : des soins domestiques nous tourmentent dans la retraite; et il est souvent aussi difficile de gouverner sa

¹ *Faire un ouvrage complet et tout d'une pièce.—C.*

famille qu'un état. — Ce n'est point assez de se séquestrer du monde : il faut débarrasser son ame de toutes les chaînes qui l'accablent. On peut jouir de la solitude au milieu des villes et des cours. — A qui la retraite convient ; à quelles occupations on peut s'y livrer. Combien est peu raisonnable le conseil que donnent Cicéron et Pline de profiter de la retraite pour se faire un nom célèbre par quelques ouvrages. — Etudes et soins auxquels on peut se livrer dans la solitude ; mais gloire et repos sont incompatibles.

Exemples : Bias ; Albuquerque ; Antisthènes ; Stilpon ; Cicéron et Pline ; Epicure et Sénèque.

LAISSONS à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active : et quand à ce beau mot de quoy se couvre l'ambition et l'avarice, « Que nous ne sommes pas nayz pour nostre particulier , ains pour le public ¹, » rapportons nous en hardiment à ceulx qui sont en la danse ; et qu'ils se battent la conscience , si au contraire les estats,

¹ C'est l'éloge que Lucain fait de Caton d'Unique :
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.

L. 2, v. 380.

les charges, et cette tracasserie du monde ne se recherche plustost pour tirer du public son proufit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y poulse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vault gueres. Respondons à l'ambition, Que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car, que fuit elle tant que la société ? que cherche elle tant que ses coudees franches ? Il y a de quoy bien et mal faire par tout. Toutesfois, si le mot de Bias est vray, que « La pire part, c'est la plus grande, » ou ce que dict l'Ecclesiastique, que « De mille il n'en est pas un bon, »

Rari quippè boni : numero vix sunt totidem, quot Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili¹,

la contagion est tresdangeretuse en la presse. Il fault² ou imiter les vicieux, ou les haïr :

¹ Les gens de bien sont rares ; à peine en pourroit-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. JUVÉNAL, sat. 13, v. 26.

² Ces réflexions sont fidèlement traduites de SÉNÈQUE, epist. 7. — C.

touts les deux sont dangereux ; et de leur ressembler , parce qu'ils sont beaucoup ; et d'en haïr beaucoup , parce qu'ils sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceulx qui se mettent en mesme vaisseau ne soyent dissolus , blasphemateurs , meschants ; estimants telle société infortunee. Parquoy Bias plaisamment , à ceulx qui passoient avecques luy le dangier d'une grande tormente , et appelloient le secours des dieux : « Taisez vous , dict il ; qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avecques moy ¹ : » et d'un plus pressant exemple , Albuquerque , viceroy en l'Inde pour Emmanuel , roy de Portugal , en un extreme peril de fortune de mer , print sur ses espauls un ieune garson , pour cette seule fin , qu'en la société de leur peril son innocence luy servist de garant et de recommandation envers la faveur divine pour le mettre en sauveté. Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content , voire et seul en la foule d'un palais ; mais s'il est à choisir , il

¹ DIOGÈNE LAERCE , *Vie de Bias* , l. I , segm. 86.—C.

en fuira, dict l'eschole, mesme la veue : il portera, s'il est besoing, cela; mais, s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfaict des vices, s'il fault encores qu'il conteste avecques ceulx d'aultruy. Charondas ¹ chastioit pour mauvais ceulx qui estoient convaincus de hanter mauvaise compaignie. Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme : l'un par son vice, l'autre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfaict à celuy qui luy reprochoit sa conversation avecques les meschants, en disant, « que les medecins vivent bien entre les malades ² : » car, s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur par la contagion, la veue continuelle, et pratique des maladies.

Or la fin, ce crois ie, en est toute une, d'en vivre plus à loisir et à son ayse : mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez : il n'y a

¹ DIODORE DE SICILE, l. 17, c. 4. — C.

² DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Antisthènes*. — C.

gueres moins de torment au gouvernement d'une famille, que d'un estat entier. Où que l'ame soit empeschee, elle y est toute : et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour nous estre desfaits de la court et du marché, nous ne sommes pas desfaits des principaux torments de nostre vie :

Ratio et prudentia curas,
Non locus effusi latè maris arbiter, aufert¹ :

l'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point, pour changer de contree,

Et
Post equitem sedet atra cura² ;

elles nous suyvent souvent iusques dans les cloistres et dans les escholes de philosophie :

¹ Ce qui dissipe les chagrins, ce ne sont pas ces belles solitudes qui dominant l'étendue des mers; c'est la raison, c'est la sagesse. HOR. epist. 11, l. 1, v. 25.

² Le chagrin monte en croupe, et galoppe avec nous.
HOR. od. 1, l. 3, v. 40.

ny les deserts, ny les rochers creusez, ny la haire, ny les ieusnes, ne nous en desmeslent :

Hæret lateri lethalis arundo ¹.

On disoit à Socrates ², que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : « Je crois bien, dict il ; il s'estoit emporté avecques soy. »

Quid terras alio calentes
Sole mutamus? Patriæ quis exul
Se quoque fugit ³?

Si on ne se descharge premierement et son ame du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que

¹ Le trait mortel reste attaché au flanc qu'il déchire. *Énéid.* l. 4, v. 73.

² SÉNÈQUE, epist. 104. — C.

³ Pourquoi aller chercher des régions éclairées d'un autre soleil? Est-ce assez, pour se fuir soi-même, que de fuir son pays? HOR. od. 16, l. 2, v. 18.

de bien au malade, de luy faire changer de place : vous ensachez le mal en le remuant ; comme les pals ¹ s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branslant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place : il se fault escarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se fault sequestrer et r'avoir de soy :

Rupi iam vincula, dicas :

Nam luctata canis nodum arripit ; attamen illi,
Cùm fugit, à collo trahitur pars longa catenæ ².

Nous emportons nos fers quant et nous. Ce n'est pas une entiere liberté ; nous tournons encores la veue vers ce que nous avons laissé ; nous en avons la fantasie pleine :

Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?

¹ *Les pieux.* — E. J.

² J'ai rompu mes fers, direz-vous. Mais le chien qui, après de longs efforts, parvient enfin à s'échapper, traîne souvent une grande partie de son lien.
PERS. sat. 5, v. 158.

Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ? quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
Efficiunt clades? quid luxus, desidiesque¹?

Nostre mal nous tient en l'ame : or, elle ne
se peult eschapper à elle mesme ;

Inculpâ est animus, qui se non effungit unquam²;

ainsin il la fault ramener et retirer en soy :
c'est la vraye solitude, et qui se peult iouïr
au milieu des villes et des courts des roys ;
mais elle se iouït plus commodement à part.
Or, puisque nous entreprenons de vivre
seuls, et de nous passer de compagnie, fai-

¹ Si notre âme n'est point réglée, que de combats intérieurs à soutenir, que de périls à vaincre! De quels soucis, de quelles craintes, de quelles inquiétudes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions! Quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté!
LUCRET. l. 5, v. 44.

² HOR. epist. 14, l. 1, v. 13.—Montaigne traduit fidèlement ce vers avant de le citer.—C.

sons que nostre contentement despende de nous ; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à aultruy ; gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls , et y vivre à nostre ayse.

Stilpon ¹, estant eschappé de l'embracement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfants et chevance ; Demetrius Poliorcetes, le veoyant en une si grandé ruine de sa patrie, le visage non effroyé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage ; il respondit « Que non ; et qu'il n'y avoit, Dieu mercy ! rien perdu du sien. » C'est ce que le philosophe Antisthenes disoit plaisamment ² : « Que l'homme se debvoit pourveoir de munitions qui flottassent sur l'eau, et peussent à nage eschapper avecques luy du naufrage. » Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole fut ruinee par les Barbares, Paulinus, qui en estoit evesque, y ayant tout perdu, et res-

¹ SÉNÈQUE, ép. 9, vers la fin.—C.

² DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Antisthènes*, l. 6, segm. 6.—C.

tant leur prisonnier, prioit ainsi Dieu : « Seigneur, garde moy de sentir cette perte; car tu sçais qu'ils n'ont encores rien touché de ce qui est à moy ' : » les richesses qui le faisoient riche, et les biens qui le faisoient bon, estoient encores en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent affranchir de l'iniure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahi que par nous mesmes. Il fault avoir femmes, enfants, biens, et surtout de la santé, qui peult; mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en depende : il se fault reserver une arriere boutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette cy fault il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé, que nulle accointance ou communication estrangiere y treuve place; discourir et y rire, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets : à fin que

' AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 1, c. 10.

quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme ; elle se peult faire compaignie ; elle a de quoy assaillir et de quoy deffendre, de quoy recevoir et de quoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oyisiveté ennuyeuse :

In solis sis tibi turba locis !.

La vertu se contente de soy, sans disciplines, sans paroles, sans effects. En nos actions accoustumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu veois grim pant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy, en butte de tant de arquebuzades ; et cet aultre tout cicatricé, transi et paslé de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte ; penses tu qu'ils y soyent pour eulx ? pour tel, à l'aventure, qu'ils ne veirent oncques, et qui ne se donne aucune peine de leur faict, plongé ce pen-

! Au milieu des déserts, sois un monde pour toi.

TIBULL. l. 4, eleg. 13, v. 12.

dant en l'oysifveté et aux delices. Cettuy cy, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu veois sortir aprez minuict d'une estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles : il y mourra, ou il apprendra à la postérité la mesure des vers de Plaute et la vraye orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos et la vie, à la reputation et à la gloire : la plus inutile, vaine et faulse monnoye qui soit en nostre usage? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfants et de nos gents : nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine, prenons encores, à nous tormenter et rompre la teste, de ceulx de nos voisins et amis.

Vah! quemquamne hominem in animum ins-
tituere, aut

Parare, quod sit carius quam ipse est sibi¹?

¹ Est-il possible qu'un homme aille se mettre en

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceulx qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant, suyvant l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour aultruy; vivons pour nous, au moins ce bout de vie: ramenons à nous et à nostre ayse nos pensees et nos intentions. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa retraicte? elle nous empesche assez, sans y mesler d'autres entreprinsés. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y; plions bagage; prenons de bonne heure congé de la compaignie; despestrons nous de ces violentes prises qui nous engagent ailleurs et esloignent de nous.

Il fault desnouer ces obligations si fortes; et meshuy aymer cecy et cela, mais n'espouser rien que soy: c'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas ioinct et collé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher; et arracher ensemble quel-

tête d'aimer une chose plus que soi-même? TERENT.
Adelp. act. 1, sc. 1 v. 13.

que piece du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la société, puisque nous n'y pouvons rien apporter : et qui ne peut prester, qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons les, et resserrons en nous. Qui peut renverser et confondre en soy les offices de l'amitié et de la compagnie, qu'il le face. En cette cheute qui le rend inutile, poissant et importun aux aultres, qu'il se garde d'estre importun à soy mesme, et poissant, et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et surtout se regente, respectant et craignant sa raison et sa conscience, si bien qu'il ne puisse sans honte bruncher en leur presence. *Rarum est enim ut satis se quisque vereatur*¹. Socrates² dict, que les ieunes se doibvent faire instruire; les hommes, s'exerce à bien faire; les vieils, se retirer

¹ Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. QUINTIL., 10, c. 7.

² STOBÉE, serm. 41. — Montaigne attribue à Socrate cet apophthegme des Pythagoriciens, parce qu'il y a, avant cet apophthegme, un mot de Socrate. —C.

de toute occupation civile et militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office. Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraicte, les unes que les aultres. Celles qui ont l'apprehension molle et lasche, et une affection et volonté delicate, et qui ne s'asservit ny s'employe pas ayseement, desquelles ie suis et par naturelle condition et par discours, ils se plieront mieulx à ce conseil, que les ames actives et occupees qui embrassent tout, et s'engagent partout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent, et qui se donnent à toutes occasions. Il se fault servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement; cela ne l'est pas; ny la raison ny la nature ne le veulent. Pourquoy, contre ses loix, asservirons nous nostre contentement à la puissance d'aultruy? D'anticiper aussi les accidents de fortune; se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, et quelques philosophes par discours; se servir

soy mesme, coucher sur la dure, se crever les yeulx, iecter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur; ceulx là pour, par le torment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une aultre; ceulx cy pour, s'estants logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute; c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures ¹, plus roides et plus fortes, facent leur cachette mesme, glorieuse et exemplaire :

Tuta et parvula laudo,
 Cùm res deficiunt, satis inter vilia fortis :
 Verùm, ubi quid melius contingit et unctius, idem
 Hos sapere, et solos aio benè vivere, quorum
 Conspicitur nitidis fundata pecunia villis ² :

il y a pour moy assez à faire, sans aller si avant. Il me suffit, soubs la faveur de la fortune, me preparer à sa desfaveur; et me

¹ C'est-à-dire, que les natures.... fassent.—E. J.

² Quand je ne puis avoir mieux, je sais me contenter de peu, et je vante la médiocrité et le repos. Si mon sort s'adoucit, je dis qu'il n'y a de sages et d'heureux que ceux dont le revenu est fondé sur de belles terres. HOR. epist 15, l. 1, v. 42.

représenter, étant à mon aise, le mal advenir, autant que l'imagination y peut atteindre : tout ainsi que nous nous accoutumons aux ioustes et tournois, et contrefaisons la guerre, en pleine paix. Je n'estime point Arcesilaus le philosophe moins réformé, pour le sçavoir¹ avoir usé d'ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit; et l'estime mieulx de ce qu'il en usoit modereement et liberalement, que s'il s'en feust desmis. Je vois iusques à quels limites va la nécessité naturelle : et, considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enioué et plus sain que moy, ie me plante en sa place; i'essaye de chasser mon ame à son biais : et, courant ainsi par les aultres exemples, quoyque ie pense la mort, la pauvreté, le mespris et la maladie à mes talons, ie me resouls ayseement de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avecques telle patience; et ne veulx croire que la bassesse de l'enten-

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Arcésilaüs*, l. 4, segm. 38.—C.

dement puisse plus que la vigueur, ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effets de l'accoustumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, ie ne laisse pas en pleine iouissance de supplier Dieu, pour ma souveraine réqueste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy. Je veois des ieunes hommes gaillards qui portent, nonobstant, dans leurs coffres, une masse de pilules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en main : ainsi fault il faire ; et encores, si on se sent subiect à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicaments qui assoupissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il fault choisir à une telle vie, ce doibt estre une occupation non penible ny ennuyeuse ; aultrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le sejour. Cela despend du goust particulier d'un chascun. Le mien ne s'accommode à aucunement au mesnage : ceulx qui l'aiment, ils s'y doibvent adonner avecques moderation ;

Conentur sibi res, non se submittere rebus¹ :

c'est, aultrement, un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Salluste². Elle a des parties plus excusables, comme le soing des iardinages, que Xenophon attribue à Cyrus : et se peult trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tendu et plein de solicitude qu'on veoid aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme non-chalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on veoid en d'autres :

Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore
velox³.

Mais oyons le conseil que donne le ieune Pline à Cornelius Rufus⁴, son amy, sur ce

¹ Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujettir. HOR. epist. 1, l. 1. v. 19.

² *Catil.* c. 4, au commencement.—C.

³ Les troupeaux venoient manger les moissons de Démocrite, quand son esprit, dégagé de son corps, voyageoit dans l'espace. HOR. epist. 12, l. 1, v. 12.

⁴ Ce n'est pas à *Cornelius Rufus*, mais à *Caninius Rufus*. Voyez PLINE, l. 1, epist. 3.—C.

propos de la solitude : « Je te conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gents ce bas et abiect soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. » Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dict vouloir employer sa solitude et séiour des affaires publicques à s'en acquerir par ses escripts une vie immortelle :

Usque adeone

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ¹?

Il semble que ce soit raison, puisqu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceulx cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus ; mais le fruict de leur des-seing, ils pretendent le tirer encores lors du monde, absents ², par une ridicule contra-

¹ Quoi donc ! votre savoir n'est-il rien, si l'on ne sait que vous avez du savoir ? PERS. sat. 1, v, 23.

² C'est-à-dire, *quoique absents du monde, par une supposition ridiculement contradictoire.*—C.

diction. L'imagination de ceux qui, par devotion, recherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, objet infini en bonté et en puissance; l'ame a de quoy y rassasier ses desirs en toute liberté: les afflictions, les douleurs, leur viennent à prouffit, employées à l'acquest d'une santé et resiouissance eternelles; la mort, à souhait, passage à un si parfait estat; l'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance; et les appetits charnels, rebutez et endormis par leur refus, car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une aultre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et douceurs de cette vie nostre; et qui peult embraser son ame de l'ardeur de cette vifve foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute aultre sorte de vie.

Ny la fin doncques ny le moyen de ce

conseil ¹ ne me contente : nous retombons tousiours de fiebvre en chauld mal. Cette occupation des livres est aussi penible que toute aultre, et autant ennemie de la santé, qui doibt estre principalement consideree : et ne se fault point laisser endormir au plaisir qu'on y prend ; c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits, et à discerner les vrais plaisirs et entiers, des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine ; car la pluspart des plaisirs, disent ils ², nous chatouillent et embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Aegyptiens appel-

¹ Du conseil de Pline et de Cicéron ; qu'il faudroit quitter les affaires, et s'appliquer à l'étude, pour s'immortaliser par quelque bel ouvrage. — C.

² Ceci est traduit de Sénèque, excepté le mot de *Philetas*, que Montaigne ou ses imprimeurs ont changé mal à propos en *Philistas*. *Latronum more* (dit SÉNÈQUE, epist. 51) *quos Philetas Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur (voluptates) ut strangulent.* — C.

loient *Philistas* : et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, et nous cache sa suite. Les livres sont plaisants; mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quittons les : ie suis de ceulx qui pensent leur fruict ne pouvoir contrepoiser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de longtemps affoiblis par quelque indisposition, se rengent à la fin à la mercy de la medecine, et se font desseigner ¹ par art certaines regles de vivre, pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire, ennuyé et desgousté de la vie commune, doit former cette cy ² aux regles de la raison, l'ordonner et renger par premeditation et discours. Il doit avoir prins congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte; et fuir, en general, les passions qui empeschent la tranquillité du corps et de l'ame,

¹ *Désigner, assigner, prescrire.*—E. J.

² *Cette vie retirée et solitaire.*—C.

et « choisir la route qui est plus selon son humeur. »

Unusquisque suâ noverit ire viâ ¹.

Au mesnage, à l'estude, à la chasse et tout aultre exercice, il fault donner iusques aux derniers limites du plaisir; et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il fault reserver d'embesonnement et d'occupation, autant seulement qu'il en est besoing pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommoditez que tire aprez soy l'aultre extremité d'une lasche oysifveté et assoupie. Il y a des sciences steriles et espineuses, et la pluspart forgees pour la presse; il les fault laisser à ceulx qui sont au service du monde. Je n'aime pour moy que des livres ou plaisants et faciles qui me chatouillent, ou ceulx qui me consolent, et conseillent à regler ma vie et ma mort :

¹ PROPERT. l. 2, eleg. 25, v. 38.—Montaigne a traduit fidèlement ce vers avant que de le citer.
—C.

Tacitum sylvas inter reptare salubres,
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est¹:

Les gents plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoureuse : moy qui l'ay commune, il fault que i'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles; et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantasie, i'ins-truis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette aultre saison. Il fault retenir, à tout² nos dents et nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings, les uns aprez les aultres :

Carpamus dulcia; nostrum est
Quod vivis : cinis, et manes, et fabula fies³.

¹ Me promenant en silence dans les bois, et m'occupant de l'étude la plus digne d'un homme sage et vertueux. HORAT. epist. 4, l. 1, v. 4.

² Avec nos dents.—E. J.

³ Jouissons; les seuls jours que nous donnons au plaisir sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de cendre, une ombre, une fable. PERS. sat. 5, v. 151.

Or, quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition : la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que ie veois, ceulx cy n'ont que les bras et les iambes hors de la presse ; leur ame, leur intention y demeurent engagees plus que iamais ;

Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas ¹?

ils se sont seulement reculez pour mieulx saulter, et pour, d'un plus fort mouvement, faire une plus vifve faulsee ² dans la troupe. Vous plaist il veoir comme ils tirent court d'un grain ? mettons au contrepoids l'advis de deux philosophes ³, et de deux sectes

¹ Vieux radoteur, ne travailles-tu que pour amuser l'oisiveté du peuple ? PERS. sat. 1, v. 22.

² C'est-à-dire, *se jeter plus avant dans la foule*. *Faulsee* est un vieux mot qui signifie *choc*, *charge*, *incursion*, *irruption*. — G.

³ Épicure et Sénèque. Voyez sur cela SÉNÈQUE lui-même, epist. 21. — C.

tresdifferentes, escrivants l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius, leurs amis, pour, du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude. « Vous avez, disent ils, vescu nageant et flottant iusques à present; venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere; donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruict: à cette cause, desfaictes vous de tout soing de nom et de gloire; il est dangier que la lueur de vos actions passees ne vous esclaire que trop, et vous suyve iusques dans vostre taniere. Quittez avecques les aultres voluptez celle qui vient de l'approbation d'aultruy: et quant à vostre science et suffisance¹, ne vous chaille²; elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieulx vous mesme. Souvienne vous de celuy à qui, comme on demanda à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de gueres de gents: l'en

¹ SÉNÈQUE, epist. 7. — C.

² *Ne vous mettez pas en peine.*—E. J.

ay assez de peu, respondit il; i'en ay assez d'un; i'en ay assez de pas un. Il disoit vray. Vous et un compaignon estes assez suffisant théâtre l'un à l'autre, ou vous à vous mesmes : que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lasche ambition ¹ de vouloir tirer gloire de son oysifveté et de sa cachette : il fault faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'il vous fault chercher, que le monde parle de vous, mais comme il fault que vous parliez à vous mesmes. Retirez vous en vous; mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesmes, si vous ne vous sçavez gouverner ². Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compaignie. Iusques à ce que vous vous soyez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et iusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesmes, *obversentur species*

¹ SÉNÈQUE, epist. 68.—C.

² SÉNÈQUE, epist. 25.—C.

honestæ animo ¹, présentez vous tousiours en l'imagination Caton, Phocion et Aristides, en la presence desquels les fols mesmes cacheroient leurs faultes, et établissez les contrerooleurs de toutes vos intentions : si elles se detraquent, leur reverence ² vous remettra en train ; ils vous contiendront en cette voye de vous contenter de vous mesmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitees cogitations où elle se puisse plaire, et, ayant compris et entendu les vrays biens desquels on iouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. » Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers ³.

¹ Remplissez-vous l'esprit d'images nobles et vertueuses. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 21.

² C'est-à-dire, la vénération que vous devez avoir pour ces trois sages.

³ De Pline le jeune et de Cicéron.—C.

CHAPITRE XXXIX.

CONSIDERATION SUR CICERO.

Sommaire. Combien Cicéron et Pline étoient ambitieux et vains. Ils vouloient (mais surtout Cicéron) que les historiens fissent l'éloge de leurs actions. Même dans leurs lettres familières , ils recherchoient l'élégance du style : ils sembloient ne les écrire que pour qu'elles fussent publiées. — Les rois et les grands ne devroient point se faire gloire d'exceller dans les sciences et dans les arts qui sont frivoles , ou qui n'ont point de rapport avec la science du gouvernement. — Dans ses *Essais* , Montaigne a évité de développer les matières qu'il traitoit ; il n'a voulu offrir que les sommités des choses , et n'a point songé à employer les ressources de l'art oratoire. — Épicure aussi et Sénèque , dans leurs lettres , ont mis plus de sens que de mots : bien différents de Cicéron et de Pline , ils ne recherchèrent point une plus grande célébrité. — Dans nos lettres modernes , rien de plus ridicule que les formules oiseuses de respect et d'adulation dont on les remplit.

Exemples : Cicéron et Pline ; Xénophon et César ; Scipion et Lélius ; Philippe et Alexandre-le-Grand ; Iphicrates ; Antisthènes ; Épicure et Sénèque ; Annibal Caro ; Michel de Montaigne.

ENCORES un traict à la comparaison de ces couples ¹.

Il se tire, des escripts de Cicero et de ce Pline, peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse ; entre autres, qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps ² de ne les oublier en leurs registres : et la fortune, comme par despit, a faict durer iusques à nous la vanité de ces requestes, et dez long-temps faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, iusques à y employer les lettres pri-

¹ *De ces deux écrivains.*—E. J.

² Voyez *Lettres de Cicéron à Lucceius*, l. 5, epist. 12 ; et *Lettres de Pline à Tacite*, epist. 33.—C.

vees escriptes à leurs amis; en maniere que aucunes ayant failly leur saison pour estre envoyees, ils les font ce neantmoins publier, avecques cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veilles. Sied il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publicque imperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiement une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice! Que feroit pis un simple maistre d'eschole qui en gaignast sa vie? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, ie ne crois pas qu'ils les eussent iamais escripts: ils ont cherché à recommander, non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les mignardises et delices du langage latin, à un serf africain¹: car,

¹ Térence, esclave africain, affranchi.

que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoue luy mesme; et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance. C'est une espece de mocquerie et d'iniure de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mesadvenantes à son reng, quoyqu'elles soyent aultrement louables, et par les qualitez aussi qui ne doibvent pas estre les siennes principales; comme qui loueroit un roy d'estre bon peintre ou bon architecte, où encores bon arquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, si elles ne sont presentees en foule et à la suite de celles qui luy sont propres; à sçavoir de la iustice, et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon fait honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'eloquence et cognoissance des bonnes lettres. J'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages, qui tiroient d'escire et leurs tiltres et leur vocation, desadvouer leur apprentissage, rompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que nostre peuple

tient ne se rencontrer gueres en mains sçavantes, se recommandants par meilleures qualitez. Les compaignons de Demosthenes, en l'ambassade vers Philippus, louoient ce prince d'estre beau, eloquent et bon beuveur : Demosthenes disoit ¹ que c'estoient louanges qui appartenoient mieulx à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy ;

Imperet bellante prior, iacentem
Lenis in hostem ².

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser, ou bien danser :

Orabunt causas alii, cœlique meatus
Describent radio, et fulgentia sidera dicent;
Hic regere imperio populos sciat ³.

¹ PLUTARQUE, *Vie de Démosthène*, c. 4.

² Qu'il terrasse l'ennemi qui résiste, qu'il pardonne à l'ennemi terrassé. HOR. *in Carm. sæcul.* v. 51.

³ Que d'autres tonnent à la tribune; que d'autres, armés du compas, mesurent la route des astres; mais lui, qu'il sache gouverner les empires. VIRG. *Enéid.* l. 6, v. 849.

Plutarque dict davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoingnage d'avoir mal dispensé son loisir et l'estude qui debvoit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : « N'as tu pas honte, lui dict il, de chanter si bien ? » Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debattoit de son art : « Ia à Dieu ne plaise, sire, dict il, qu'il t'advienne jamais tant de mal, que tu entendes ces choses là mieulx que moy ? » Un roy doit pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit, en son invective, de cette maniere : « Eh bien ! qu'es tu, pour faire tant le brave ? es tu homme d'armes ? es tu archer ? es tu picquier ? » « Je ne suis rien de tout cela, mais ie suis celuy

¹ PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 1.

² PLUTARQUE, traité intitulé, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 25.

qui sçait commander à tous ceulx là ¹. » Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias ², de quoy on le vançoit d'estre excellent ioueur de fleutes.

Je sçais bien, quand i'ois quelqu'un qui s'arreste au langage des *Essais*, que i'aime-rois mieulx qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever les mots, comme desprimer le sens, d'autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis ie trompé, si gueres d'autres donnent plus à prendre en la matiere ; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semee ny gueres plus materielle, ny au moins plus drue en son papier. Pour en renger davantage, ie n'en entasse que les testes : que i'y attache leur suite, ie multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay ie espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis *Essais*. Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas

¹ PLUTARQUE, traité de la *Fortune*, vers la fin.—C.

² PLUTARQUE, préambule de la *Vie de Périclès*.
—C.

tousiours simplement d'exemple, d'auctorité ou d'ornement; ie ne les regarde pas seulement par l'usage que i'en tire : elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie; et souvent, à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n'en veulx en ce lieu exprimer davantage, et pour ceulx qui rencontreront mon air.

Retournant à la vertu parliere, ie ne treuve pas grand choix entre, Ne sçavoir dire que mal; ou, Ne sçavoir rien que bien dire. *Non est ornamentum virile, concinnitas* ¹. Les sages disent que, pour le regard du sçavoir, il n'est que la philosophie, et pour le regard des effects, que la vertu, qui generalmente soit propre à tous degrez et à tous ordres. Il y a quelque chose de pareil en ces aultres deux philosophes ²; car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis : mais c'est d'aultre façon, et s'accom-

¹ Une élégance affectée n'est pas un ornement digne d'un homme. *SENEC. epist. 115.*

² Épicure et Sénèque. — C.

modants, pour une bonne fin, à la vanité d'aultruy; car ils leur mandent que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir, et de la renommee, les arreste encores au manniement des affaires, et leur faict craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller, qu'ils ne s'en donnent plus de peine¹, d'aautant qu'ils ont assez de credit avec la posterité pour leur respondre que, quand ce ne seroit que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu et fameux que pourroient faire leurs actions publiques. Et oultre cette difference, encores ne sont ce pas lettres vuides et descharnees, qui ne se soustiennent que par un delicat choix de mots entassez et rengez à une iuste cadence, ains farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend, non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent, non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses! si ce n'est qu'on die que celle de Cicero estant en si

¹ SÉNÈQUE, epist. 21.

extreme perfection, se donne corps elle mesme. I'adiousteray encores un conte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel : Il avoit à orer ¹ en publicque, et estoit un peu pressé du temps pour se preparer à son ayse. Eros, l'un de ses serfs, le veint advertir que l'audience estoit remise au lendemain : il en feut si ayse ², qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce subiect de lettres, ie veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que ie puis quelque chose ³ : et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves ⁴, si i'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme ie l'ay eu aultrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast; car de negocier au vent

¹ *Haranguer.*—C.

² PLUTARQUE, *Dits notables des anciens Rois*, à l'article *Cicéron*.

³ On trouvera dans cette édition neuf lettres de Montaigne, qui pourront donner quelque idée de ce qu'il dit ici.

⁴ *Mes caprices, fantaisies ou imaginations.*—C.

comme d'autres, ie ne sçaurois qu'en songes; ny forger des vains noms à entretenir en chose serieuse : ennemy iuré de toute espece de falsification. I'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une adresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple : et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succédé. I'ay naturellement un style comique et privé, mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publiques, comme en toutes façons est mon langage; trop serré, desordonné, coupé, particulier : et ne m'entends pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté ni le goust de ces longues offres d'affection et de service : ie n'en crois pas tant, et me desplaist d'en dire gueres outre ce que i'en crois. C'est bien loing de l'usage present; car il ne feut iamais si abiecte et servile prostitution de presentations : la Vie, l'Ame, Devotion, Adoration, Serf, Esclave, tous ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Je hais à mort de sentir le flatteur : qui faict que ie me iecte naturellement à un parler sec, rond et crud, qui tire, à qui ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. I'honore le plus ceulx que i'honore le moins; et, où mon ame marche d'une grande alaigresse, i'oublie les pas de la contenance; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui ie suis, et me presente moins à qui ie me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles faict tort à ma conception. A bienveigner¹, à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, et tels compliments verbeux des loix cerimonieuses de nostre civilité, ie ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy : et n'ay iamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommandation, que celuy pour qui c'estoit n'aye trouvees seches et lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres, que les Italiens; i'en

¹ C'est-à-dire, à complimenter, à féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée, sur sa bienvenue.—E. J.

ay, ce crois ie, cent divers volumes : celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que i'ay aultrefois barbouillé pour les dames estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportee par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquee à la ieunesse oysifve, embabouinee de cette fureur. J'escris mes lettres tousiours en poste, et si precipiteusement, que, quoyque ie peigne insupportablement mal, j'aime mieulx escrire de ma main que d'y en employer une aultre; car ie n'en treuve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris jamais. J'ai accoustumé les grands qui me cognoissent à y supporter des litures et des trasseures ¹, et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que ie les traisne, c'est signe que ie n'y suis pas. Je commence volontiers sans proiect; le premier traict produit le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces,

¹ C'est-à-dire, *des ratures et des effaçures.*—C.

qu'en matiere. Comme i'aime mieulx composer deux lettres, que d'en clore et plier une, et resigne tousiours cette commission à quelque autre : de mesme, quand la matiere est achevee, ie donneroie volontiers à quelqu'un la charge d'y adiouster ces longues harangues, offres et prieres que nous logeons sur la fin; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge, comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres; pour ausquels ne bruncher i'ay maintesfois laissé d'escire, et notamment à gents de iustice et de finance : tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, estants si cherelement achetez, ne peuvent estre eschangez ou oubliiez sans offense. Le treuve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXIII. Divers evenemens du mesme conseil.	Pag.	1
CHAP. XXIV. Du pedantisme.. . . .		26
CHAP. XXV. De l'institution des enfans.. . .		57
CHAP. XXVI. C'est folie de rapporter le vray et le faux au iugement de nostre suffisance.		147
CHAP. XXVII. De l'amitié.		158
CHAP. XXVIII. Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boëtie.		189
CHAP. XXIX. De la moderation.		211
CHAP. XXX. Des cannibales.		225
CHAP. XXXI. Qu'il fault sobrement se mesler de inger des ordonnances divines.. . .		259
CHAP. XXXII. De fuir les voluptez, au prix de la vie.		265
CHAP. XXXIII. La fortune se rencontre souvent au train de la raison.		270
CHAP. XXXV. De l'usage de se vestir. . . .		282
CHAP. XXXVI. Du ieune caton.		291

354 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XXXVII. Comme nous pleurons et rions
 d'une mesme chose. 301

CHAP. XXXVIII. De la solitude. 309

CHAP. XXXIX. Consideration sur Cicero. . . . 339

FIN DE LA TABLE.

Pour Laffite
20.12.1985
[SAYCE]

Imprimerie DE MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n° 80.

852257

